



GROENLAND

LE NOUVEAU RÊVE DU VOYAGEUR

LE GRAND SPECTACLE D'UNE ÎLE-CONTINENT

«AMIS INUITS, RÉSISTEZ !» : DANS GEO, LE VIBRANT APPEL DE JEAN MALAURIE

NUUK : PLONGÉE DANS LA CAPITALE ARCTIQUE



GUIDE PRATIQUE
LES CONSEILS
EXCLUSIFS DE NOS
REPORTERS



Train

ABIDJAN-OUAGADOUGOU, LA VOIE DE LA BROUSSÉ



BIRMANIE ALERTE ROUGE POUR LES ÉLÉPHANTS



Ethiopie

LES ÉGLISES-FORêTS,
PATRIMOINE MÉCONNNU





RENAULT
La vie, avec passion



RENAULT TALISMAN S-EDITION

Maîtrisez votre trajectoire avec le 4CONTROL.

Renault TALISMAN S-EDITION affirme sa sportivité à travers son design de caractère, son châssis 4CONTROL à 4 roues directrices couplé à l'amortissement piloté et ses tout nouveaux moteurs : **Blue dCi 200 EDC** et **TCe 225 EDC FAP**, tous deux associés à une boîte automatique à double embrayage.

Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 4,6/7,2. Émissions CO₂ min/max (g/km) : 122/164. Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.



NOUVEAU MINI CLUBMAN JOHN COOPER WORKS.

6 portes et 306 chevaux.

Le nouveau MINI Clubman John Cooper Works fait son grand retour avec une motorisation inédite de 306 chevaux. Découvrez une association unique d'espace, de style et de sensations. Eh oui, cela valait le coup d'attendre.



Modèle présenté, MINI Clubman John Cooper Works, Consommations et émissions de CO₂ en cycle mixte selon la norme européenne NEDC Corrigé : de 7,1 l/100 km et de 161 g/km. BMW France, 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux, Société Anonyme à Directoire et Conseil de Surveillance, au capital de 2 805 000 €, identifiée sous le numéro 722 000 965 R.C.S. Versailles.

Bonnes nouvelles sur la banquise



DRINKS/PHOTOGRAPHY

La «terre verte». Le nom du Groenland lui fut donné autour de l'an 985 par l'explorateur norvégien Erik le Rouge dans le but de convaincre les colons scandinaves que ce royaume de blanc et de vent était attristant et que l'on pouvait venir y vivre en pratiquant l'agriculture et l'élevage. Un coup de pub, en quelque sorte. La preuve complète de la véracité de l'étymologie se perd dans le silence des glaces mais, aujourd'hui, mille ans après, on peut se dire que le Viking était visionnaire. Le Groenland, terre bientôt verte ? Les nouvelles, depuis quelques années, convergent : la banquise fond, vite. Des meringues immenses se brisent dans l'océan Arctique, qui pourrait connaître des étés sans glace dans vingt ans. A Nuuk, la capitale, à Ilulissat ou à Qaqortoq, la vie change. 80 000 voyageurs et 25 000 croisiéristes auront débarqué en 2019. Et des scénarios indiquent qu'en cas de réchauffement important dans l'hémisphère nord, des migrations auront lieu vers le Grand Nord, où l'on pourra cultiver des salades et de la vigne... Les commentaires qui suivent généralement ces informations contribuent à faire du Groenland le miroir d'un avenir angoissant. La fonte de l'Arctique serait une

avant-scène de la fin du monde. Et tout voyageur serait désormais placé face à la dérangeante question : si aller voir le Groenland – et plus globalement le monde –, contribue à le détruire, faut-il rester à la maison ?

Le débat ne fait que commencer. Il est légitime, mais s'accompagne de deux attitudes contestables. La première est la culpabilisation des citoyens au nom d'un ordre moral qui classerait le voyageur – et l'automobiliste, le mangeur de viande ou la famille nombreuse – dans la catégorie des ennemis de la planète. La deuxième consiste, devant la litanie des menaces, à taire les avantages et les bénéfices – scientifiques, géopolitiques, sociaux – qui se produisent et apporteront des réponses au changement climatique, ou un autre regard sur celui-ci. «Les Groenlandais, qui vivaient à la périphérie du monde, veulent désormais faire partie de celui-ci», témoigne notre journaliste. Et envoier au diable l'image congelée d'Esquimaux paumés sur la banquise, emmitouflés dans des peaux d'ours blancs. Ils ont envie d'un autre avenir. L'histoire l'a souvent montré : celui-ci ne réside pas dans la prolongation mécanique du passé ou dans la crispation identitaire sur des racines intangibles. Il est le produit de l'action des hommes, de leur inventivité, de leur imagination. Il naît de facteurs inattendus, une amitié, un amour, un espoir apporté par un progrès, une technique, un éclairage fortuit sur les choses... Autant de dimensions de l'existence humaine qui ne sont pas réductibles au passé des hommes, à leur histoire. Albert Camus avait résumé ce point de vue d'une jolie phrase : «Le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout.» ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



LE MASSACRE DES ÉLÉPHANTS

Une enquête de longue haleine depuis 2015, plusieurs reportages dans la jungle en quatre ans et, à la fin, un constat amer : «Les seules fois où j'ai vu des éléphants sauvages en Birmanie, c'était à l'état de dépouille, d'ossements ou de bijoux, jamais en vie», raconte notre journaliste Guillaume Pajot. C'est comme si ils étaient devenus invisibles. «A cette frustration s'ajoute un sentiment d'impuissance : les rangers (ci-contre, ceux du parc national d'Alaungdaw Kathapa avec Guillaume) collectent des traces de braconniers partout, y compris à côté des camps de base ! «Les trafiquants de bois et de faune n'ont pas peur de s'approcher des gardes forestiers pour commettre leurs méfaits, s'inquiète le reporter. L'impunité est totale.»

E. Pajot

BELVEDERE

VODKA



AND SAS, 105 Boulevard du Minotaure, 92400 Courbevoie - T. 01 41 01 05 93 N° RCS Nanterre

Le Belvedere est un palais symbolique de Pologne, berceau de Belvedere vodka. Ce sont le terroir polonais et le seigle de Dankowskie qui donnent à notre vodka son goût et son caractère uniques.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SOMMAIRE



Dans l'est de l'île, le village d'Illoqortoormiit est tassé par d'imposants icebergs.

GRAND DOSSIER LE GROENLAND

60

Cette fascinante terre de l'extrême était naguère réservée aux explorateurs tels Jean Malaurie ou Jørn Riel, invités exceptionnels de ce dossier. Désormais, elle s'ouvre aux envies d'évasion.

DÉCOUVERTE

26



Luca Campigotto

Matera, de l'ombre à la lumière Hier «honte nationale», cette ville du sud de l'Italie connaît aujourd'hui une résurrection.

REGARD

110



Kieran Dodds / Panos - RIA

Les dernières églises-forêts d'Ethiopie Les hauts plateaux du nord du pays recèlent un patrimoine méconnu.

5 ÉDITORIAL

10 VOUS@GEO

14 PHOTOREPORTER

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

20 LE MONDE QUI CHANGE

Ces Chinois qui rêvent du grand retour.

22 LE GOÛT DE GEO

La mangue.

24 L'ŒIL DE GEO

Le Mexique.

122 LE MONDE EN CARTES

Les îles secrètes de la Méditerranée.

140 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

146 LE MONDE DE...
Keren Ann

Couverture : Thierry Suzan. En haut : Luca Campigotto. En bas et de g. à d. : Gaët Turine / Maps ; Ko Myo / Panos - Res. Kieran Dodds / Panos - Res. Encarts marketing : FIRST VOYAGES tout-en-un juste sur CA ; GEO ABO carte kiosque national ; EXPORT S2 multiréseaux carte recto-verso kiosque régional, Suisse et Belgique ; CJ RELIURES GEO N°6 juillet 2019, carte recto-verso abo régional ; POST-IT 2019 multiréseaux encart hors-série abo régional ; LETTRES HAUSSE ADI 2019 multiréseaux lettre A4 abo régional.

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ

En août, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 141.

arte

SUR INTERNET

GEO
www.geo.fr

Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 300000 membres.



BOSCH

Des technologies pour la vie



Des Technologies pour la vie

www.bosch.fr

Depuis plus de dix ans, le groupe Bosch contribue activement à façonner le monde connecté. Bosch est aujourd'hui une entreprise leader dans le domaine de l'Internet des objets (IoT). Via son propre cloud IoT, l'entreprise a déjà mis en œuvre de nombreux projets en lien avec l'IoT dans des domaines tels que la mobilité, la maison intelligente, la ville intelligente et l'agriculture.

INSTAGRAM

Chaque mois, GEO met à l'honneur un compte Instagram. Pour tenter d'être sélectionné, taguez vos photos avec #magazinegeo



@clarafotomania



Clara
Ferrand

|| Après être partie vivre plusieurs mois en Irlande, j'ai commencé à partager des photographies de paysages. J'adore voyager au plus proche de la nature, je fais des bivouacs dans les montagnes mais aussi des road-trips dans des régions peu connues du globe. Sur mon compte Instagram, j'accorde un soin particulier à la sélection des images. Pour moi, chacune d'entre elles doit retracer une émotion qui m'a parcourue lors de mon aventure. ||



COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

VOUS REPRENDREZ BIEN UN PEU DE DÉSERT ?



A Oman, la région des Wahiba Sands est ponctuée de dunes rouges et blondes.
Virginie Detly photos.geo.fr/member/38851-Virginie-Detly



@Logam

Bluffé par la qualité de Tintin, c'est l'aventure. Plus proche du livre relié que du magazine, papier luxueux, contenu ÉNORME (165 pages). Pour seulement quinze euros ne ratez pas ce premier numéro. Bravo @GEOfr et @Tintin ! #Tintin



Audrey
Auxiette

Quel plaisir de lire GEO chaque mois depuis vingt ans, mais d'autant plus aujourd'hui, quand je l'ai trouvé dans la boîte aux lettres et que j'ai vu la Grèce en gros titre. Pays où je me suis rendue plusieurs fois, et où il me reste encore tant de choses à découvrir ! Merci

ERRATA

Dans le dossier de couverture du n° 481 (mars 2019) consacré à la Corée du Sud, en page 106, nous avons publié une photographie montrant des écoliers en plein cours, sans préciser le lieu de la prise de vue. Or, cette salle de classe se situe en Corée du Nord. Nous présentons toutes nos excuses à nos lecteurs pour cette méprise.

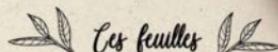
Dans les pages «Guide» de notre numéro de mai consacré à Naples et à sa baie (n° 483), nous indiquions les coordonnées d'un camping installé sur le site de la Sofatara. Malheureusement, ce camping est actuellement fermé suite à un accident. Les autorités ne précisent pas à ce jour de date de réouverture.

Vous êtes frais ?

Notre thé glacé bio aussi.



*On the délicatement
infuse*



*Les feuilles
ont poussé dans le plus grand calme
d'une plantation traditionnelle chinoise*



Honest
Si simple et si bon

2019 Honest Tea, Inc. Tous droits réservés. HONEST est une marque déposée de Honest Tea, Inc./Coca-Cola France : Coca-Cola Services France, SAS au capital de 50 000 Euros 404 421 083 RCS Nanterre

POUR VOTRE SANTÉ MANGEZ AU MOINS 5 FRUITS ET LÉGUMES PAR JOUR. WWW.MANGERBOUGER.FR

GEO

CROISIÈRE DÉCOUVERTE

En partenariat avec

 PONANT



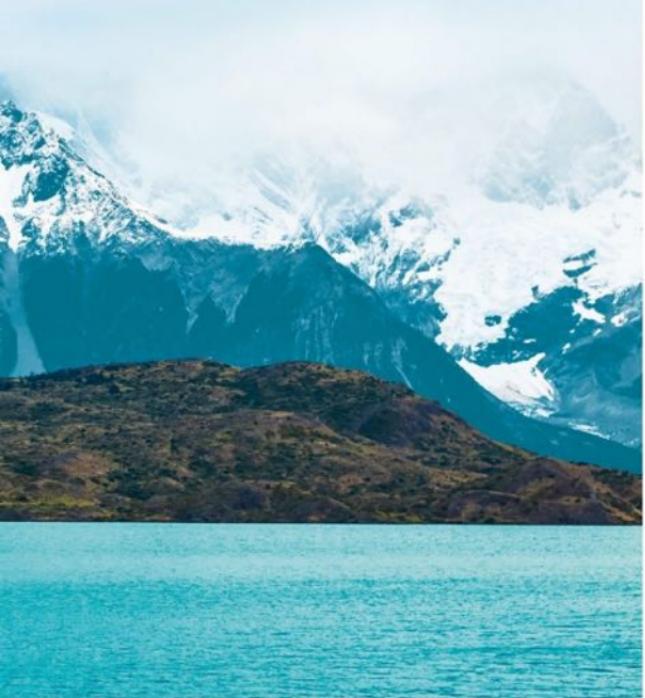
CROISIÈRE EXPÉDITION **GEO**

AVVENTURE EN PATAGONIE

Votre magazine GEO, en partenariat avec PONANT, vous convie à une croisière expédition exceptionnelle de 13 jours à la découverte de la Patagonie. De Talcahuano à Ushuaia, le long des côtes argentines et chiliennes, une succession de paysages sublimes.

Lors de vos sorties en zodiacs accompagnés de l'équipe de guides-naturalistes, vous pourrez observer mammifères marins et oiseaux emblématiques : baleines à bosse, manchots de Magellan, caracaras, condors... La première escale sera dans le village très authentique de Quemchi, sur l'île verdoyante de Chiloé. Puis, vous partirez explorer le village de Tortel, suspendu au-dessus de l'eau, avec ses mythiques

passerelles de bois qui servent de ruelles. Votre périple se poursuivra avec une navigation au cœur des fjords et canaux chiliens, là où la nature offre des spectacles inoubliables, tels que les glaciers de Garibaldi, El Brujo, Pie XI. Vous doublerez enfin le mythique cap Horn, avant de débarquer à Ushuaia, la ville du bout du monde. Magie et émotions garanties tout au long de cet itinéraire.



Avec **GEO**, mieux pratiquer la photo et comprendre l'image

Comment réussir à faire les meilleures photos des paysages et des animaux que nous découvrons au fil de nos sorties en zodiacs ? Comment raconter une histoire en images ? Effectuer une croisière GEO, c'est accéder au meilleur savoir-faire en matière de photo et de reportage. Qui mieux que GEO en effet peut vous proposer cette expérience unique ? Ainsi, si vous le souhaitez, vous pourrez participer à nos activités à bord tout au long de votre croisière : ateliers photos, conseils d'Olivier Touron, photographe professionnel, concours photo ouvert à tous.



ERIC MEYER
Rédacteur en chef de GEO



OLIVIER T
Photographe



Réalisation d'un mini magazine **GEO**



EXPÉDITION 5 ÉTOILES AVEC PONANT

CROISIÈRE GEO



TALCAHUANO (CHILI) - USHUAIA (ARGENTINE)
13 jours - 12 nuits
du 22 octobre 2020 au 3 novembre 2020

5 720 €⁽¹⁾ par personne

Contactez votre agent de voyage ou le 09 77 41 48 0





PARC NATIONAL DE KHAO SAM

ROI YOT, THAÏLANDE

UNE JOURNÉE EN FAMILLE

Bien cramponné au pelage de sa mère, ce petit sémnopithèque obscur arbore un flamboyant pelage jaune vif. Spécifique aux jeunes de son espèce, cette couleur disparaît très rapidement à mesure qu'ils grandissent. Il n'est pas rare d'observer ces primates aux grands yeux noirs dans les arbres du parc national proche du golfe de Thaïlande. Les mâles, intrepides et curieux, s'approchent parfois des visiteurs, tandis que les femelles, plus méfiantes, se tiennent à l'écart afin de protéger leurs petits. Le photographe français David Greyo a passé toute une journée parmi eux. «Il a fallu de la patience pour gagner leur confiance.» Mission accomplie : il a été accepté par le groupe des femelles, qu'il a vues se rapprocher de lui au fil du jour.



David GREYO

Photographe depuis plus de vingt ans, ce Tourangeau qui vit en Suisse traque aussi bien les oiseaux migrateurs que les orchidées sauvages.





PARC NATIONAL DE LA VALLÉE
DE LA MORT, ÉTATS-UNIS

UN VOYAGE ENTRE DUNES ET ÉTOILES

Le relief des vagues de sable fin, sculpté par le clair de lune, la splendeur de la Voie lactée, visible dans ses moindres détails en l'absence de pollution lumineuse, et une montgolfière chatoyante qui s'élève à son tour tel un astre au-dessus des dunes. Cette image parfaitement composée – «un coup de chance» selon son auteur, Matt Anderson, resté sur place du coucher du soleil jusqu'à l'aube – a été prise sur les dunes de Mesquite, les plus célèbres de la vallée de la Mort, en Californie. Protégées et donc interdites à tout véhicule à moteur, mais pas aux aéronefs à brûleur ! Le jour, la chaleur – jusqu'à 50 °C – y est souvent suffocante, mais la nuit, plus supportable, permet de profiter du panorama, et l'endroit devient alors idéal pour passer un moment loin de la ville. Et ne faire plus qu'un avec la nature.



Matt ANDERSON

Ce photographe américain basé dans le Wisconsin, qui se dit maniaque du détail, explore le vaste monde à la recherche de clichés parfaits.





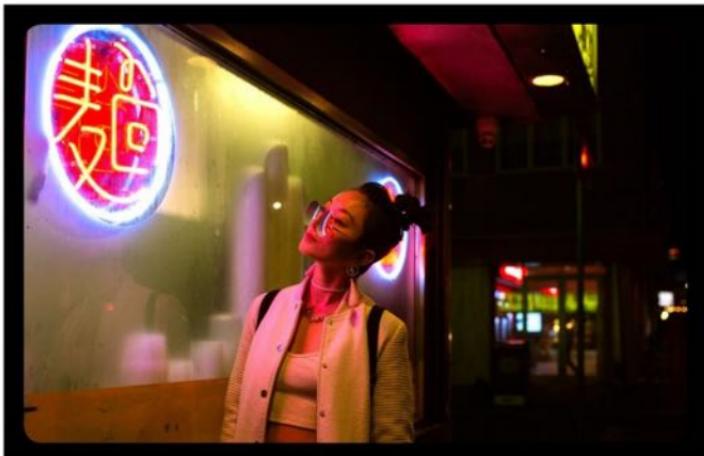
PARC LOS ALCORNOCALES,
ANDALOUSIE, ESPAGNE

DERNIER ENVOI VERS LA LUMIÈRE

Ce papillon semble voler, aimanté par la lueur de la lune. En réalité, c'est son cadavre qui flotte sur l'eau, près du reflet de l'astre. «La teinte bleutée de la surface est due à l'accumulation de bactéries dans l'eau stagnante», explique Andrés Miguel Domínguez. Le niveau des petits courants de ce parc naturel andalou baisse de plus en plus, peut-être un effet du changement climatique ? D'abord attiré par les nuances de bleu, le photographe ne s'est rendu compte qu'ensuite de la présence de la pleine lune parmi les énormes chênes-lièges du parc. Le reflet de l'astre dans l'eau étant trop pâle, il l'a renforcé à l'aide d'une lampe torche à LED. «La plupart des animaux cherchent la lumière, c'est ce que j'ai voulu montrer, dit-il. Même mort, cet insecte semble en faire autant.»



Andrés Miguel DOMÍNGUEZ
Ingénieur forestier et photographe de nature depuis vingt-cinq ans, cet Andalou de la province de Cadix a toujours été attiré par la vie animale.



Les jeunes membres de la diaspora chinoise établis aux Etats-Unis et en Europe sont de plus en plus nombreux à émigrer vers le pays de leurs aïeux, encouragés par son dynamisme économique et le rêve d'une vie prospère.

Ces Chinois qui rêvent du grand retour

À près Hongkong, Raymond Ko s'est établi à Taipei, où il travaille aujourd'hui dans la finance. «J'ai commencé à apprendre le cantonais et le mandarin à la fac, avant de me rendre en Asie pour chercher du travail», raconte cet Américain de 46 ans, qui est né et a grandi aux Etats-Unis. Et je ne suis jamais revenu.» Comme lui, de plus en plus de membres de la diaspora chinoise en Amérique du Nord ou en Europe sont attirés par le dynamisme économique de cette région du monde, terre de leurs aïeux. Au milieu du XIX^e siècle, des dizaines de milliers de Chinois ont émigré de la colonie britannique de Hongkong et de la province du Guangdong (sud-est de la Chine) pour fuir l'instabilité, la violence et la misère. Destination : d'autres pays d'Asie, mais aussi les Etats-Unis et plus tard l'Europe, notamment la France, jusqu'à ce que la Chine communiste ferme ses frontières en 1949. L'heure du grand



retour aux sources de cette diaspora aurait-elle sonné ? Parfois, il s'agit simplement pour ces «ratriés» de comprendre l'histoire de leur famille et de se rapprocher de leurs racines. Mais ils sont surtout séduits par la promesse de rejoindre un pôle économique dynamique comme la Chine ou Taïwan. Leur projet ? Trouver un job salarié ou donner une nouvelle dimension à leur commerce familial en développant ses débouchés. Pekin, de son côté, encourage le phénomène à travers les échanges universitaires et les colonies de vacances. «Les programmes pour construire un sentiment de nationalisme et d'appartenance à la Chine sont de plus en plus nombreux», confirme la sociologue Simeng Wang, chargée de recherche au CNRS. Pour faciliter le départ, les centres d'apprentissage de la langue se multiplient à l'étranger. En revanche, la Chine populaire saura-t-elle empêcher les nouveaux venus de repartir ? Dans ce pays où le rythme de vie est effréné, aucune barrière entre vie professionnelle et vie personnelle (des salariés doivent ainsi être disponibles à n'importe quelle heure sur WeChat, le WhatsApp chinois). Et, pour faire des affaires, il faut être bien intégré dans les sphères économiques, politiques et intellectuelles. Pas facile, quand on débarque fraîchement de New York, de Paris ou d'ailleurs. ■

Gaétan Lebrun

Tuto chipo



La 4G d'Orange,
partenaire
des vacances
réussies

Orange, réseau mobile n°1 pour la 8^e fois consécutive⁽¹⁾

4G en France métropolitaine, uniquement dans les zones déployées avec offre et équipement compatibles. (1) Selon l'enquête Arcep d'évaluation de la qualité de service des opérateurs mobile métropolitains – octobre 2016.

orange™



Le fruit protecteur des Indiens

En Inde, quand l'été approche, un parfum capiteux imprègne les villes et le bord des routes, s'échappant des étals qui exposent leurs plus beaux spécimens. La mangue aux cinquante nuances de jaune est ici considérée comme le roi des fruits. Son nom, dérivé du tamoul *mangay*, fut popularisé par les colons portugais qui l'introduisirent en Amérique du Sud, tandis que les Arabes l'acclimatèrent en Afrique. Fruit préféré des Indiens et emblème national, *Mangifera indica* est cultivée dans le pays depuis quatre mille ans. Le mangueur, qui vit jusqu'à 400 ans, donne des fruits presque tout au long de sa vie. L'Inde, qui récolte près de vingt millions de tonnes de mangues chaque année, assure 40 % de la production mondiale, devant la Chine et la Thaïlande, mais n'en expore que 2 %, la quasi-totalité étant consommée sur le marché intérieur. On dénombre aujourd'hui 300 variétés de mangues, dont l'Alphonso, la favorite des Indiens, nom hérité du Portugais Afonso de Albuquerque, sacré duc

de Goa en 1510. Elle est aujourd'hui réputée la meilleure du monde...

Le retour des mangues est fêté en avril. Et il ne s'agit pas seulement de célébrer les cycles de la nature : la plante revêt en Inde une valeur spirituelle. Pour les hindous, qui la considèrent comme un porte-bonheur, elle est un symbole d'amour et de fortune associé à la déesse Lakshmi. Réputées protéger des esprits malins, les feuilles ornent les portes des maisons de jeunes mariés ou des bâtiments publics, comme elles décorent jadis les palais des maharajas. Pour les bouddhistes, les fruits sont des offrandes appréciées et planter un mangueur est un acte de sagesse et de foi, signe de fidélité à Bouddha qui aimait, dit la légende, se reposer sous son ombre. Les petits apprennent tôt à reconnaître ce fruit : dans les abécédaires illustrés, la deuxième lettre de l'alphabet devanagari (utilisé en hindi, la langue la plus parlée du pays), *aa*, est souvent représentée par une mangue (*aam* en hindi). Un fruit si populaire que, dans l'Etat du Gujarat, la mangue *kesar*, réputée pour sa pulpe orangée, fait l'objet chaque année au printemps d'une grande vente aux enchères. Le Premier ministre lui-même, Narendra Modi, avouait dans une récente interview être fou de mangues, qu'il dévorait, enfant, à peine tombées de l'arbre. ■

Carole Saturno

STAR DE LA VARIÉTÉ

Les Indiens aiment la mangue mûre, presque blette, alors que nous la choisissons souvent trop ferme. Parmi les meilleures variétés : la dasheri, oblongue et verte, dont on peut aspirer la pulpe quand elle est à point ; l'alphonso, très parfumée, qui fond en bouche ; ou encore la chausra, plus jaune et plus sucrée. Pour toutes, un seul interdit : le frigo !

NATURE Coupée en «hénissons», ses grosses joues entaillées en damier et la peau retournée pour en faire saillir les cubes. Epluchée et mixée en smoothie, sorbet ou lassi au lait fermenté.

EN CHUTNEY La mangue est l'ingrédient phare du *chutni* («épices fortes»), le nom-hindi de cette sauce aigre-douce popularisée par les Britanniques, ou des pickles (mangue en saumure épiceé) qui réveillent viandes blanches et poissons ou accompagnent les currys.

LEXUS NX HYBRIDE

L'ALTERNATIVE HYBRIDE PREMIUM

À PARTIR DE **399 €/MOIS⁽¹⁾**
ENTRETIEN INCLUS⁽²⁾ & SANS CONDITION DE REPRISE

LOA** 37 MOIS, 1^{er} loyer de 4650 € suivi de 36 loyers de 399 €

Montant total du règlement d'acquisition : 428775



LEXUS
EXPERIENCE AMAZING

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

Consommations (L/100 km) et émissions de CO₂ (g/km) en conditions mixtes : de 5,6 à 6,0 et de 128 à 137. Valeurs corrigées NEDC, déterminées sur la base du nouveau cycle d'homologation.

LE MEXIQUE



Translaciones Visualizing Landscapes / Gouache en la L'Art Tlacoilulokos

EXPOSITION

UN TERRITOIRE DE FEMMES PUISSANTES

Elle porte une robe à fleurs traditionnelle et des tatouages rituels. Mais elle a, à ses pieds, le crâne d'un conquistador et brandit un téléphone portable. À l'entrée de l'hospice Comtesse, à Lille, cette Indienne de Oaxaca occupe tout un pan de mur. C'est l'un des impressionnantes personnages des fresques du collectif mexicain Tlacoilulokos, disséminées dans l'agglomération à l'occasion du festival Eldorado. Les artistes ont choisi d'évoquer la culture de leur communauté émigrée à Los Angeles. A l'hospice Comtesse, passé l'éblouissement des huit peintures géantes, l'exposition *Intenso/Mexicano* rappelle les origines de cette aspiration à l'émancipation, où les femmes tiennent une place centrale. Durant la révolu-

tion de 1910, des soldates luttaient pour la restitution des terres aux paysans. José Clemente Orozco, peintre social-réaliste, les représente ballotés de vivres sur le dos et fusil à l'épaule.

A Juchitán de Zaragoza, dans la vallée de Oaxaca, les femmes zapotèques sont même cheffes de famille, tenant les commerces et gérant le budget. En 1979, la photographe Graciela Iturbide avait ainsi tiré le portrait de Zobeida Diaz, portant sur sa tête des sauriens pour les vendre au marché. Depuis, *Notre-Dame des Iguanes* est devenue une icône de la ville. ■

Faustine Prévot
Intenso/Mexicano, au musée de l'hospice Comtesse, à Lille, jusqu'au 30 août. Contact : eldorado-lille3000.com

DOCUMENT

Sous l'emprise de la drogue

Chaque mois, 2 500 homicides endeuillent le Mexique. En cause, la guerre des cartels, que retrace dans cet ouvrage l'historien Thierry Noël. La contrebande de marijuana à dos de mulat dans les années 1960 : vingt ans plus tard, l'empire de la cocaïne du *jefe de jefes* (le « chef des chefs ») de Guadalajara, qui mit en place un vaste système de corruption ; enfin l'affrontement généralisé des cartels, poussant la population à s'organiser en milices d'autodéfense. Le récit fourmille d'anecdotes tout en analysant l'impact géopolitique du narcotrafic.

La Guerre des cartels, de Thierry Noël, éd. Vendémiaire, 23 €.



VOD

Petites mains



Eve est femme de chambre dans un hôtel de luxe

de Mexico. Pour tromper l'ennui du quotidien, elle fouille dans les affaires des clients. La réalisatrice Lila Avilés dépient l'univers du personnel invisible du palace : la liftière qui ne voit jamais la lumière du jour, la responsable de l'entretien qui distribue les objets oubliés, le laveur de carreaux sensible... Mordant et poétique, *La Camarista*, de Lila Avilés, en VOD.

BALS

Mariachis à gogo



Jusqu'en décembre, la métropole lilloise va danser sur des airs latinos.

Dans fermes et jardins, des orchestres de la région feront notamment résonner la musique mariachi et la *norteña* (typique du nord du Mexique), qui fait la part belle à l'accordéon et à une grande guitare, le *bajo sexto*. Festival Eldorado, bals dans l'agglomération lilloise, jusqu'en décembre. Contact : eldorado-lille3000.com

ROMAN

Torero gringo



Pour régler une dette de jeu, John Harper, un matador américain qui a grandi à la frontière, doit partir toréer dans la Sierra Madre mexicaine puis extraire une jeune villageoise des bas-fonds de Tijuana. Un road-trip surprenant entre deux cultures, premier roman prometteur d'un géographe français. *Motordor Yankee*, de Jean-Baptiste Maudet, éd. Le Passage, 18 €.



Couvent des Visitandines



LE CHARDONNAY *de Bourgogne*

LE COUVENT DES VISITANDINES
A BEAUNE, DEPUIS 1796

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

DECOUVERTE



MATERA DE L'OMBRE À

Hier encore «honte nationale», cette ville de la Basilicate est la première d'Italie



Vue depuis la promenade du Rione Casalnuovo, Matera se révèle à franc de falaise, les modestes façades des maisons paysannes ; sur le plateau, les riches demeures et les bâtiments officiels.

LA LUMIÈRE

à être désignée capitale européenne de la culture. Histoire d'une résurrection.

PAR JEAN-PAUL MARI (TEXTE) ET LUCA CAMPIGOTTO (PHOTOS)

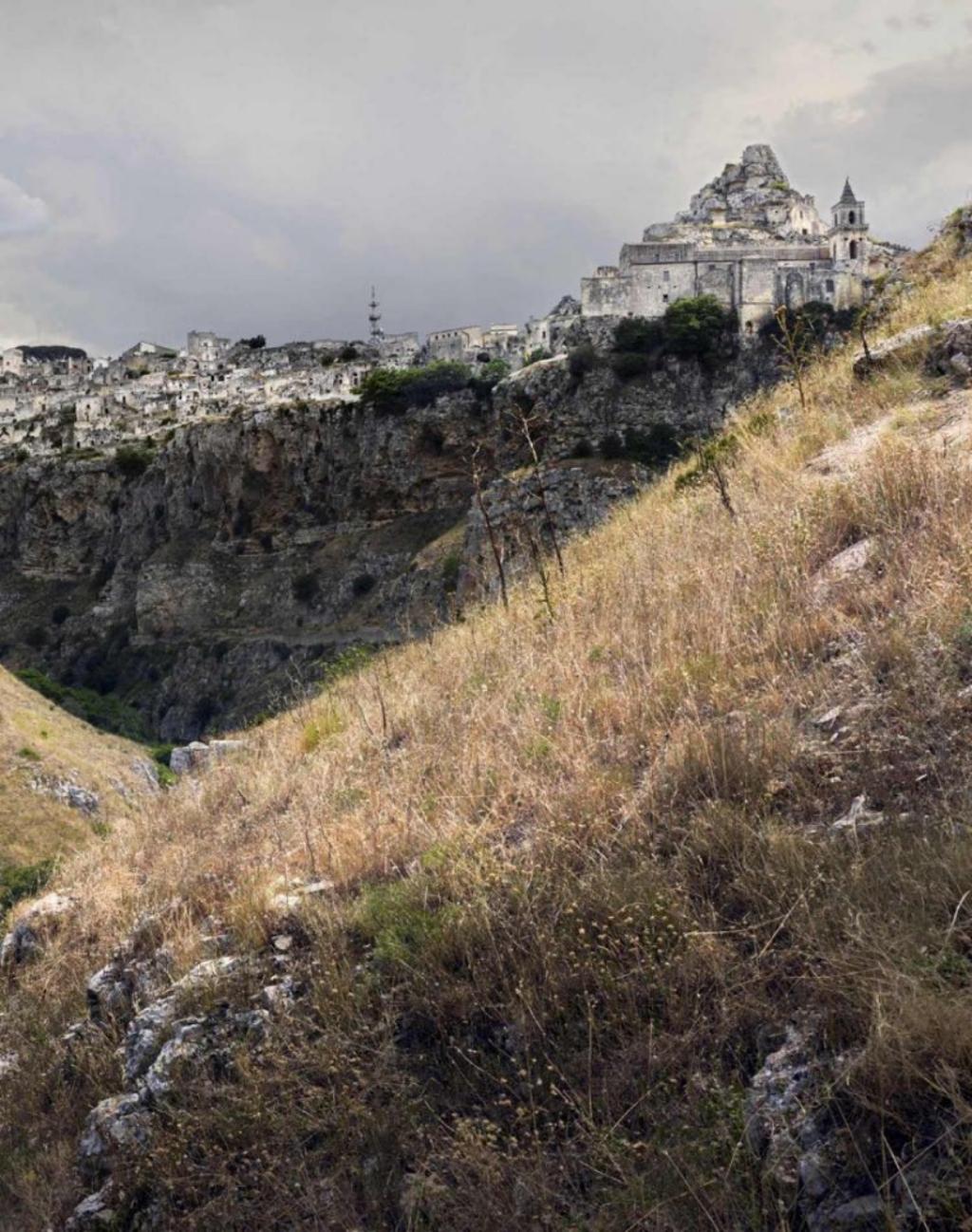
LES TAUDIS,
DÉSORMAIS
INSCRITS AU
PATRIMOINE
MONDIAL, ONT
ÉTÉ JOLIMENT
RÉHABILITÉS,
TEL CE
QUARTIER
AUTOUR DE
LA PLACETTE
SAN PIETRO
BARISANO





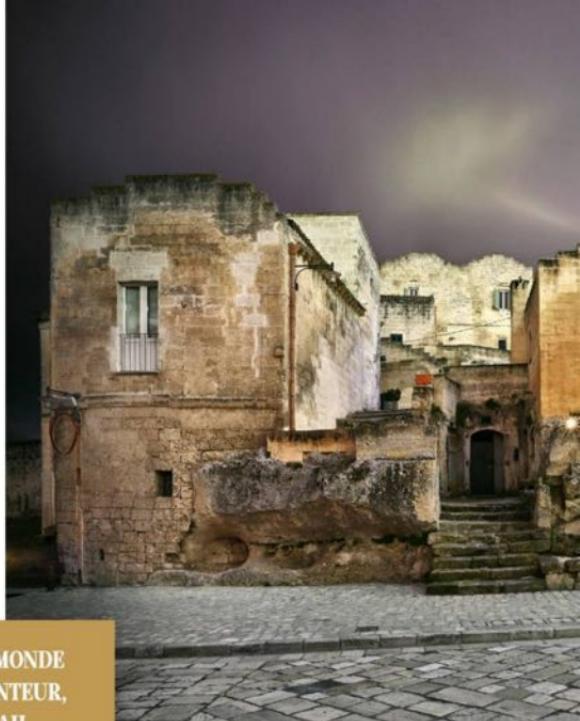
AVEC SA RAVINE
ENCAISSÉE ET
SES 159 ÉGLISES
RUPESTRES
- LA PLUPART
DU MOYEN
ÂGE -, LE PARC
DE LA MURGIA,
QUI CEINT LA
CITÉ, FAIT LE
BONHEUR DES
RANDONNEURS





Pour trouver Matera, il faut accepter de s'y perdre. D'abord, la scène, vue d'en haut. La ville, 60 000 habitants au cœur de la Basilicate, couvre un épéron rocheux qui domine la vallée à 401 mètres d'altitude, enserré par un écrin d'herbes folles – le parc régional de la Murgia – et longé par un canyon au fond duquel gargouille un torrent. Au bord de l'a-pic, la cité ancienne, avec ses palais, sa cathédrale et ses églises baroques. Le port de Bari et le bleu des plages de la mer Adriatique sont à moins d'une heure de route. Une cité du sud de l'Italie, donc. Voilà pour l'état civil. Et son âme ? Elle est ailleurs, nichée dans le cœur calcaire du tuf blanc qui lui a valu d'être inscrite par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité en 1993 et surtout, gloire suprême, d'être la première ville italienne à recevoir, pour 2019, le titre de capitale européenne de la culture. Dans une vallée en entonnoir dominée par la vieille ville, voici ce qui fut la honte cachée de Matera avant de devenir sa gloire affichée : les sassi, deux quartiers troglodytiques face à face, Barisano et Caveoso. Des grappes de cubes de maisons en pierre claire et de grottes qui tiennent entre elles par les toits ou les caves, dans un imbroglio indescriptible. Une Bethléem en apesanteur à la fois souterraine et suspendue, aux airs de casbah miraculeuse. Oui, ce lieu est magique et ses murs dessinent un immense décor de théâtre. Matera n'est pas une ville, c'est une fable biblique. Avec un paradis perdu, un péché originel, la chute aux enfers, la résurrection et la gloire retrouvée. C'est l'histoire que ses habitants vous racontent avec passion, qui s'écrit dans tous les guides et que le cinéma a inscrite dans la mémoire collective. Mais derrière le dogme officiel se cache une autre histoire, aux relents d'une barbarie ancienne, une histoire enfouie au creux de son âme païenne.

Andrea Semplici, 65 ans, est tombé amoureux de l'endroit au premier regard. Journaliste écrivain, né à Florence, il est arrivé ici en 2007, épousé par dix-sept années à couvrir la guerre en Erythrée. Là-bas, Asmara, la capitale de l'ancienne colonie italienne, avait le charme des villas romaines et les



C'EST UN MONDE EN APESANTEUR, UNE CASBAH MIRACULEUSE, SOUTERRAINE ET SUSPENDUE

cafés servaient des cappuccinos-brioches, mais le canon tonnait aux portes de la ville. Andrea est venu à Matera pour quelques jours, le temps d'un reportage. Il a marché dans des rues vides, hors du temps, a découvert une cité oubliée, aux murs boursrés de coquillages fossilisés venus de cette région jadis recouverte par la mer. Une ville cocon, des quartiers où le café du coin marquait la frontière, des groupes de jeunes qui donnaient des concerts et des spectacles chaque soir. Un voisin lui a offert les clés d'une superbe maison inoccupée... Andrea le reporter s'est senti enfin chez lui, et il a posé son sac. Quelques mois plus tard, il en a profité pour fouiller l'histoire de la troisième cité la plus ancienne du monde, après Alep, en Syrie, et Jéricho, en Palestine. Du paléolithique au néolithique, déjà, nos ancêtres à fourrure étaient venus occuper ce promontoire. Les Grecs suivirent, puis les Romains, qui fondèrent la ville. Au VIII^e siècle, les moines byzantins y ont creusé des églises pour mieux prier.

Le sous-sol en tuf tendre de la ville est creusé de centaines de grottes. Au fil du temps, elles ont servi d'étables, de caves, d'églises et même de monastères. A droite sur la photo, on repère l'entrée de l'une d'elles, rue Madonna delle Virtù.



Carlo Levi a été exilé en 1935 dans ce coin déshérité de la Basilicate. Son roman, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, publié en 1945, a donné la chair de poule au corps démocratique. Le livre racontait la réalité des sassi, tombeaux pour morts-vivants, envahis par l'humidité et la poussière de tuf, où des gosses au ventre gonflé s'accrochaient au sein de femmes épuisées. Sans compter la gale, le typhus, la tuberculose et une mortalité infantile de 44 %. La Matera des sassi ressemblait à une cité ravagée par la peste noire !

En 1952, les communistes au pouvoir ont décrété la ville «honte nationale», ordonné son évacuation et fait construire des quartiers neufs dans la banlieue moderne pour accueillir les misérables, dont certains, un peu troublés par ce changement radical, planteront des fleurs dans leur toute nouvelle baignoire. Désormais, la Matera des sassi était vide, et le dogme officiel établi : la Rome fasciste de Mussolini avait abandonné le Sud, le Duce faisait vivre sa population dans des «grottes», alors que la République, elle, savait lui redonner confort et dignité. Quant aux quartiers des sassi, on s'est hâlé de les oublier.

Jusqu'à ce jour de 1964 où Pier Paolo Pasolini est venu à Matera tourner son film *L'Évangile selon saint Matthieu*. «Qu'avez-vous fait ?» s'est insurgé le cinéaste-poète, chaviré par la «tragique beauté» de l'endroit. Il fallait restaurer ces somptueux vestiges, pas les assassiner ! A Matera, des jeunes l'ont entendu. Comme Giuseppe Mataritano, dit Pepino, 80 ans aujourd'hui et l'œil toujours vif. Assis, dos au mur, à la terrasse d'un café de la place Pascoli dominée par les neuf arches du palais Lanfranchi, il se souvient : «Nous avions 20 ans, la rage au ventre, l'amour des pauvres et de nos pierres natales». D'ailleurs, s'il a choisi de devenir un artisan en céramique, c'est bien «parce que les pauvres ne savent pas lire, mais savent voir». Pepino avait un frère d'âme, Nicola Rizzi, né dans les sassi. Enfants, ils ne se quittaient pas. Face à la boulangerie paternelle, Nicola, 73 ans, revoit ces trous noirs où s'entassaient hommes, femmes, enfants et moutons entre des murs lépreux. Mais il se rappelle aussi l'extraordinaire solidarité qui illuminait le quotidien. Ces vêtements usés jusqu'à la corde, ces chaussures trouées qu'on se transmettait de père en fils. Et la réaction des miséreux quand il leur apportait une miche de pain. «Ils acceptaient en silence, dit-il. Dans les sassi, on ne demandait pas, on ne mendiait pas.» C'est cette dignité dans la misère qui a forgé ses valeurs ***

Au Moyen Age, Matera a été prise, détruite, reconstruite. Au XIII^e siècle, artisans et commerçants se sont groupés dans la ville haute, autour de la cathédrale. Les caves des sassi, elles, abritaient des moulins à huile ou des écuries. En 1575, la ville, capitale de la Basilicate et chef-d'œuvre du baroque, comptait plusieurs palais et 17 000 habitants. Le soir, en refermant les portes de la cité, on demandait aux habitants des sassi d'allumer une lanterne devant leur maison, des centaines de feux crévaient alors l'obscurité et, sous les pieds de ceux de la ville haute naissait alors un grand ciel étoilé à l'envers. Matera était belle.

La décadence a commencé au XIX^e siècle, quand Napoléon a décidé de retirer à la ville son titre de capitale régionale et de confisquer les biens de l'Église. Sans ses institutions, la cité a périclité tandis que les paysans, appauvris, y affluaient. Le début de la descente aux enfers. Un siècle et demi plus tard, son histoire racontée par Carlo Levi a arraché des larmes à l'Italie. Médecin, peintre, écrivain, d'origine juive et résolument antifasciste,



Campées chacune sur son promontoire, les églises San Pietro Caveoso (ci-dessus à gauche de l'image) et Santa Maria di Idris (en haut à droite de l'image) sont deux beaux exemples de l'architecture religieuse de Matera : baroque pour l'une (xvii^e siècle) et troglodytique pour l'autre (x^e siècle).



LE SOIR, VIDÉE
DE SES VISITEURS,
LA BETHLÉEM
ITALIENNE
PREND DES AIRS
FANTOMATIQUES



Les escaliers qui dévalent jusqu'au fond du Barisano (ci-dessus et en bas) retrouvent leur calme la nuit venue. Des deux *sassi* («pierre», en italien, et, par extension, quartier troglodytique) que compte la ville, Barisano est le plus touristique.





La rue Fiorentini, qui traverse le sasso o Barisano, doit probablement son nom aux marchands de tissus florentins qui y étaient installés.

... et l'a poussé à devenir professeur. Alors, dans les années 1960, quand Pepino Scatella lui a proposé de créer la Scaletta, une association pour redonner aux sassi leur gloire ancienne, Nico n'a pas hésité. Et avec lui des jeunes, de Matera et d'ailleurs, décidés à faire leur retour aux pierres comme on fait son retour à la terre, des artisans ou des intellectuels, mais aussi des hippies de l'époque que l'on croise encore, barbe blanche, bien campés dans leurs maisons en tuf.

Un carnet à la main, Pepino, Nicola et les autres ont décidé de parcourir le parc de la Murgia et d'établir la liste des 159 églises rupestres fondées par les moines byzantins du VIII^e siècle. Dans dix-sept d'entre elles, un saint avait perdu sa tête : quelqu'un était venu en secret, avait collé un tissu sur la fresque avant de la découper au burin. Alors, les jeunes de la Scaletta ont mené l'enquête. Sur le sol, ils ont trouvé un mégot de cigarette venu d'Allemagne et un journal brûlé en lettres gothiques. D'après le berger du coin, trois étrangers étaient passés par là, dans une grande voiture rouge. Et les hôteliers de Matera leur ont donné l'identité du pillard : Rudolph Kubesch, un... professeur d'histoire de l'art, résidant à Fulda, au nord-est de Francfort-sur-le-Main. Ou, dans un musée, Interpol finit par retrouver douze des dix-sept têtes. Un demi-siècle plus tard, Francesco Foschino, directeur d'une revue et critique d'art, ami des piliers de l'association, est parti à la recherche des œuvres manquantes. Il lui fallut dix-huit mois de recherche, avant de retrouver enfin, en avril 2012, une tête supplémentaire accrochée dans la maison d'une

POUR LES ENFANTS DES ANNÉES 1950, LES RUINES FAISAIENT OFFICE D'IMMENSE TERRAIN DE JEU

honorable famille bourgeoise allemande. Et de treize ! Magnifiques têtes de saints aujourd'hui réunies sur un grand mur blanc du musée national d'art médiéval et moderne de la Basilicate ouvert dans le palais Lanfranchi en 2003.

Francesco Foschino ne se contente pas de retrouver les œuvres rupestres perdues. Il travaille à nettoyer la légende officielle de quelques clichés : «Matera, une cité isolée, habitée par des gueux depuis l'âge des cavernes ? s'esclaffe-t-il. La belle fable !» Il trace une ligne imaginaire qui traverse l'aristocratique place Vittorio Veneto : «Ici, en dessous de nous, la roche, bourrée de chalcantite bleue, magnifique, explique-t-il. Là, les sédiments marins et les fossiles. Et au milieu... une citerne de cinq millions de litres !» Préhistoriques, les grottes de Matera ? Allons donc ! «Vous avez déjà vu des cavernes creusées à angle droit ?» fait-il remarquer. A Matera, tous les gens sérieux le savent, les «grottes» n'ont rien de naturel, elles n'ont pas été creusées pour loger des humains, mais pour servir de carrières, avant de faire office de cave. Il a fallu la

révolution industrielle pour voir des paysans ruinés, devenus journaliers agricoles, affluer vers la ville et s'entasser dans les anciens celliers. Le livre de Carlo Levi et le sursaut de la République ont écrit le reste de cette histoire politique, oubliant que la misère était tout aussi atroce à la même époque dans les banlieues de Milan ou de Naples.

A force de se battre, les militants de la Scaletta ont fini par inverser le cours de l'histoire. En 1993, Matera a intégré la prestigieuse liste du patrimoine mondial. Après l'enfer, la résurrection : après l'exode, l'embourgeoisement. Les artistes des années 1960 ont été suivis par les marchands d'art et de souvenirs, et les intellectuels des années 1970 par des hôteliers-restaurateurs. On a investi, restauré, blanchi. Frappés du label Unesco, les cailloux se sont transformés en or. «Au vin, le grain, l'huile... après tout, les caves des sassi ont toujours été utilisées en vue du meilleur profit et aujourd'hui, le profit s'appelle *Homo touristicus*», dit Francesco Foschino en souriant. Résultat : près de deux millions de nuitées en hôtel en 2018, une fréquentation qui a doublé en cinq ans seulement.

Oui, l'âme des sassi a changé et Chiara Zaccaro, 41 ans, ne s'en remet pas. Elle qui a vécu jusqu'à l'âge de 12 ans au seuil de la ville abandonnée se souvient d'un espace immense et vide. Dangereux le soir, repaire de marginaux, d'alcooliques et de toxicomanes. Mais le jour, elle jouait à cache-***



MAYTEA, C'EST UNE VÉRITABLE INFUSION DE FEUILLES DE THÉ.

C'est pour vous faire bénéficier de toute la subtilité du goût du thé que MayTea est composé à 94 % d'infusion de feuilles de thé, plutôt qu'à base d'extraits de thé en poudre. Cette infusion est ensuite mêlée à de délicats parfums de fruits et de plantes, sans ajout d'édulcorant ni de conservateur, pour une expérience renouvelée du thé glacé.



Nos feuilles de thé sont sélectionnées avec soin et issues de plantations vérifiées Rainforest Alliance.

MAYTEA

L'ART DU

THÉ GLACÉ

Parfum pêche blanche

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. WWW.MANGERBOUGER.FR



La ville nouvelle et les anciens quartiers riches de Matera sont perchés sur le Piano, un plateau dominant une ravine profonde creusée par un ruisseau, la Gravina. Les deux quartiers troglodytiques, eux, occupent deux vallons creusés dans le Piano.

••• cache dans les ruines et se perdait dans l'immense labyrinthe des rues, avec sa vue unique sur la vallée. Le lieu de la première cigarette, des premiers émois. Les sassi étaient un théâtre réservé aux enfants, le monde de la liberté et de l'aventure, l'espace du rêve. D'ailleurs, il suffit de venir ici à la saison creuse, de l'automne au printemps, de dévaler les escaliers creusés pour les mules, de caresser les murs blancs en attendant sagement que le fond des sassi illuminé par des centaines d'ampoules renvoie vers le ciel son paradis étoilé, pour entendre la voix de la Matera des origines. Clara ne l'a pas oubliée et ne manquera pour rien au monde la fête de la Madonna della Bruna. Celle-ci, qui commence le 2 juillet à l'heure comme une procession très chrétienne, crée il y a 630 ans par une bulle papale, se termine à la nuit par des scènes de folie collective. D'abord, il faut un char. Celui que Raffaella Pentasuglia, colosse barbu d'une trentaine d'années, titulaire d'un master de physique mais reconvertis en artisan d'art, fabrique depuis des mois dans son

atelier interdit au public. C'est son deuxième, et le cinquante-quatrième construit par sa famille. Douze mètres de long, trois mètres de large, cinq de haut, trois tonnes de papier mâché et une armée d'anges, de prêtres et de saints, la structure est conçue pour accueillir la Madonna della Bruna, Vierge à la peau noire, qui aurait sauvé la ville des Vandales et promet : « *A mogghjia mogghj all'onn c' vaën* » (« Toujours mieux l'année prochaine »). A condition de respecter strictement le rite. Le jour dit, à quatre heures du matin, la procession démarre au pied de la cathédrale. Cinquante hommes se disputent l'honneur de porter le lourd et précieux fardeau à l'épaule et d'autres, les « anges du char », fouet à la main, flagellent tous ceux qui osent vouloir toucher la relique. De messe en messe, de ruelle en ruelle, la flèvre monte et le char revient à la cathédrale dont il fait trois fois le tour.

LA PLUS BELLE VUE

Celle qui offre le parc de la Murgia, une lande rocheuse truffée de grottes où se nichent 159 églises rupestres.

Pour l'atteindre, il faut dévaler les derniers escaliers de la ville, puis s'enfoncer dans un profond canyon, avant de remonter la pente opposée. Compter deux à trois heures de randonnée.

LE BON RESTAURANT

Accueil simple et d'une grande gentillesse, nourriture locale (chicorée aux fèves) : le San Biagio a tout bon. De la terrasse, le coup d'œil sur les sassi est magnifique. Et carrement magique quand, la nuit, les lumières venues du vallon s'illuminent à vos pieds. Vía San Biagio 12. sonbiagiotoristorante.it

bien la règle. Des mois de travail mis en pièces en quelques minutes ! Il y a deux façons de voir la chose, sourit le colosse. Soit c'est un rituel réactionnaire : la riche bourgeoisie offre à la foule de quoi détruire et prendre. Soit il est révolutionnaire : le peuple se réapproprie ses divinités. A vous de choisir ! A moins que cette fête, qui convoque à la fois les dieux et les démons, ne permette de toucher du doigt la vérité de Matera, celle de son âme résolument paléenne. ■

2 Retrouvez ce sujet dans « Echos du monde », la chronique de Marie Marmigliou, début août sur *Telematin*, présenté par Laurent Bignolas, du lundi au samedi, sur France 2.

REPÈRES

LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER

LA SAISON IDÉALE

Entre octobre et avril, avec une préférence pour l'hiver : la bise est rude, mais le soleil généralement généreux et l'on peut se perdre, seul, à rêver dans le grand labyrinthe des sassi. Matera est beaucoup moins agréable de mai à septembre, car ses hôtels, restaurants et rues sont bondés.

Fuir la semaine sainte, cauchemardesque.

LA MURGIA

Celle qui offre le parc de la Murgia, une lande rocheuse truffée de grottes où se nichent 159 églises rupestres.

Pour l'atteindre, il faut dévaler les derniers escaliers de la ville, puis s'enfoncer dans un profond canyon, avant de remonter la pente opposée. Compter deux à trois heures de randonnée.

LE BON RESTAURANT

Accueil simple et d'une grande gentillesse, nourriture locale (chicorée aux fèves) : le San Biagio a tout bon. De la terrasse, le coup d'œil sur les sassi est magnifique. Et carrement magique quand, la nuit, les lumières venues du vallon s'illuminent à vos pieds. Vía San Biagio 12. sonbiagiotoristorante.it

Jean-Paul Mari

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr/section/GEO

LANCLEMENT DE L'ACADEMIE PHOTO **GEO** by Nikon School

NOUVEAU

GEO et la Nikon School s'associent pour vous accompagner dans votre passion.
Pour mieux maîtriser votre matériel photographique, quelle qu'en soit la marque, vous laisser inspirer par les plus grands photographes et libérer votre créativité.

NOTRE SÉLECTION



Maîtrisez les bases

composition, exposition, vitesse, diaphragme : apprenez les fondamentaux pour sortir enfin du mode automatique.



Développez votre créativité

Apprendre à imaginer et construire une image expressive et non pas seulement descriptive.



Macrophotographie

Découvrez toute la poésie de l'infiniment petit.



Ombres et lumières sur Montmartre

Apprenez à gérer l'exposition en fonction des contraintes de la lumière naturelle



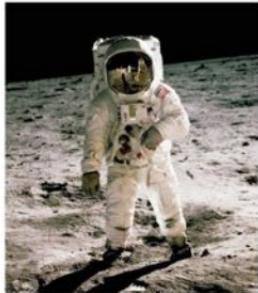
Retrouvez toutes nos formations*

sur nikonschool.fr

Une remise de 25% avec le code **GEONIKON**



*Modalités : - remise valable sur le site www.nikonschool.fr - remise immédiate de 25% en saisissant le code GEONIKON - remise applicable sur les formations portant le macaron ACADEMIE GEO NIKON SCHOOL - hors voyage - offre valable jusqu'au 31 août 2019 - remise non cumulable avec toute autre promotion sur le site www.nikonschool.fr

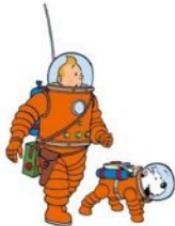


“ Les plus grandes aventures
sont intérieures ”
- Hergé.



© Hergé/Moulinsart 2019

TINTIN C'EST L'AVENTURE



La nouvelle revue pour rêver, s'évader et découvrir
le monde d'aujourd'hui avec Tintin et **GEO**

« Voilà, le sort en est jeté ! En route, Tintin, nous partons ! » lançait le capitaine Haddock à son jeune ami, avant de s'envoler vers Tapiocapolis pour y sauver la pauvre Castafiore retenue prisonnière. Cette phrase tirée de *Tintin et les Picaros* s'accorde à merveille avec la toute nouvelle épopée vécue aujourd'hui par le jeune reporter : le lancement d'une revue événement qui explore le monde et ses merveilles en compagnie du plus moderne des héros.

Un aventureur du XXI^e siècle

Demandez à un jeune lecteur qui incarne aujourd'hui l'esprit de l'aventure, et il vous répondra : Tintin. Car l'esprit de découverte qu'Hergé a insufflé dans ses récits est toujours bien vivace. Tintin a exploré les mystères des civilisations et de la vie, escaladé les montagnes, sondé les fonds marins... Quatre-vingt-dix ans après sa création, cette figure universelle demeure plus que jamais d'actualité. « Nous avons déjà collaboré étroitement

avec les éditions Moulinsart, rappelle Éric Meyer, rédacteur en chef du magazine. Mais c'est la première fois qu'une revue pérenne associe les deux maisons d'édition. C'était tout naturel : GEO partage avec le personnage de Tintin le même ADN, celui de la curiosité et de l'ouverture au monde. » Les lecteurs du mensuel et de ses déclinaisons (GEO Histoire, GEO Aventure...) seront en terrain connu avec des reportages au bout du monde, des rencontres inattendues, des carnets de voyage et toujours ce qui fait le succès de la marque depuis quatre décennies : des photos époustouflantes.



Voyage sur la Lune pour un triple anniversaire

Quatre-vingt-dix ans pour le héros à la houppette, quarante ans pour GEO... Un troisième anniversaire s'est glissé dans *Tintin c'est l'aventure* : pour son numéro inaugural de 144 pages, la revue célèbre le demi-siècle de la mission Apollo 11 avec un dossier exceptionnel consacré à la Lune. Le satellite de la Terre, que Tintin avait exploré dans un diptyque entré dans l'histoire de la bande dessinée, réveille aujourd'hui les appétits de la Nasa, de ses concurrents chinois et même des entrepreneurs privés. Au fil des rubriques, le lecteur part aussi à la rencontre de Matthieu Tordeur, jeune baroudeur qui a rallié à pied le pôle Sud sans assistance et en autonomie totale, ou encore d'Antoine de Maximy, le célèbre routard de *J'irai dormir chez vous*. Et, comme en écho aux mystères de *L'Île Noire*, on met le cap sur l'Écosse et ses châteaux hantés aux côtés de drôles de chasseurs de fantômes.

Un dépli-BD exclusif dans chaque numéro

Toutes les pages sont agrémentées d'illustrations réalisées par Hergé, dont des dessins rares ou inédits, avec pour chaque publication, des cartes postales, et même une création 100 % originale : un « dépli-BD » exclusif de dix planches, réalisé par un grand auteur contemporain. Yslaire, le créateur des séries *Sambre* et *XX° ciel*, a relevé le défi dans ce premier numéro avec une aventure spatiale où se sont glissées de subtiles références à Tintin. « Hergé est à la bande dessinée ce que Shakespeare est au théâtre ou à la littérature : un artiste incontournable, dont l'œuvre demeure une pierre fondatrice pour tous les auteurs qui leur ont succédé », raconte-t-il. C'est Olivier Grenson (Niklos Koda, XIII Mystery) qui nous fera ensuite l'honneur de concocter la BD du deuxième numéro. Prochaines destinations : les îles du monde entier. On trépigne !



LE 11 SEPTEMBRE, LE N°2

CAP SUR LES ÎLES !

Qui n'a jamais songé parcourir une île mystérieuse à la recherche d'un fabuleux trésor ou d'attendre sur le sable fin que la vie s'écoule sans tourments ? Dans le deuxième numéro de *Tintin c'est l'aventure*, nous vous invitons à partir à la découverte de ces terres lointaines et fabuleuses : dans le Pacifique Sud, où a surgit une île « éphémère » qui devrait rejoindre les profondeurs d'ici une poignée d'années, ou à Mâs à Tierra, où s'échoua le naufragé qui inspira Daniel Defoe pour son *Robinson*.

Dans ce panorama des îles, Tintin nous sert une nouvelle fois de guide, lui qui en a exploré de bien singulières, de l'île Noire en Ecosse en passant par l'île aux pirates du *Secret de la Licorne*. On retrouve aussi l'esprit du reporter à travers deux créations : une nouvelle signée Tonino Benacquista et un dépli-BD imaginé par Olivier Grenson. Nous vous proposons aussi une escapade sur les traces des pionniers de l'Est californien. Véronique Durruty nous dévoile son merveilleux carnet de voyage. Et nous partons à la rencontre du yeti, créature aussi fascinante que mythique (à moins que...).

Ce numéro, nous le dédions à Michel Serres. Le philosophe de la paix, briseur de frontières, pédagogue passionné, est parti pour la grande aventure le 1^{er} juin dernier. Quelques jours avant sa disparition, il nous avait reçus. Derrière son regard pétillant et son accent rocallieux, on devinait l'envie toujours intacte d'explorer le monde et ses mystères. Ses îles à lui s'appelaient la science, la découverte et la curiosité.

VOTRE NOUVEAU RENDEZ-VOUS TRIMESTRIEL CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX, EN LIBRAIRIES ET À L'ABONNEMENT SUR PRISMASHOP.FR

GEO

“
éditions moulinsart

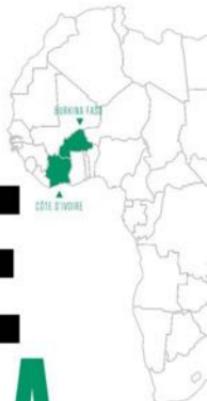
Avec
culture





ABIDJAN - OUAGADOUGOU

UNE VOIE DANS LA BROUSSE



Mille kilomètres en trente heures : le train qui relie la côte ivoirienne à la capitale burkinabé est un éloge de la lenteur. Et une ligne de vie pour l'Afrique de l'Ouest.

PAR YOUENN GOURLAY (TEXTE) ET GAËL TURINE (PHOTOS)

Appelé non sans ironie l'Express, le train peine à avancer dans les rues d'Abidjan, 4,5 millions d'habitants, où rien n'est plus banal que marcher sur les rails. La voie ferrée, dont la construction a démarré en 1903, convoie 200 000 personnes par an et offre un débouché maritime au Burkina Faso voisin.

PAR LA FENÊTRE,
SE DÉVOILE LE
SPECTACLE DES
MARCHÉS
D'ABIDJAN, AUX
ÉTALS FUMANTS



km 14 // Le Banco

Parti en gare de Treichville, sur le littoral Atlantique, l'Express file vers le nord en traversant Abidjan, la capitale économique ivoirienne, vaste comme quatre fois Paris, sur une quinzaine de kilomètres. Ici, dans le quartier populaire d'Abobo, des marchandes ont installé stands et barbecues de fortune à la lisière du chemin de fer.



TRAVAUX DES CHAMPS, PÊCHE... EN ROUTE, ON DÉCOUVERRE LA RÉALITÉ DES CAMPAGNES

km 315 // Bouaké

Fouiller la vase à mains nues : la technique peut sembler rudimentaire, mais s'avère efficace pour attraper les silures qui vivent dans les marécages de la région de Sakassou, au sud-ouest de Bouaké. Ici, la plupart des villageois cultivent du riz au sein de coopératives, et la pêche artisanale leur offre un revenu d'appoint.





G

are de Treichville, Abidjan, Côte d'Ivoire. La sueur perle au front des porteurs qui empilent, dans des wagons de fret antédiluviens, des sacs de riz de cent kilos importés d'Asie et débarqués cette semaine dans le port tout proche, le plus important d'Afrique de l'Ouest. «Chap, chap», «vite, vite», s'époumone en nouchi, l'argot local, l'un des manutentionnaires, l'œil rivé sur l'horloge du quai. Le train pour Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso voisin, est réputé plutôt ponctuel : départ à 10 h 30 tous les mardis, jeudis et samedis. Un exploit dans un pays où le retard est quasi institutionnel. Une demi-heure avant le coup de sifflet du chef de gare, 500 voyageurs ont déjà pris d'assaut les six voitures qui leur sont réservées, les bras chargés d'énormes valises et de ballotts débordant de vêtements, nourriture, tapis de prière, d'éponges ou de médicaments. «Pas très confortable», peste une femme en boubou jaune et vert, qui réussit enfin à caser ses régimes de bananes plantains sous les sièges en plastique bleus 10 h 32 : la vieille locomotive rouge s'ébranle en direction du nord, tandis qu'à bord, l'un des contrôleurs, Edmond Attoubé, la cinquantaine et l'air grave sous sa casquette en tweed, entame une tirade surréaliste sur le bon usage des toilettes. «Si un monsieur a fait son pipi avant vous et a oublié d'appuyer pour que l'eau nettoie, vous pissez dans son pipi, vous prenez la maladie et repartez avec.» Certains passagers gloussent, d'autres opinent du chef. «Il a raison, les gens font n'importe quoi», approuve Honoré Diagou. Avec ses petites lunettes, ses cheveux de sel et sa barbe de sage, ce financier à la retraite a le regard de ceux qui ont tout vécu. «C'est la deuxième fois que j'emprunte cette ligne, la première c'était en 1986, et il y avait encore des couchettes, se souvient-il. Mais là, assis comme ça, ça s'annonce fatigant.» Escorté de sa femme, il part consulter un médecin burkinabé censé soigner son dos «aussi rouillé que ce train».

Rouille : un euphémisme pour l'une des voies ferrées les plus vétustes d'Afrique de l'Ouest. C'est en 1903, sous la houlette des ingénieurs et officiers de l'Afrique-Occidentale française, que sa construction fut lancée. Le rêve des colons ? Réaliser une boucle qui relierait les principaux ports francophones de la région (Abidjan, bien sûr, mais aussi Cotonou et Lomé, dans les actuels Bénin et Togo) tout en désexcavant le Sahel, via Ouagadougou, puis Niamey, au Niger (voir carte). Soit 3 000 kilomètres de rails, entre brousse, forêt tropicale et désert. Mais le chantier, titanique, a été plusieurs fois ralenti, notamment lors des deux guerres mon-

diales et lors de rébellions des populations locales contre le pouvoir colonial. L'ensemble du tronçon Abidjan-Ouagadougou, long de 1 145 kilomètres, n'a été opérationnel qu'en 1954. Et le rail n'a jamais atteint le Niger, le Bénin ou le Togo... Il y a vingt-cinq ans, la Sitarail, l'une des filiales du groupe de l'industriel français Vincent Bolloré, a obtenu la concession pour son exploitation, dans l'espoir de concrétiser un jour la grande boucle ferroviaire imaginée au temps des colonies. Mais entre instabilité politique, risque terroriste et difficultés internes au Bénin, le projet est sans cesse reporté. En attendant, la Sitarail se contente de rénover, depuis fin 2017, la voie existante. Utilisée pour convoyer chaque année 200 000 passagers et 900 000 tonnes de marchandises en desservant trente-six gares, c'est, plus qu'un simple chemin de fer, une ligne de vie pour la région. Et une fenêtre ouverte sur les multiples visages de l'Afrique subsaharienne, ses traditions bien ancrées et ses métamorphoses.

Dans le wagon ont pris place de nombreux négociants qui font souvent la navette entre les deux pays, mais aussi de jeunes Burkinabés qui étudient

Chaque semaine, quarante-deux convois de fret et six de voyageurs sillonnent le réseau, entre désert et océan. Ici, le district des Savanes, dans l'extrême-nord de la Côte d'Ivoire.

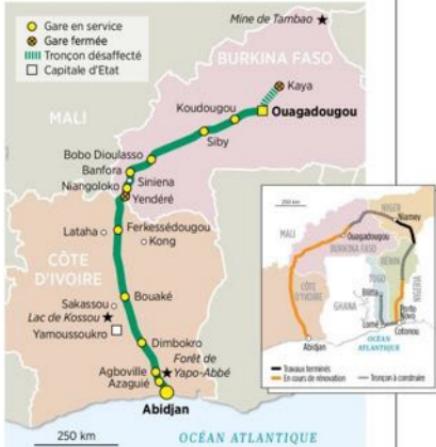


À BORD SE CÔTOIENT NÉGOCIANTS, ÉTUDIANTS QUI RENTRENT CHEZ EUX ET ENFANTS SUREXCITÉS

ou ont trouvé un petit boulot à Abidjan et rentrent chez eux une fois par an. Quelques enfants surexcités donnent du fil à retordre à leurs mères, vendeuses ambulantes pour la plupart. Tandis que le train traverse, cahin-caha, la capitale économique ivoirienne, 4 700 000 habitants, le contrôleur continue à disserter sur le périple qui s'annonce. « Si rien ne s'y oppose, nous serons à Ouagadougou dans trente-deux heures », conclut-il. Troupées de vaches ou de chèvres qui squattent les rails, attentes pour aiguillage ou même petits déraillements... L'Express, nom invraisemblable pour ce tortillard qui ne dépasse pas les trente-cinq kilomètres par heure en moyenne, subit une trentaine d'incidents par semaine. L'emprunter reste toutefois beaucoup moins cher que prendre l'avion (dix-huit euros le billet pour un trajet complet en seconde classe, cinquante-quatre en première). ■■■



REPÈRES



Depuis 1994, cette ligne stratégique est exploitée par la Sitarail, filiale du groupe Bolloré. Celui-ci souhaite la prolonger au Niger, Bénin et Togo, et matérialiser ainsi un rêve de l'époque coloniale : une boucle ferroviaire ouest-africaine, qui relie le Sahel à trois grands ports francophones.

● 1954

Cette année-là fut inaugurée la voie ferrée entre Abidjan et Ouagadougou, après cinquante-et-un ans de travaux.

● 32 heures

C'est le temps qu'il faut à l'Express pour relier Abidjan à Ouagadougou. Mais le trafic peut être perturbé par divers incidents, par exemple un troupeau sur les rails, et le trajet dure souvent quelques heures de plus.

● 900 000 tonnes

de marchandises – bétail, engrains, coton, minéraux, cacao, hydrocarbures, café, céréales... – sont acheminées chaque année sur cette voie.

● 1145 km

La ligne est l'une des plus longues d'Afrique de l'Ouest.

● 36 gares

sont actuellement desservies. Celle de Bobo-Dioulasso (Burkina Faso), d'un blanc immaculé, est considérée comme l'une des plus belles d'Afrique. Bâtie en 1933, elle conjugue style colonial et architecture traditionnelle en terre crue.

● 35 km/h

Avec une telle vitesse moyenne, il faut être patient. Des travaux en cours doivent permettre au train d'atteindre 50 à 60 km/h en 2026 et d'effectuer la totalité du parcours en vingt heures.



CHEZ LES SÉNOUFS, HOMMES-PANTHÈRES ET JOUEURS DE BOLON RENDENT HOMMAGE AUX MORTS



km 558 // Ferkessédougou

A Lataha, village situé à l'ouest du rail et peuplé par les Sénoufs, animistes, c'est jour d'enterrement. Au centre d'un cercle formé de musiciens, des initiés, dont le costume et le masque évoquent le pelage de félin, exécutent le boloyé, danse sacrée qui clôture tous les rituels. Ici, elle permet à l'esprit du disparu de reposer en paix.

DES FEMMES, DES BASSINES DE NOIX DE KOLA OU DE «BANANES DOUCES» SUR LE CRÂNE, HÉLENT LES PASSAGERS

••• dans le seul wagon climatisé et, surtout, plus fiable que la voiture ou l'autocar : en Afrique, le taux de mortalité routière est trois fois plus élevé qu'en Europe – sans compter le risque de se faire surprendre par des coupeurs de route. Par la fenêtre défilent lentement les «communes» (quartiers) d'Abidjan : les gratte-ciel et hôtels de luxe du Plateau, centre des affaires et miroir de la croissance ivoirienne (plus de 7 % chaque année depuis 2012) ; le tohu-bohu d'Adjamé, où dominent les abris de fortune au toit de tôle ondulée ; l'effervescence d'Abobo, où se bousculent les commerçants les plus pauvres. Notamment dans la zone appellée «Derrière rail», qui a des airs de pharmacopée au ciel ouvert : de part et d'autre de la voie ferrée, les étals regorgent de remèdes traditionnels à base de plantes, écorces ou herbes, censés guérir à peu près tout, de la migraine au paludisme. Au passage du train, vendeurs et clients s'écartent prestement et se figent un instant.

Après une cinquantaine de kilomètres l'Express pénètre dans des plantations et des forêts, dont celle protégée depuis 2005, de Yapo-Abbé, où s'enchévêtrent framirs, acajous et kapokiers... Jusque dans les années 1970, le bois était le principal produit d'exportation du pays. Depuis, café et cacao ont pris le relais. L'homme chargé du nettoyage, Joachim Yao, passe ses pauses à énumérer les plantes qu'il aperçoit par la porte grande ouverte d'un wagon : manguiers, papayers, cacaoyers... Brusque ralentissement à Azaguié, 21 000 habitants. Aussitôt, des centaines de femmes, des bassines de noix de kola ou de «bananes douces» (celle consommée en Occident, par opposition à la plantain, plus amère) en équilibre sur le crâne, hélent les passagers. «Ça permet de vivre "un peu un peu"», dit, dans une formule tout ivoirienne, Myriam Keita, 42 ans. A chaque gare, c'est le même spectacle : l'Express est pris d'assaut par les marchands ambulants de chaussures, petit électroménager, brosses à dents... Pour cette région, le train est vital. A Dimbokro, au kilomètre 179, quand, en 2016, le viaduc métallique qui surplombe le fleuve N'Zi s'est effondré au passage d'un convoi de marchandises – sans faire de victimes –, l'économie a été paralysée pendant trois semaines, le temps de rebâtir le pont.

En cette après-midi étouffante de janvier, sur le quai de Dimbokro, il y a foule. Certains voyageurs profitent de cette escale pour prier, tournés vers La Mecque, tandis que d'autres contemplent

des *wawlé tanni*, les pagnes aux motifs éclatants des Baoulés, la plus importante de la soixantaine d'ethnies qui composent la nation ivoirienne. Tissés par les hommes, ces vêtements de cérémonie sont portés par les femmes, auxquelles sont attribués des pouvoirs divins parce qu'elles donnent la vie. «La femme a toujours joué un rôle

clé dans la société baoulée, qui fait ainsi figure d'exception dans la région», explique Elizabeth Jacob, historienne spécialiste de la Côte d'Ivoire. Son influence s'exerce aussi bien sur les décisions familiales que communautaires. Certaines deviennent même cheffes de village. A Sakassou, fief du royaume baoulé, le palais est d'ailleurs occupé par une reine, Akouta Boni.

A bord, le temps s'étire, et le roulis des voitures berce les voyageurs. Dans le minuscule wagon-bar, où un cuistot prépare «riz sauce» et omelettes, passagers de première et seconde classes papotent



autour d'une Brakina, la bière burkinabé. Beaucoup se déplaçant pour affaires. Longtemps, cette ligne était avant tout destinée à transporter la population : à la fin des années 1970, quelque quatre millions de personnes l'empruntaient par an ! Depuis la reprise en main par la Sitarail, priorité est donnée au fret : une quarantaine de trains de marchandises circulent chaque semaine sur le réseau, contre seulement six pour les usagers. Au kilomètre 316, justement, se trouve la deuxième plus grande ville ivoirienne (1,5 million d'habitants), Bouaké, avec son marché de gros, le seul d'Afrique de l'Ouest. Des camions en provenance des pays voisins (Guinée, Mali...) s'y pressent chaque jour pour déverser ignames, manioc, cajous, arachides, oignons... Non loin, l'ancien siège de la Banque centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest est criblé de balles d'armes automatiques, et le bâtiment du Trésor public, complètement en ruines. Bouaké fut en effet le bastion des rebelles opposés au gouvernement central de 2002 à 2007, puis après l'élection présidentielle, de 2010 à 2011. Des conflits armés qui firent autour de 4 000 victimes,

Ces passagers de seconde classe ont déboursé 12 000 francs CFA (18 €) pour faire le trajet jusqu'au terminus... sans couchette. Mais au wagon-bar, ils pourront se rafraîchir en thé au tamarin ou bière locale.



à en croire les estimations d'une commission d'enquête nationale et celles d'autres observateurs.

Ici, la débrouille reste encore souvent le maître mot. Au sud-ouest de Bouaké se dessinent les courbes de l'immense lac de Kossou (trois fois le Léman), né de la construction d'un barrage hydroélectrique en 1972. Perchés sur de petites plateformes métalliques qui miroitent au soleil, de jeunes gens, tuyau en main, aspirent le fond en quête de pépites d'or. Beaucoup sont des clandestins débarqués des pays voisins. L'orpaillage est devenu monnaie courante en Côte d'Ivoire. Selon les autorités, quelque 23 000 orpailleurs opéreraient illégalement sur 240 sites, à grand renfort de produits toxiques (mercure et cyanure) qui contaminent eau, terre et faune. Un désastre pour les pêcheurs et agriculteurs de Kossou. «On est au début d'une catastrophe écologique et sanitaire grave», observe Bernard Yapo, directeur adjoint du centre ivoirien antipollution.

A mesure que le train avance vers le nord, loin de l'onde trouble de Kossou, le paysage se fait de plus en plus aride. Seuls quelques baobabs et anacardiers rompent l'horizontalité ocre de la savane. A l'est du rail, une route en construction mène à Kong, capitale de l'ancien empire du même nom. Cet ancien carrefour commercial, où s'échangeaient chevaux, noix de kola, sel gemme et esclaves, a perdu de sa superbe depuis le début du XX^e siècle. Responsables, les anciens de la ville, qui refusèrent à l'époque que «le train des colons» s'y arrête – la voie a donc été tracée plus à l'ouest, via Ferkessé-dougou. Aujourd'hui, la cité de 29 000 habitants est le fief de la famille du président ivoirien Alassane Ouattara, qui, depuis son élection en 2011, verse des subventions pour qu'elle retrouve son lustre. «Une prophétie disait qu'un autre Ouattara redonnerait sa gloire à Kong, elle est en train de se réaliser», assure Fakari Ouattara, l'actuel chef de Kong et descendant de Sékou Ouattara, qui régna sur cet empire au XVII^e siècle. Il est 13 h 30, l'heure de la deuxième prière. Daouda Ouattara – encore un Ouattara ! –, 98 ans, chemine sous un parapluie pour se protéger du soleil. Comme beaucoup d'habitants ici, cet homme qui appartient au peuple sénoufo a le visage scarifié selon les codes de son ethnie, ce qui, autrefois, servait de passeport d'une région à l'autre. Le vieil homme se rend tous les jours à la grande mosquée en terre de la ville, symbole de l'islamisation des peuples du nord de la Côte d'Ivoire à partir du XVIII^e siècle.

De l'autre côté de la voie ferrée, à l'ouest, c'est justement le fief des Sénoufos, la troisième ethnie du pays, majoritairement animiste. Ce jour-là, dans le village de Lataha, sous un immense baobab, ***

PRÈS DE
LA FRONTIÈRE,
DES GARES
DE L'ÉPOQUE
COLONIALE SONT
DÉSORMAIS
ABANDONNÉES



km 640 // Yendéré

Pour rentrer chez eux après les cours, ces jeunes Burkinabés enjambent la voie ferrée devant la gare de Yendéré (3 000 habitants), aujourd'hui déserte. Au cours des vingt-cinq dernières années, la Sitarail, entreprise qui gère le chemin de fer, a supprimé 42 arrêts sur 78, donnant désormais la priorité au fret.

YENDERÉ



km 650 // **Niangoloko**

Yagui Kaboré, patron du bar Frontière, au sud du Burkina Faso, ne reçoit presque aucun client en dehors du passage du train de voyageurs, six fois par semaine. L'escale à Niangoloko permet aussi aux employés burkinabés – infirmier, contrôleurs, cuisiniers... – de relayer leurs homologues ivoiriens à bord de l'Express.



km 796 // **Bobo-Dioulasso**

La vigilance est de mise pour les conducteurs, souvent contraints de freiner brusquement suite à une intrusion sur les rails. Ici, à l'approche de Bobo-Dioulasso, capitale économique du Burkina Faso, c'est une femme chargée de bidons d'eau qui traverse la voie.



km 699 // **Banfora**

Ibrahim Soualma est payé pour surveiller ce pont ferroviaire, qui aiguise la convoitise des voleurs de métaux. La nuit, il dort sur place dans une cahute sans porte ni toit. En cas de problème, il prévient la gare la plus proche pour qu'elle fasse stopper le prochain convoi. Et le tronçon défectueux est ressoudé d'urgence.



AU BURKINA FASO AUSSI, SANS CESSE, DES OBSTACLES BARRENT LES RAILS



km 796 // Bobo-Dioulasso

A l'ombre de la célèbre mosquée aux armatures de bois et murs de terre s'étale le quartier de Dioullasso-Bâ, dont certaines maisons datent du XI^e siècle. En 1934, « Bobo » faisait office de terminus. Aujourd'hui, nombre d'habitants, découragés par l'état de la route, préfèrent se rendre à Ouagadougou, à 350 km, en train plutôt qu'en voiture.

••• les habitants se sont réunis autour des joueurs de bolon, sorte de harpe-luth en peau de gazelle. C'est le quatrième et dernier jour d'une cérémonie funéraire. Des rythmes entêtants résonnent, tandis que des hommes masqués et costumés en panthère de la tête aux pieds surgissent soudain et dansent pour accompagner l'âme du défunt dans la forêt sacrée, où se trouve le cimetière. Leurs habits sont des fétiches : eux seuls peuvent les toucher, en raison des pouvoirs qu'en leur prête. Mamadou Tuor porte lui aussi une tenue rappelant un félin, et surtout un fusil. Car à 53 ans, ce villageois n'est pas danseur mais dozo, chasseur traditionnel responsable de la protection de son village. Un statut qui se transmet de père en fils. «Je suis un commandant vigilant, proclame-t-il, fier. Je ne suis pas payé, mais respecté de tous, et je me sens invulnérable dans mon costume.» Comme tout dozo, Mamadou Tuor a été initié aussi bien aux plantes médicinales et à des savoirs mystiques qu'à l'art du combat. 200 000 dozos subsistent dans le nord ivoirien, servant parfois d'auxiliaires aux forces de police en manque d'effectifs. Forts de leur supposé pouvoir divin et du soutien du président Ouattara, ils seraient, dit-on, intouchables dans la région – et certains abuseraient parfois de cette situation.

Arrêt à Ferkessédougou. Autour des voies s'étalent des champs de coton. Des boulettes de cette fibre végétale, rouges par la latérite des pistes, volettent dans le ciel et se posent le long du rail. Les paysans du nord de la Côte d'Ivoire ont été incités à se reconvertis dans la production de coton destinée à l'exportation, alors que le sud du Burkina Faso, lui, s'est lancé dans la culture intensive de canne à sucre. Signe que la frontière est proche, les policiers ivoiriens embarquent pour assurer la sécurité du convoi sont remplacés par trois militaires burkinabés, la kalachnikov en bandoulière et le visage sévère. Une mesure de sécurité nécessaire au vu des tensions politiques et de la présence de groupes djihadistes dans le Sahel. Dans cette zone limítrophe, le paysage de plantations est ponctué de gares érigées à l'époque coloniale sur le même modèle architectural que les mosquées, avec de petites tours triangulaires. Beaucoup sont désormais à l'abandon. En vingt-cinq ans, la Sitarail a fermé quarante-deux stations jugées non rentables. Cette désaffection a touché Sinjena, hameau

burkinabé tout en cases rondes à une cinquantaine de kilomètres de la Côte d'Ivoire. Les parents d'Ezahi Soma, agriculteur de 21 ans, ont connu l'époque faste où ils écoulaient auprès des voyageurs leurs produits à base d'huile de palme. Lui-même n'a pas cette chance. Il désigne le rail, dépité : «Pour nous, c'est inutile désormais.»

Dans le wagon première classe, l'ambiance est plus festive. Un vieux téléviseur crache des clips de coupé-décalé, un genre musical endiablé qui hypnotise la jeunesse ivoirienne depuis les années 2000. Puis sont retransmises quelques séries ouest-africaines, inspirées des telenovelas latino-américaines. Léon-Eric Millogo, un Ivoirien de 40 ans qui travaille dans une cimenterie de Ouagadougou et rentre d'une visite chez sa mère à Abidjan, hurle de rire tout en décryptant l'épisode à sa voisine qui somnolait : «Un jeune homme va voir un féticheur [sorcier animaliste], qui lui donne une crème pour les mains, censée l'aider à séduire une fille. Mais c'est la mère de la fille qui lui serre d'abord la main, et là c'est gâté [fichu] !» La nuit est d'encre et bientôt, télés comme occupants du train redeviennent silencieux. Chacun tente de trouver la meilleure position pour dormir, les jambes en l'air ou la tête sur l'épaule du voisin. Un bébé s'est assoupi dans un régime de bananes plantain. Plus aucun employé ne travaille. Cuisiniers, contrôleurs, infirmier de bord... tous se sont assis et se reposent.

21 h 30 : Ouagadougou, enfin, après trente-cinq heures de trajet. La gare est plongée dans l'obscurité. Les voyageurs qui débarquent en croisent d'autres, qui prendront le même train le lendemain matin dans l'autre sens, direction Abidjan. Comme Ismaël Narango, un vendeur de fruits couché à même le sol : «Ce train, c'est ma vie, dit-il. Je ne peux pas me permettre de le rater, alors je viens toujours la veille.» La capitale burkinabé, pourtant forte de 2,5 millions d'habitants et réputée pour son foisonnement culturel, semble un peu amorphe. Vigiles, barbelés, sacs de sécurité : nombre de bars et de restaurants sont barricadés. Le Burkina Faso, qui, selon le FMI, figure parmi les vingt pays les plus pauvres au monde, est en proie à la violence terroriste. Frappée par quatre attentats djihadistes depuis 2016, «Ouaga» est classée en zone orange et n'attire plus beaucoup de touristes. Au nord de

APRÈS LE TERMINUS, LA VOIE FERRÉE, MANGÉE PAR LES HERBES FOLLES, SE PERD DANS LE DÉSERT





km 1 260 // Kaya

Attention, voie sans issue ! Le dernier tronçon qui relie Ouagadougou à Kaya est désaffecté depuis 1989, et les rails s'arrêtent net au bord d'un petit lac. Youssouf Sawadogo est chargé de surveiller la gare délaissée et le matériel ferroviaire, en attendant que des travaux permettent enfin au train de poursuivre sa course plus au nord et dans les pays voisins.

la ville, le territoire est même classé «rouge». Depuis des mois, Peuls (peuple de musulmans nomades), catholiques (un cinquième de la population burkinabé) et étrangers y sont régulièrement pris pour cible. Pourtant, la voie ferrée se prolonge bel et bien jusqu'ici, héritière d'une histoire forte. Le président Thomas Sankara, au pouvoir entre 1983 et 1987, avait lancé une «bataille du rail», demandant aux habitants de participer bénévolement à la pose des voies jusqu'aux mines de manganezé de Tambo, près de la frontière avec le Mali et le Niger. Mais le chemin de fer s'arrêta finalement à Kaya, cité réputée pour ses tanneurs de cuir, à une centaine de kilomètres d'Ouagadougou, et le train n'a fit jamais que quelques allers-retours sur ce bout de ligne. Depuis l'abandon total de ce tronçon, en 1989, la végétation a repris ses droits sur le métal, les herbes folles se glissent partout, des arbres poussent même au beau milieu des rails.

Uniforme de sécurité sur le dos et matraque à la ceinture, Youssouf Sawadogo, 40 ans, fait les cent pas sur les quais de Kaya. «Il n'y a aucun convoi, mais la Sitarail me paie pour garder la station», explique-t-il. Cela fait sept ans que Youssouf surveille une gare fantôme. Le chantier de rénovation va commencer, lui promet-on depuis des mois. Juste à côté de la gare, des maraîchers cultivent des tomates. Parmi eux, Dramane Ton-torogo, 36 ans, qui ne voit pas le retour de l'Express d'un très bon œil. «Les Blancs sont venus prendre des mesures : ils veulent raser notre quartier pour agrandir la gare et les voies», s'alarme-t-il. Pour l'instant, Kaya est un cul-de-sac et le restera au moins jusqu'en 2026. Mais qui sait ? Grâce au rail, un jour peut-être les tomates de Dramane seront-elles dégustées à Abidjan. ■

Youenn Gourlay

► Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr/section

EN COUVERTURE



GROENLAND

Le nouveau rêve du voyageur

Cette fascinante terre de l'extrême était hier réservée aux explorateurs tels Jean Malaurie ou Jørn Riel, invités exceptionnels de ce dossier. Désormais, elle s'ouvre aux envies d'évasion. Découverte.

BOISSIER COORDONNÉ PAR MATHILDE SALJDUGUI



JÖRN RIEL «Ils ont le sixième sens que nous avons perdu»

P. 78

NUUK LA DERNIÈRE CAPITALE AVANT LE PÔLE NORD

P. 82

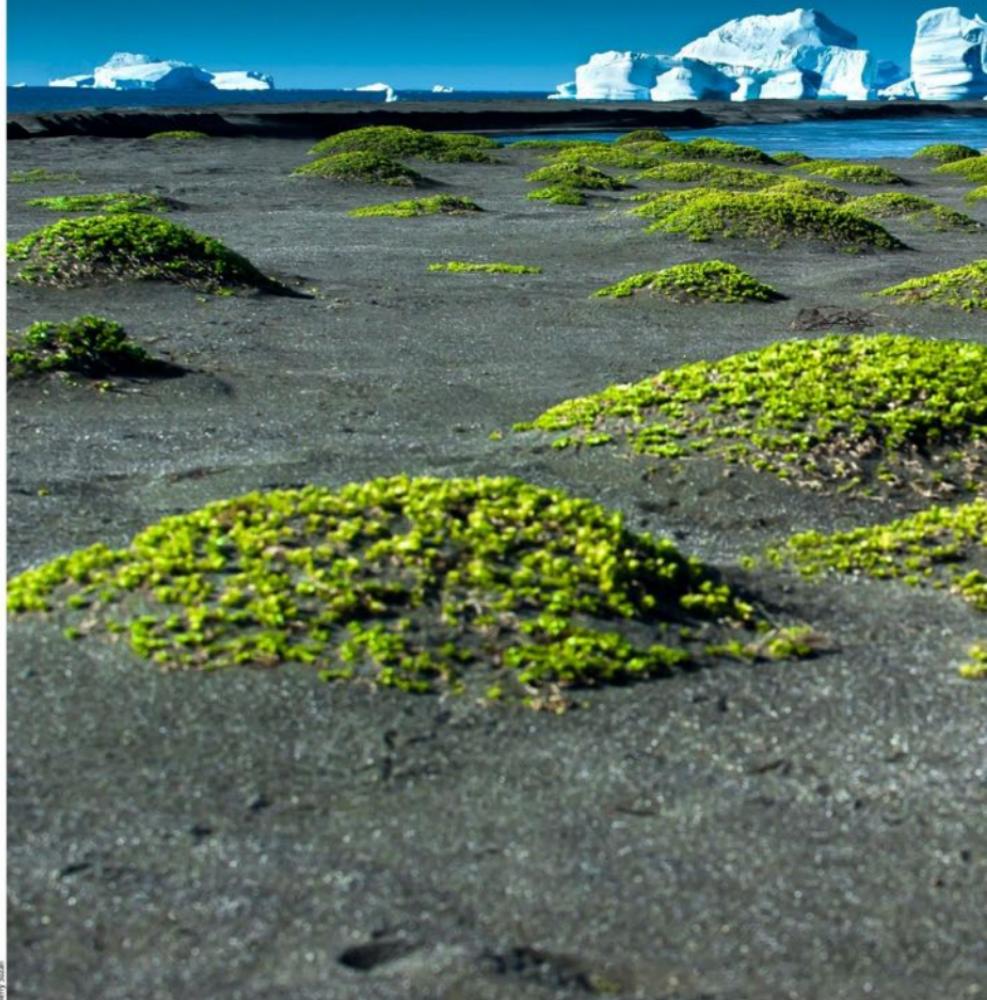
JEAN MALAURIE «AMIS INUITS, RÉSISTEZ ! NOUS AVONS BESOIN DE VOUS»

P. 94

GUIDE SUR LES TRACES DE NOS REPORTERS

P. 98

Le soleil ricoche sur la paroi bosselée de l'un des icebergs du fjord d'Ilulissat, les plus imposants du pays.





SIGGUUP NUNAA

Magie d'un intermédiaire végétal

De juin à septembre, des îlots de toundra arctique perçoivent les étendues basaltiques de la péninsule du Nunavik (Sigguup Nunaa en groenlandais), sur la côte ouest. La glace, elle, n'est jamais loin.

La calotte polaire, ou inlandsis, recouvre en permanence plus de 80 % de cette île de deux millions de kilomètres carrés (presque quatre fois la superficie de la France métropolitaine).

Seule une partie du littoral est parfois libérée de son manteau blanc.





BAIE DE DISKO

La nursery des icebergs

Un spectacle sans cesse renouvelé : dans la baie de Disko, au large de la côte occidentale, des géants de glace dérivent mollement sur les eaux. Certains s'élèvent à des centaines de mètres au-dessus de la mer. La plupart proviennent du Sermek Kujalleq, glacier côtier au sud de la ville d'Illissat. Il draine à lui seul 6,5 % de l'Inlandsis et vèle 10 % des icebergs du pays.





SIGGUUP NUNAA

Le seigneur de la toundra

Il porte bien son nom : umimmok, «l'animal dont la fourrure est comme une barbe», en groenlandais. Pesant jusqu'à 400 kilos, le bœuf musqué est le plus gros mammifère terrestre du Groenland. Venu du Canada par la banquise il y a des milliers d'années, il est longtemps resté confiné dans le nord et le nord-est de l'île, où il était chassé pour sa viande et sa laine. Puis il fut introduit dans l'ouest, à partir des années 1960, où il s'est acclimaté : on en recense aujourd'hui sur l'île quelque 30 000 spécimens.





AAPPILATTOQ

Des hameaux isolés et pimpants

La pointe sud de l'île est une région de hautes montagnes et de fjords où se cachent de charmants villages, comme celui d'Aappilattoq. L'architecture des maisons en bois groenlandaises est un héritage de la colonisation. Au xixe siècle, les Danois faisaient venir des bâties par bateau, en pièces détachées. À l'époque, chaque couleur avait une signification : rouge pour les commerces, jaune pour les dispensaires, bleu pour les conserveries de poisson.





CALOTTE GLACIAIRE

Coup de chaud sur les glaces

Au Groenland se trouve la deuxième plus grande étendue glacée au monde, derrière l'Antarctique. Une chape de glace continentale, épaisse de deux kilomètres en moyenne, qui subit particulièrement l'impact du réchauffement climatique. La glace y fond six fois plus vite aujourd'hui que dans les années 1980. Et, en 2019, la saison de fonte a débuté fin mai, avec un mois d'avance.

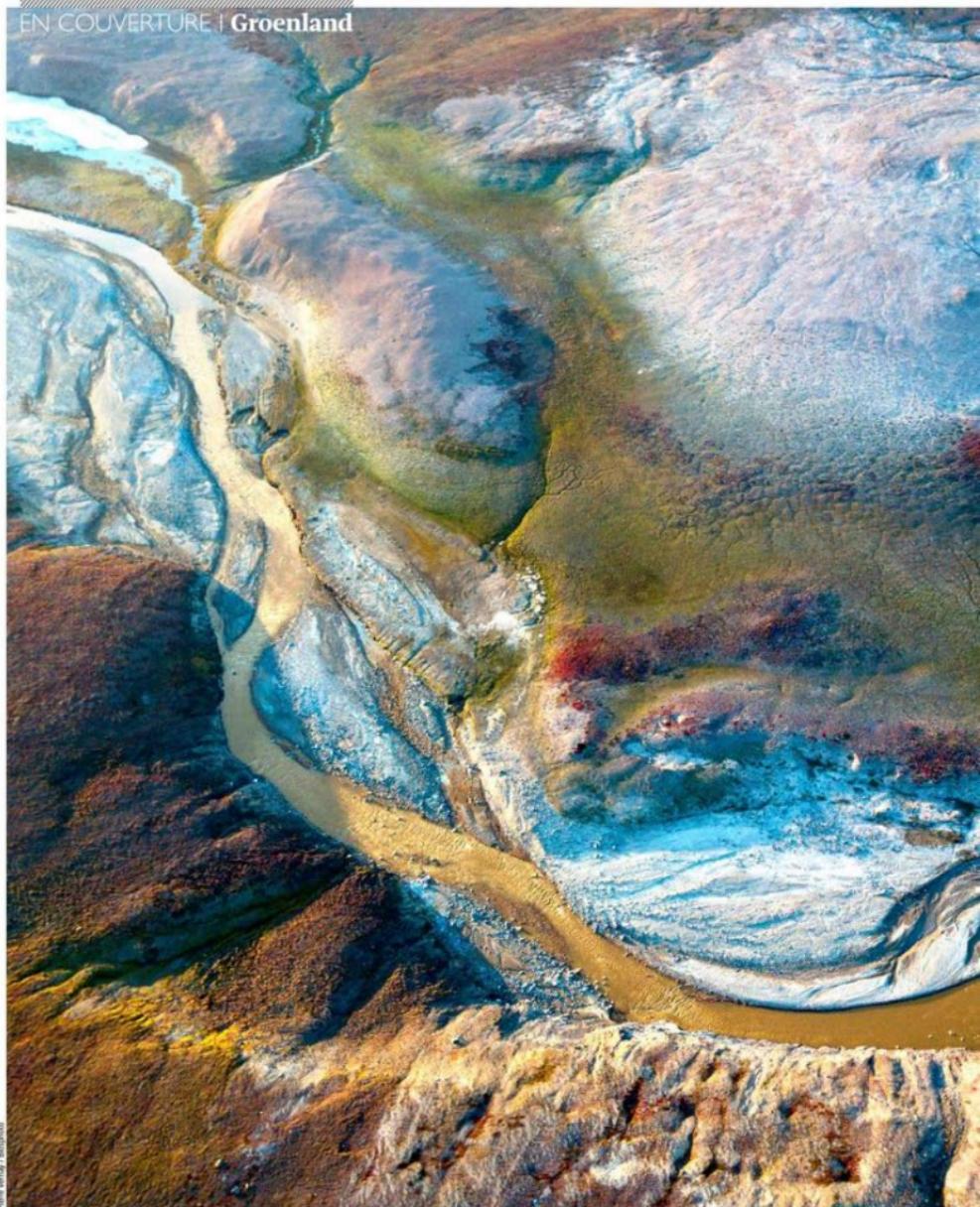




QAAANAQ

Une culture de l'extrême

Des kamik (bottes en peau de phoque), un pantalon en peau d'ours polaire, un kayak et des lances en bois flotté : les 600 Inuits de Qaanaaq, commune la plus septentrionale du pays, construite en 1953 pour reloger les Inuits expulsés lors de la construction de la base navale américaine de Thulé, chassent le narval (un cétacé muni d'une longue défense) comme le faisaient les premiers habitants il y a des milliers d'années. La chasse et la pêche restent leurs principales activités.





JAMESON LAND

Sous le blanc, les couleurs

A partir du mois de juin, après la fonte des glaces couvrant cette partie de la côte orientale, la toundra dévoile un épais tapis végétal et attire les hardes de bœufs musqués, les plus importantes de l'est groenlandais. Cette péninsule isolée est bordée au sud par le Scoresby Sund, plus grand fjord du monde. Et au nord par le Parc national du nord-est du Groenland, lui aussi, le plus vaste du monde (972 000 km²).





BAIE DE DISKO

Au paradis des baleines

Trente tonnes qui s'élèvent au-dessus des flots... Cette baleine à bosse fait partie de la quinzaine d'espèces de cétacés habitués des eaux groenlandaises. Rorqual commun, baleine de Minke ou à bosse... L'été, les cétacés sont presque aussi nombreux que les icebergs ! L'hiver, seuls le narval, le beluga et la baleine boréale croisent au large. Une ressource essentielle pour les Inuits, autorisés par la Commission baleinière internationale à pratiquer une chasse de subsistance.

“Ils ont le sixième sens que nous avons perdu”

L'écrivain danois Jørn Riel a vécu seize ans chez les Inuits. Une tranche de vie dont il a rapporté de savoureux «Racontars» glacés, publiés dans une vingtaine d'ouvrages. Ainsi que ces souvenirs vibrants, écrits spécialement pour GEO.

JØRN RIEL (TEXTE TRADUIT DU DANOIS PAR ANDREAS SAINT-BONNET)



Ulf Andersen / LuzPhoto

JØRN RIEL : INSPIRÉ PAR SA VIE AVEC LES TRAPPEURS

Il avait 19 ans lorsqu'il s'est engagé, en 1950, dans une expédition scientifique danoise menée dans le nord-est du Groenland. Il ne se doutait pas alors qu'il allait y passer seize ans, et en tirer, des années plus tard, une vingtaine de fictions humoristiques. Grand prix de l'Académie danoise en 2010, il est aujourd'hui, à 88 ans, le plus célèbre des conteurs d'histoires du Grand Nord. A (re)lire : la série des «Racontars», publiée aux éditions Gaïa.

« Voyager, c'est vivre », disait le grand conteur Hans Christian Andersen. Les explorateurs polaires auraient sans doute précisé « Voyager, c'est survivre ». Cela vaut bien sûr aussi pour le Groenland, où le froid peut être extrême. Quand je parle de voyage, c'est toujours à la manière inuite. De nos jours, on peut voler et naviguer, mais il s'agit là essentiellement du transfert d'un lieu vers un autre. Voyager avec un traîneau et des chiens, ça, c'est la vie. Une fois qu'on a appris à le faire.

L'explorateur Peter Freuchen a dit un jour qu'il y avait une joie presque perverse à s'allonger et grelotter dans un sac de couchage en peau de renne. Après en avoir fait l'expérience plus d'une fois, je dois lui donner raison. Au moindre geste, un filet d'air glacial se faufile dans le sac, provoquant au passage des sensations si accrues qu'elles semblent contre-nature. Puis, le matin venu, il faut libérer sa tête collée à la capuche gelée, ce qui ne manquera pas de vous rappeler que vous avez bien respiré toute la nuit, et survécu pratiquement en un seul morceau à l'expérience. Quelques lambeaux de barbe et de peau restent toujours côté capuche. Laissez-vous aller, ne serait-ce qu'une fois, à essayer cette inoncette perversité.

Voyager avec des Inuits, c'est voyager en solitaire. Au fil des années, j'ai eu de nombreuses occasions d'en accompagner certains de par le monde arctique et, à chaque fois, cela s'est passé de la même façon. Nous partions ensemble, puis ils disparaissaient rapidement à l'horizon. C'est seulement tard dans la nuit que je les rattrapais, alors qu'ils dormaient depuis quelques heures déjà. Je n'avais donc droit qu'à un court répit avant qu'ils se réveillent, attachent les chiens et repartent. Je ne sais pas comment ils s'y prenaient. Mon traîneau n'était pas plus lourdement chargé que les leurs, mes chiens étaient aussi robustes que bien nourris. Et pourtant, je peinais toujours seul dans leur sillon.

Pendant de nombreuses années, j'ai cru qu'ils n'en avaient rien à cirer. Que je disparaissais dans un glacier, que je me brise une jambe ou la nuque, ou que je me fasse manger par un ours, ce n'était pas leur problème. Mais je me trompais. Ce peuple de la nature a un sixième sens que nous autres avons perdu, ils savent toujours exactement où j'étais, ainsi que les déboires que je rencontrais. Voyager avec des Inuits, c'est être entre de bonnes et bienveillantes mains.

La nature arctique est grandiose. Elle n'est pas faite de sages paysages, mais de contrées sauvages. Rien n'est plus épataant que de traverser, tiré par des chiens de traîneau, un fjord immense où les montagnes forment le décor, projetant leurs ombres démesurées sur la glace.

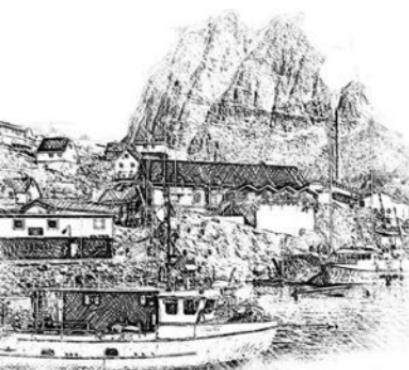
L'hiver est chaotique. A peine les neiges de l'hiver ont-elles fondu qu'une multitude de fleurs surgissent. Les vallées se couvrent de coquelicots rouges, et les myrtilles fleurissent, promettant de belles baies sucrées pour le court automne. Les ruisseaux gonflent et •••



VOYAGER AVEC CE PEUPLE, C'EST ÊTRE ENTRE DE BONNES MAINS

Illustration: Sophie Lluis

UN MONDE SAUVAGE, STUPÉFIANT ET TRÈS BEAU, OUI. MAIS AMICAL, NON



••• les saumons remontent les cascades. Grands et gras, ils se laissent capturer par une main leste. Essayez. Quoi de plus savoureux qu'un saumon que l'on a attrapé soi-même dans une rivière arctique ?

Pendant des millénaires, les Inuits ont survécu à l'aide de ce que leurs terres avaient à offrir. L'Arctique est généreux et sa diversité, infinie. Le goût légèrement salé des yeux de phoques en fines rondelles, ou encore des alcidés confits, de petits oiseaux enrobés d'une peau de phoque à la couche de graisse intacte ! Cette merveille est ensuite enterrée pour être cuite en un exquis camembert polaire par un soleil qui ne se couche pas. A déterrer au cours de l'hiver pour servir notamment lors des festivités. N'oubliez pas de recracher les pattes et le bec. De la même façon, les parasites qui se cachent dans la peau de renne sont incomparables, sans parler du *mattaq*, la couche de graisse du narval ou du béluga. Le régime arctique est sain, plein de vitamines, et divin... une fois que l'on s'y est habitué.

L'anthropologue et explorateur polaire Vilhjalmur Stefansson avait une théorie favorite, celle de «l'amical Arctique», avec laquelle le grand explorateur Roald Amundsen était en désaccord absolu. Ce dernier pensait qu'envoyer des gens non-avertis vers «l'amical Arctique» avec un fusil et des munitions revenait à les expédier vers une mort certaine. On peut dire beaucoup de choses au sujet du climat polaire. Mais amical, il l'est rarement. Il peut naturellement y avoir des journées douces en été, la chaleur peut atteindre dix bons degrés. En revanche, pendant le long et sombre hiver, le temps est en général mauvais, et souvent franchement déconcertant. On peut traverser une

plaine gelée sous un beau clair de lune pour être, l'instant d'après, assailli par une vociférante tempête de neige.

Dans l'est du Groenland, il n'est pas rare d'être pris de court par un *piteraq*. C'est une tempête née sur l'inlandsis, qui forcit sans rencontrer d'obstacle sur plusieurs centaines de kilomètres avant d'être compressée par les montagnes de la côte pour enfin s'abattre avec une force inouïe sur les habitats et les voyageurs. Ce phénomène ressemble d'abord à un petit nuage lenticulaire au loin sur la banquise, un nuage qui grandit à toute vitesse pour finalement occuper la totalité de la voûte céleste. En tant que voyageur, il n'y a alors qu'une chose à faire : creuser un trou dans la neige et s'y enterrer jusqu'à ce que ça passe. Amical n'est pas un terme que j'applique-ras à l'Arctique. Sauvage, stupéfiant et incroyablement beau, oui. Mais amical, non.

«Donnez-moi de la neige et des chiens, vous pouvez garder le reste», aurait dit l'explorateur Knud Rasmussen. La plupart des vieux loups polaires acquiesceraient. Rien n'est comparable à un voyage sur la neige avec des chiens de traîneau. C'est tout un art. Il faut d'abord se procurer les bêtes, et les Inuits ne manquent pas de vous présenter les cabots les plus vieux et usés dont ils disposent. Ils convainquent rapidement l'acheteur qu'une alimentation solide

ainsi que quelques bons soins remettront vite les retraités sur pattes, et que ces chiens sont sans aucun doute les meilleurs, du fait de leur longue expérience.

Quelque temps plus tard, les chiens nouvellement acquis parviennent à se tenir debout tout seuls, et c'est avec de grandes attentes qu'on les attelle à un traîneau. Entre-temps, on aura plus ou moins appris à se servir du fouet de huit mètres de long. En atteignant évidemment plus souvent son propre corps qu'autre chose, et l'entraînement nous aura laissé le visage tuméfié et sanguinolent.

Le premier voyage est inoubliable. Les Inuits restent pour assister au spectacle, le visage bien caché dans leurs anoraks pour pouvoir ricaner sans être vus. Un instant plus tard, le traîneau dévale la pente vers le fjord, et on se cramponne désespérément d'une main, en hurlant «Stop !», puis d'autres termes que je m'abstiendrai de répéter. Bientôt, le traîneau s'arrête en terrain plat. Les chiens s'allongent, sans la moindre crainte pour l'homme au fouet. Ils savent très bien qu'il n'est un danger que pour lui-même. Enfin, un Inuit vient avec un autre chien. Plus exactement une chienne. On l'attache en première ligne, et tous les vieux roublards se lèvent aussitôt, museau à l'air. Et finalement, le traîneau repart. Parce que rien n'arrête des chiens mâles, même grâtaires, lorsqu'ils poursuivent une femelle.

En terre polaire, la mort n'est jamais loin. Moi-même, je suis mort une fois, un jour de gros temps, dans les années 1950. J'étais parti mesurer l'épaisseur de la glace quand une tempête de neige s'est abattue, si dense que je ne voyais plus les chiens les plus proches. Par malchance, j'ai trébuché et lâché le traîneau, que les chiens ont ensuite rapidement tiré hors de ma portée. Ils voulaient rentrer à la maison, impossible de les arrêter. J'ai commencé à marcher. Après plusieurs heures dans la neige profonde, j'étais si fatigué que je me suis laissé tomber au sol, même si je savais que c'était la dernière chose à faire. C'était merveilleux. Une sensation de bien-être a envahi tout mon corps, les pensées me venaient lentement, paresseuses. «Dans un instant, tu te lèves et tu repars», soufflait une voix en moi. Mais je restais assis.

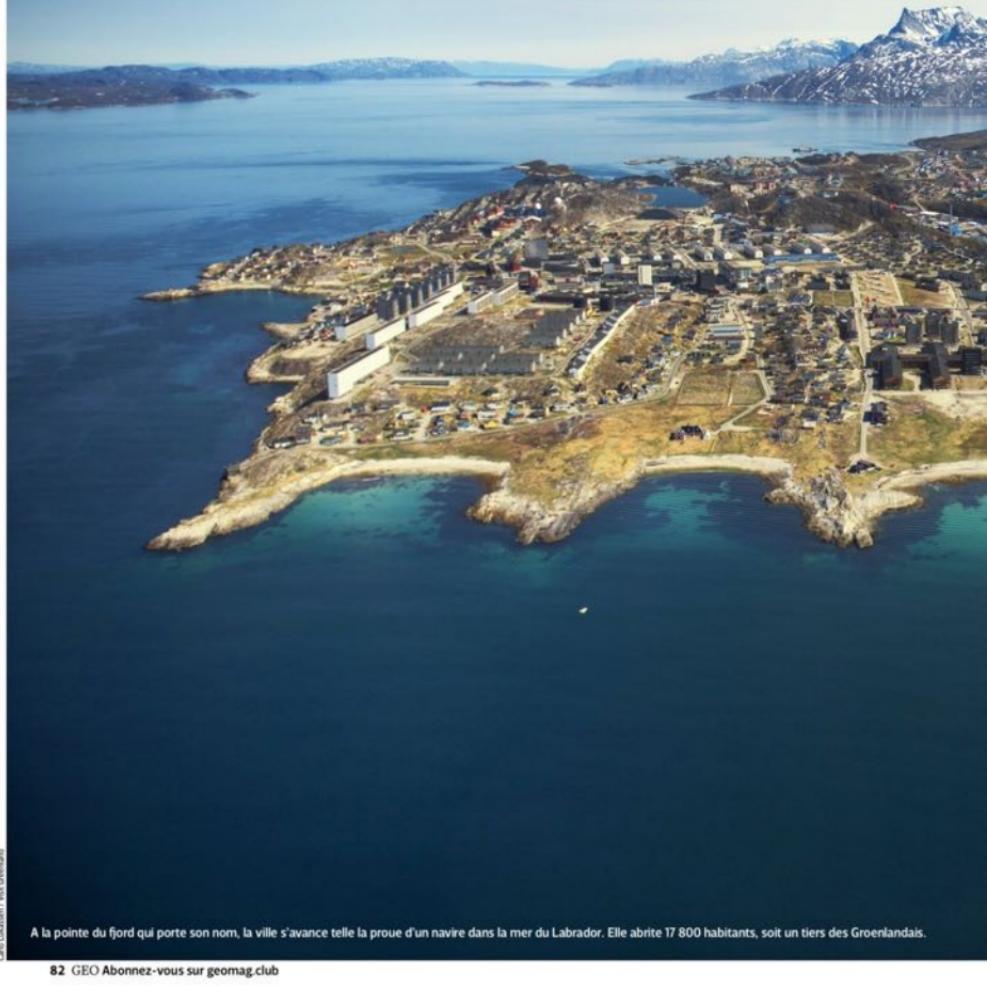
Mon camarade inuit s'est rendu compte que mes chiens étaient rentrés sans moi, et les a promptement reconduits sur leurs traces. C'est mon chien meneur qui a fini par me retrouver. Assis, tel un petit monticule de neige au milieu de nulle part, l'esprit divaguant si loin qu'on aurait bien pu me considérer comme déjà mort. Mourir de froid avait un goût de paradis. Et ce fut l'enfer que d'être décongelé et ramené à la vie. Je me suis souvent dit par la suite que si mourir est toujours aussi agréable, je n'ai rien contre le fait de recommencer une fois ou deux.

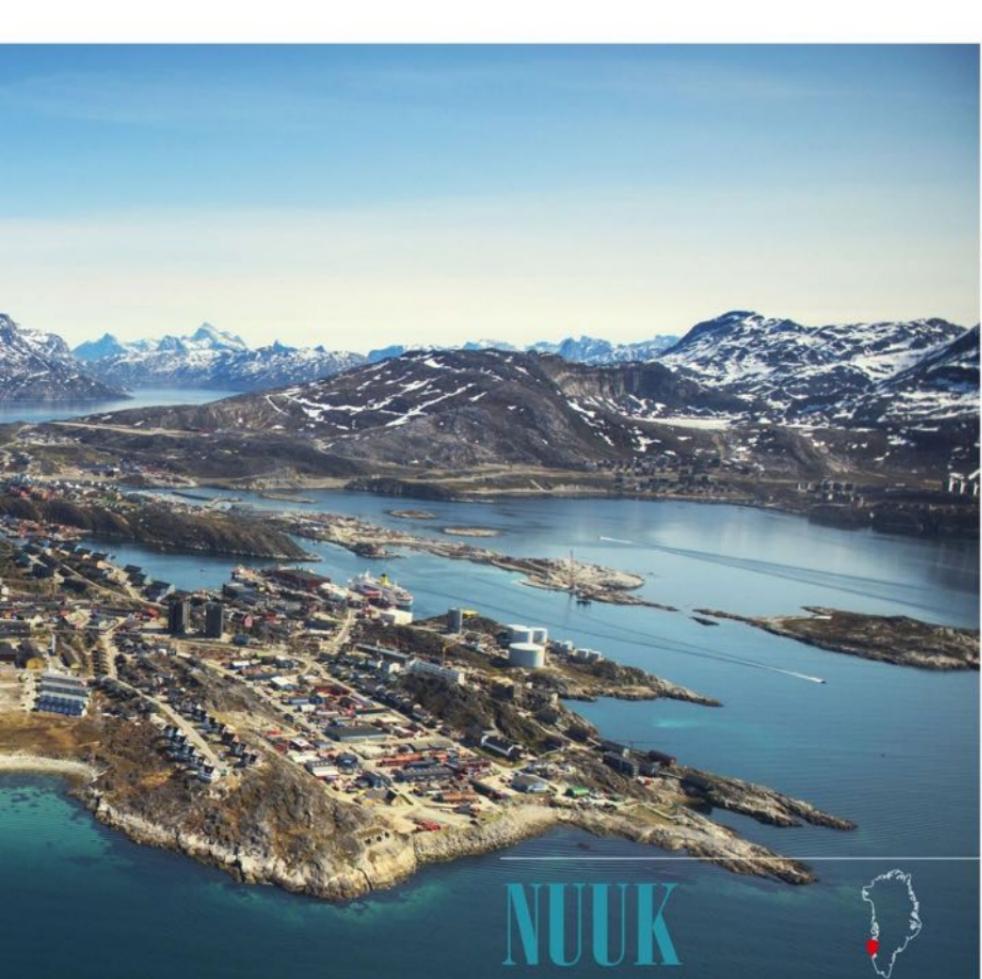
Ceux qui ont parcouru l'Arctique contractent une maladie grave. Douloureuse et pénible, elle peut frapper n'importe où, n'importe quand. Il n'y a qu'un remède : renvoyer immédiatement le souffrant en région polaire. Le *Virus arcticus* est incurable. ■



ICI, LA
MORT N'EST
JAMAIS LOIN.
MOI-MÊME,
JE SUIS MORT
UNE FOIS

Illustration : Sophie Lucas





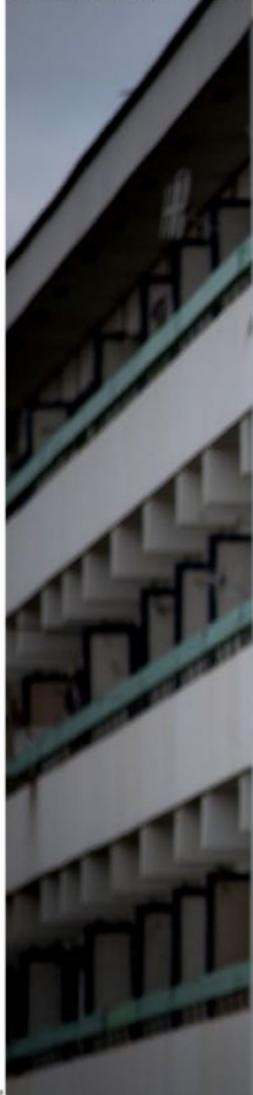
NUUK



La dernière capitale avant le pôle Nord

A 240 km au sud du cercle polaire, la petite métropole arctique ne cesse de grandir. Son évolution reflète celle du Groenland, île-continent qui veut s'ouvrir au monde.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)



Cette barre d'immeuble égayée par du street art remonte aux années 1970 : les autorités y regroupèrent des communautés inuites jadis isolées.



U

ne pleine nuit de flocons a repeint en blanc les coquettes maisons rouges, jaunes, vertes ou bleu vif de l'ancien port colonial. En ce dimanche matin d'avril, il fait moins 7 °C dans la petite capitale du Groenland. Au loin, les montagnes enneigées se dressent sous un ciel de cendre, et les eaux du fjord sont couleur d'encre de seiche. A 240 km au sud du cercle polaire arctique, Nuuk grelotte en silence quand, soudain, de magnifiques voix de femmes s'élèvent. Un chant pur et enjoué. Des cantiques qui s'échappent de la cathédrale Notre-Sauveur... La chorale vient d'entamer la messe dominicale. Sous la nef, plus une place de libre. A croire que la ville entière s'est entassée ici pour se tenir chaud. Les chanteuses sont en costume traditionnel, tuniques tissées de perles, pantalons ornés de rubans et de dentelles, bottes en fourrure de phoque. Une autre époque. Les fidèles reprennent chaque refrain en groenlandais, sous un bas-relief à l'effigie de Hans Egede, le pasteur luthérien qui, en 1728, fonda ici la première colonie danoise. Une minuscule implantation d'une dizaine de familles qu'il baptisa Godthåb, «bonne espérance» en danois.

Un nom bien choisi. Longtemps, il fallut être doté d'une foi aussi aveugle que solide pour tenir le coup dans ce port lilliputien couvert de neige huit mois par an. Mais les temps changent. ***

••• Rebaptisée Nuuk («le cap» en groenlandais) en 1979, la capitale la plus septentrionale du globe est en pleine mutation : à l'image du reste de l'île-continent, elle affiche de nouvelles ambitions. Car les Groenlandais veulent désormais écrire leur avenir. Ils vivaient à la périphérie du monde, les voilà décidés à en faire partie. Sur leur territoire grand comme quatre fois la France métropolitaine, ils ne sont que 57 000. La densité la plus faible au monde. Une population qui pourrait tenir dans un stade de foot. Mais qu'importe, elle entend sortir de sa longue nuit polaire dans laquelle l'isolement géographique l'a placée. Comment ? En attirant touristes (seulement 80 000 visiteurs en 2018) et investisseurs. De quoi s'affranchir de la tutelle de Copenhague qui finance près de 60 % du budget de cet autre-mer polaire. Toujours propriété du royaume du Danemark mais régie par un statut d'autonomie renforcée comparable à celui de la Polynésie française, la patrie des glaces rêve de voler de ses propres ailes. Et Nuuk de s'imposer comme un carrefour économique et culturel.

Le chemin est encore long. Un tiers de la population de l'île vit certes dans la capitale groenlandaise mais cela ne fait jamais que 17 800 habitants. Le centre-ville se cherche toujours un style. Le

Trois supermarchés, quelques feux tricolores... Une VILLE DE POCHE

quartier colonial ne manque pas de charme, avec ses maisons colorées, son musée national installé dans d'anciens entrepôts baleiniers et son étroite cathédrale, à propos de laquelle les habitants aiment à rappeler qu'elle est la plus petite du monde. Mais l'ensemble est encerclé par une dizaine de longues barres de béton gris, rencontre impensable d'un village sorti de *Moby Dick* avec une réplique boréale de La Courneuve. Ces logements sociaux furent construits à partir des années 1960. À l'époque, les autorités avaient entamé un vaste plan de regroupement de la population : plus simple à administrer, essentiel pour fournir la main-d'œuvre manquante aux pêcheries. Une assimilation à marche forcée des Groenlandais qui avait pour but d'en faire des citoyens productifs et disciplinés. A quoi s'ajoutent trois supermarchés, une université (la seule du pays) tout en bois et verre accueillant 250 étudiants, une galerie commerciale où l'on vient tromper son ennui, un cinéma, une boîte de nuit, quelques bars et restaurants, et une demi-douzaine de feux tricolores... Mais qu'on ne s'y trompe pas : la capitale arctique, loin d'être endormie, mène tambour battant sa transformation. Autour du centre s'élèvent des forêts de grues annonçant de nouveaux immeubles. «D'ici à 2030, nous ambitionnons de doubler la population», justifie Lars Møller-Sørensen, la tête pensante du Nuuk City Development, le consortium chargé d'orchestrer les grands travaux, soit 7 500 logements supplémentaires, des dispensaires, des écoles, un hôtel ainsi qu'un centre d'affaires. De quoi devenir une capitale digne de ce nom, celle d'un territoire qui suscite de plus en plus les convoitises. La raison ? Le réchauffement climatique. Le sous-sol groenlandais, qui regorge de ressources minières et pétrolières, sera plus accessible à mesure que se retireront les glaciers. Et, autre conséquence qui profite directement au port de Nuuk, les étés plus cléments ont rendu possible l'ouverture, depuis une dizaine d'années, d'une nouvelle route maritime reliant Europe et Asie par le nord. Cet itinéraire – le plus court entre les deux continents – en est encore à ses balbutiements mais il permet, entre juin et septembre, de relier l'Atlantique au Pacifique en longeant les ***

REPÈRES

UNE ÎLE HABITÉE DEPUIS 4 500 ANS

– 2500 Début du peuplement. Venus du Canada par la banquise sur la trace de bœufs musqués et de caribous, les premiers habitants s'installent. Deux groupes distincts : dans le sud, autour de l'actuelle Saqqaq, jusqu'en 800 av. jc ; dans le nord, autour du fjord de l'indépendance, jusqu'en vers 200 av. jc.

– 700 Les cultures de Dorset I et II. C'est au cap Dorset, au Canada, qu'on a retrouvé les premiers vestiges de ce peuple présent au Groenland. On distingue la culture de Dorset I, entre 900 et 300 avant notre ère, et Dorset II, entre – 400 et 1300 ap. jc. Les inventeurs probables du ulu, couteau rond utilisé aujourd'hui encore par les Groenlandais.

982 Le temps des Vikings. Banni d'Islande, l'explorateur Erik le Rouge débarque dans le sud-ouest de cette terre et baptise les lieux Groenland («terre verte») pour encourager la colonisation.

1100 La culture de Thulé. Des Inuits d'Alaska et du Canada s'établissent à Thulé (dans le nord de l'île). Ils sont les ancêtres directs des Groenlandais.

1450 Fin de l'époque viking. Les Vikings quittent l'île touchée par un refroidissement brutal (qui durera jusqu'au xx^e siècle). Pendant les deux siècles suivants, seuls les Inuits restent, mais des navires baleiniers européens continuent de chasser dans les parages.

1721 Le début de la domination danoise. Au nom du roi du Danemark,

le pasteur norvégien Hans Egede établit une mission sur la côte ouest. Le Danemark déclare alors l'île «terre danoise». En 1728, il fonde la première ville, Godthåb, future capitale rebaptisée Nuuk en 1979.

1904 L'ère des grands explorateurs. La première expédition de l'anthropologue Knud Rasmussen (du père danois et mère inuite)



Les balcons sont un luxe, comme ici dans le quartier de Qeqertarsuaq. Ils servent à faire sécher du linge mais aussi les produits de la chasse et de la pêche.

PHOTO : FRANÇOIS LAGAULT

révèle au monde la culture inuite. Suvront d'autres explorateurs, dont les Français Jean-Baptiste Charcot en 1926, Paul-Émile Victor à partir de 1935 et Jean Malaurie en 1950.

1941 Les bases militaires américaines

Le Danemark est sous occupation nazie mais le Groenland choisit de se tourner vers les Etats-Unis. Les Américains y

construisent des bases militaires. Celle de Thulé sera agrandie dix ans plus tard, pendant la guerre froide, forçant le déplacement des Inuits.

1950 L'ouverture au libre-échange Le monopole d'Etat danois sur le commerce des produits de la pêche et de la chasse en vigueur depuis la fin du XVII^e siècle prend fin.

1973 Un air anticolonial 20 % des Groenlandais achètent le premier album de Sumé, groupe de rock qui chante en groenlandais et dénonce l'assimilation forcée à la culture danoise.

1979 L'accession à l'autonomie Devenue province danoise en 1953, l'ancienne colonie obtient de former son propre gouvernement et son assemblée territoriale.

1985 Déjà un «Groenxit» Entrée avec le Danemark en 1973 dans la Communauté économique européenne, le Groenland la quitte à la suite d'un référendum, en raison d'un désaccord sur la pêche. Un drapeau national est choisi.

2009 L'autonomie élargie Un nouveau statut permet au Groenland de disposer de ses ressources

naturelles. Copenhague garde la main sur l'armée, la monnaie et les relations internationales.

2018 Un grand projet pour encourager le tourisme Un nouvel aéroport international à Qaortoq, des pistes d'atterrissage agrandies à Nuuk et Ilulissat sont prévus d'ici à 2023. Investissement : 480 millions d'euros.



Mathieu Vion/Greenland

Partie de foot à Qooqqut, à une heure de bateau de la capitale. Une villégiature pour les Nuukois, qui viennent y pêcher le sébasto et chasser le renne.

Qooqqut (la vallée) est une jolie communauté située au bout du fjord, consacrée à la pêche et à la chasse au renne. Un secteur résidentiel a été créé



Pour ARRIVER OU PARTIR, seulement deux options : le ferry ou l'avion

••• côtes de la Sibérie. Et voilà le Groenland et sa principale agglomération devenus soudain une escale géostratégique essentielle dans l'hémisphère nord.

A Nuuk, ce n'est pourtant pas encore la bousculade. La majorité des visiteurs se dirigent plus au nord, sans passer par la capitale, pour admirer, dans la baie de Disko, les icebergs les plus obèses de la planète. Pour ne rien arranger, au Groenland, aucune route ne relie les communes entre elles. Passées les limites de la ville, l'asphalte s'arrête net, comme au fond d'une impasse. Plus un bruit. Seulement le vide arctique et son haleine glacée. Pour entrer ou sortir de la capitale, il n'y a que le ferry – si toutefois la mer du Labrador n'assènne pas les coups de chien dont elle a le secret – et l'avion, via une piste que des chasse-neige herculéens s'escriment à dégivrer presque à longueur d'année. Et encore ! Pour l'heure, étroitesse du tarmac oblige, seuls les bimoteurs ne dépassant pas la cinquantaine de passagers atterrissent dans cet aéroport qui n'a d'international que le nom. Mais, d'ici à 2023, cela devrait évoluer. Un titanésque chantier prévoit une piste de 2 200 mètres de long afin d'accueillir les gros-porteurs. «Cela mettra Nuuk à quatre heures de vol de New-York, se réjouit déjà Henrik Skydsgaard, ancien universitaire danois de 61 ans, installé ici depuis vingt-cinq ans et à la tête d'une agence de tourisme. Un tournant ! Nous allons sortir de l'anonymat.» Le projet suscite toutefois bien des débats. «A quoi va ressembler notre ville avec ces avions qui décolleront presque sous nos fenêtres ?» s'inquiète de son côté Adam Mike Kjeldsen,

36 ans, qui vient de créer en janvier dernier son agence de guides de montagne.

A deux pas du quartier historique, au-delà de bâtiments sans faste qui abritent le Parlement et le gouvernement, le centre culturel Katuaq, édifié en 1997, dévoile un autre aspect de la *movida* groenlandaise. Son architecture en forme de vague s'inspire des ondulations des aurores boréales, spectacle familier ici... A l'intérieur, de jeunes gens, cheveux hirsutes et casque sur les oreilles, pianotent sur leur iPad en sirotant des cappuccinos. Dans un coin, des amis se retrouvent après une année universitaire passée à Copenhague, en Europe ou aux Etats-Unis. Leur conversation mélange danois, groenlandais (les langues officielles) et anglais.

Préserver la nature ou miser sur les forages miniers ?

Quelle nouveauté pour cette nation composée à 90 % d'Inuits et où la moitié des plus de 25 ans n'a pas l'équivalent local du baccalauréat ! Habituelle du lieu, Nivi Christensen, 31 ans, illustre ce changement. Cette jeune femme au caractère bien trempé est la première enfant du pays à avoir un doctorat en histoire de l'art, qu'elle a décroché au Danemark, faute d'enseignement adapté sur l'île. Auréolée de cette gloire, elle s'est retrouvée bombardée à la tête du musée d'Art contemporain de Nuuk, installé dans une église du centre-ville. L'institution ronronnait. Sous sa houlette, elle connaît un nouveau souffle. «On s'est longtemps contentés d'exposer des peintres qui nous montraient en esquimaux paumés sur la banquise, emmitouflés •••

«Nous serons bientôt à quatre heures de vol de NEW YORK !»



Mathieu Vial / Wild Greenland

••• dans des peaux d'ours blanc, fulmine la conservatrice. Toutes ces œuvres du début du XX^e siècle, à commencer par celles du célèbre peintre danois Emmanuel Petersen, nous congelaient, au sens propre du terme, dans des stéréotypes. C'est terminé ! Mon travail consiste bien sûr à exposer ces représentations du passé mais, avant tout, je veux montrer qui nous sommes vraiment...» Ainsi, Niels Christensen consacre-t-elle une bonne part du budget («au moins 8 000 euros par an») pour acquérir des œuvres de jeunes artistes locaux. Ceux, dit-elle, qui constituent «la nouvelle vague groenlandaise». «Les représentants de cette scène arty se comptent encore sur les doigts de mes deux mains, ajoute-t-elle. Mais certains exposent hors de nos frontières dans des galeries et des musées réputés.» Parmi eux, Julie Edel Hardenberg, 48 ans, célèbre pour une œuvre coup de poing : un drapeau rouge et blanc groenlandais

en laine dont la maille se détricote au profit d'un drapeau danois. Ou encore la peintre Bolatta Silis-Hoegh, 38 ans, dont l'autoportrait au visage furieux orne les cimaises du musée : regard noir, bouche crispée, épaules rentrées et posture de combattante pour dénoncer les autorisations de forage données ces dernières années par le gouvernement groenlandais, souverain sur ces questions.

Car derrière le sujet de l'indépendance, il y a celui du prix à payer pour y arriver. Pour avoir les moyens de ne plus être Danois, faut-il livrer la nature groenlandaise aux plus offrants, Chinois et Américains en tête ? «Il va falloir choisir, mais l'avenir du tourisme est dans la préservation de nos paysages», remarque Lissi Egede Hegelund, 66 ans, qui tient un café face à la mer où l'on réhabilite les anciennes recettes inuites. «Notre trésor, c'est ce qui se trouve en dehors des villes», confirme le guide de montagne Adam Mike Kjeld-

Le niveau d'éducation du Groenland est le plus bas des pays nordiques : la moitié des plus de 25 ans n'ont pas l'équivalent du baccalauréat.

sen. Il n'y a qu'à la suivre une journée, raquettes aux pieds, pour comprendre. La capitale se dévoile comme la plus sublime des destinations à mesure que l'on découvre ce que les Nuuklois aiment nommer «la grande banlieue», vaste étendue monochrome blanche. Au bout de cinq heures de marche sur un lac gelé, dans un vallon nappé de pouddreuse, puis sur une crête translucide sculptée par le vent, on se hisse sur un promontoire. Adam pose alors son sac, en sort une épaisse peau de renne qu'il étale sur la neige, face au panorama. Le rituel consiste à contempler le spectacle en mâchant des bouts de renne séché, histoire de reprendre des forces. «Le Nuup Kangertua est le second fjord le plus grand de la planète, et ses innombrables péninsules sont des zones encore quasi inexplorées, rappelle Adam. On y observe la vie sauvage : lièvres et renards arctiques, rennes, mais aussi des centaines d'oiseaux marins, d'innombrables espèces de phoques et de cétacés...»

Des températures négatives qui valent tous les séche-linge

Au loin, la ville qui se rêve en Manhattan de l'Arctique paraît soudain dérisoire. On distingue sa station de ski : deux pistes et autant de tire-fesses pour godiller à moins de deux kilomètres du centre-ville. Une tour métallique qui se dresse tel un menhir : l'hôpital, qui ne tourne que grâce à du personnel danois, norvégien ou suédois. Au large, des dizaines de bateaux à moteur s'éloignent en zigzaguant sur l'eau scintillante, comme s'ils prenaient la fuite. «Dès que les conditions météo sont bonnes, il n'y a plus grand monde en ville, explique Adam. Beaucoup de blagues circu- •••



Croisière Spitzberg

Terre des ours

Du 9 au 19 juillet 2020



Christophe Bouchoux



Alain Desbrosse

Historien et guide Géologue et naturaliste



L'Ocean Nova (39 cabines)

Ours polaire sur la banquise

NOMBRE DE CABINES LIMITÉ !

Embarquez pour un voyage inoubliable au **Spitzberg** et laissez-vous envahir par la beauté grandiose et mystérieuse de cette île de glace située à mi-chemin entre la Norvège et le pôle Nord. Vous découvrirez le frisson unique de fouler la terre immaculée de la banquise, admirerez la majesté des paysages arctiques préservés et irez à la rencontre du roi de l'Arctique : **l'ours polaire**. Vous voyagerez à bord de l'*Ocean Nova* (39 cabines seulement), accompagné d'une équipe d'expédition francophone : **Christophe Bouchoux** (historien et guide), **Alain Desbrosse** (géologue et naturaliste) et **Christian Genillard** (chef d'expédition) qui auront à cœur de partager leur passion et d'enrichir votre regard sur ce monde glaciaire multimillénaire à préserver.

OFFRE SPÉCIALE - 200 €/pers. pour toute réservation avant le 31 août 2019 (code REVE) soit la croisière à partir de **8 350 € 8 150 €/pers.** au départ de Paris à bord de l'*Ocean Nova*

“Vols aller et retour en classe économique depuis Paris, pension complète, conférences et taxes inclus. Départ de province possible : nous consulter.

Demandez la brochure au 01 75 77 87 48, par e-mail à contact@croisières-exception.fr, sur www.croisières-exception.fr/brochures (code SPGE0 à renseigner) ou chez votre agence de voyages habituelle.

Renvoyez ce coupon à Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 Paris

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : E-mail :

Conformément à la "Informatique et Liberté" du janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de modification de vos données. *Se référer à la brochure pour le détail des prestations et les conditions générales de vente. Licence n° AMIS 519062. Les conférences seront payantes sauf en cas de forfait unique. L'itinéraire est donné à titre indicatif. Crédit : iStockphoto.com - Photos : ©AbiskoStock, ©Grand-Espace et ©Croisières exception.

© 2019 2020 SPGE

**Croisières d'exception**
S'enrichir de la beauté du monde

Dès que le temps le permet, tout le monde part CHASSER



Mathieu Gosselin / Getty Images

••• lent au Danemark sur notre légendaire absentéisme au travail en période estivale... C'est qu'on est alors très occupé à la pêche ou à la chasse ! Cette activité ne relève pas du folklore pour touristes. Plus qu'un loisir encadré par des quotas et des permis, il s'agit de fournir un complément de subsistance puisque, importation oblige, les prix des produits alimentaires sont en moyenne de 10 % supérieurs à ceux des autres pays nordiques.

Etrange capitale, décidément. L'isolement a forgé un mode de vie ancestral auquel les urbains ne veulent pas renoncer. Illustration à Qinnorput, quartier tout juste sorti de terre. Cette fois, les promoteurs ont bien fait les choses. Une trentaine de petits immeubles de huit à dix étages. Des façades colorées, de larges baies vitrées et, surtout, des balcons ! Un luxe au Groenland. D'abord pour y étendre le linge – le vent sec et des températures

négatives vaudraient, parole d'Inuit, tous les séche-linge – et, ensuite, pour sacrifier à un art de vivre séculaire : le séchage à l'air libre des produits de la pêche et de la chasse. Ainsi, à travers la ville, pendouillent ça et là aux fenêtres d'improbables guirlandes de petits poissons séchés, des morceaux de phoque ou de baleine sanguolents ou encore d'impressionnantes pièces de renne, avec les bœufs exposés façon trophée...

L'été, Isaaq plante son tipi devant son immeuble

«S'il y a un lieu où le choc entre tradition et modernité n'est pas un cliché, c'est ici», résume Hanne Bruun, qui vit à Qinnorput. A 46 ans, cette mère de deux enfants mène de front son activité de création de bijoux et une thèse sur la culture inuite. «Nous vivons un retour forcené vers tout ce qui fonde notre identité», observe-t-elle. La langue, les costumes, les danses, les tatouages tradition-

nels... Sans doute avons-nous besoin de dire notre différence vis-à-vis du monde scandinave.»

La plus impressionnante manifestation de ce phénomène reste cette propension qu'ont certains à planter encore la tente, aux beaux jours, à l'instar des anciens dans les villages isolés. Isaaq Fransen, 57 ans, est de ceux-là. Voilà plusieurs heures qu'il s'active à déneiger, une pelle à la main. Son corps fume dans l'air frigorifié. Sur une plage de galets à 500 mètres de la barre de béton où il vit, cet employé municipal en préretraite prépare son campement. «Comme chaque année, explique-t-il, je me lève un matin en sachant que c'est le bon jour. Je pars dégager le tipi que j'ai laissé à la fin de l'été précédent, soigneusement plié avant que l'hiver ne le couvre de neige.» Une fois l'abri installé, il vivra la durant tout l'été, en famille, cuisinera sa pêche du jour sur les pierres chaudes du feu de camp, et partira dans son petit bateau chasser quelques phoques dans les replis du fjord de Nuuk. Une manière de retour aux sources. Dans les années 1960, ses parents falsaient de même, après des mois passés dans des abris à moitié enfouis sous la neige. Ils vivaient alors sans eau courante ni électricité dans un hameau isolé de la baie de Nuuk. Un jour, pour des raisons sanitaires, les autorités vidèrent ces villages. Isaaq n'avait que 6 ans quand il est arrivé en ville. Un traumatisme qui le hante encore. Ce soir, hélas !, la neige tombe à nouveau, il va lui falloir encore patienter. Puis il pourra retourner au tipi et au mode de vie de son enfance, loin, très loin, de la course à la modernité qui a saisi son île. ■

Sébastien Desumont

➤ Pour aller plus loin (photos, vidéos, ...), rendez-vous sur GEO.fr/section/GEO ■

SPÉCIAL JEUX
L'ÉCONOMIE
EN S'AMUSANT

20
pages
de grilles

COMMENT CDISCOUNT
RÉSISTE À AMAZON

P.119

N° 335
Avril 2019
4,99 €

Capital

Capital

VIVEZ
L'ÉCONOMIE



LES INVENTIONS QUI VONT AMÉLIORER NOTRE VIE ET ELLES SONT FRANÇAISES !

RÉGION PAR RÉGION
LE GUIDE DES RÉSIDENCES
SECONDAIRES... ACCESSIBLES



LES SECRETS D'UN GRAND MANIPULATEUR

Mark Zuckerberg
P-DG de Facebook

+ 20 pages de jeux en supplément inspirées
par l'économie et par le monde du business

Toute la presse est sur
prismaSHOP.fr

“AMIS INUITS, RÉSISTEZ ! NOUS AVONS BESOIN DE VOUS !”

Il a fait ses premiers pas dans l'Arctique en 1948. Explorateur, anthropologue et géomorphologue, Jean Malaurie a participé à une trentaine de missions polaires. Témoin depuis soixante ans des bouleversements que connaît le Groenland, il revient sur sa grande aventure aux côtés des Inuits et lance un plaidoyer en faveur de l'indépendance du peuple groenlandais.

PAR JEAN MALAURIE (TEXTE)



JEAN MALAURIE : UNE VIE À DÉFENDRE LES INUITS

Sa première mission au Groenland l'a mené, durant l'été 1950, à Thulé, dans le nord-ouest du territoire arctique. Un an plus tard, lui et son compagnon de route inuit Kutsiktsosq furent les premiers à se rendre au pôle géomagnétique nord en traîneau à chiens. En 1955, avec son ouvrage *Les Derniers rois de Thulé*, il a fondé la collection «Terre humaine» (éd. Plon). Aujourd'hui âgé de 96 ans, il a publié récemment *Lettre à un Inuit de 2022*, avec une postface inédite (éd. Fayard, 2019), et *Oser, résister* (CNRS éditions, 2018).

«

Pour tout navire en route vers le nord, le Groenland s'affirme, dans sa blancheur sacrée, avec son immense glacier dénommé inlandsis par les glaciologues. Il recouvre 85 % de l'île et culmine à 3 100 mètres. Il subit particulièrement le changement climatique. Ainsi observe-t-on depuis quelques années qu'il pleut l'hiver sur le glacier, ce qui accélère la fonte de la neige glaciée. C'était impensable à l'hiver 1950-1951, lorsque je patrouillais sur le glacier ouest du nord du Groenland en traîneau à chiens par moins 30 °C. L'île – qui le croirait ? – n'a pas su former les glaciologues groenlandais nécessaires pour faire face à cette crise majeure. A quoi rêvent donc les élites danoises responsables et les autorités administratives groenlandaises formées par Copenhague ? Homme «nature», le Groenlandais – chasseur et pêcheur – serait tout naturellement le naturaliste d'élite que l'on recherche.

Le Groenland est le socle des plus anciennes roches de l'histoire de la Terre. En avril 1948, en tant que géographe-physicien de l'expédition polaire française dirigée par Paul-Emile Victor, j'ai

pu toucher, avec une extrême émotion, des affleurements minéraux datant de 3,5 milliards d'années. L'inlandsis a été étudié par le génial théoricien allemand de la tectonique des plaques, Alfred Wegener. Ce dernier repose dans une tombe de glace depuis novembre 1933 et son corps dérive vers l'ouest, c'est-à-dire Uummannaq, vers un musée symbolique qui porte son nom. Il se trouve que la maison Jean-Malaurie reconstituant ma base d'hivernage à Thulé, en tourbe et en pierre, est également à Uummannaq ; là sera ma tombe.

Un tiers de la population est rassemblée dans la capitale

56 000 habitants (contre 29 200 en 1959, et moins de 20 000 en 1946), dispersés en 110 villes et villages (193 villes et villages en 1946), une politique insensée de concentration urbaine. Elle vise, selon des considérations inconséquentes de limitation des coûts et de formation des jeunes au progrès, à recentrer en une trentaine de petites villes ce peuple de pêcheurs et de chasseurs. Les malheureux ! Ils vivaient la paix géorgique vantée par Jean-Jacques Rousseau dans sa «Cinquième Promenade» des *Rêveries du promeneur solitaire*. Un tiers de la population se rassemble désormais dans la capi-

tal – Nuuk –, où ils subissent, comme dans les petites bourgades et les hameaux en voie d'abandon, un des plus forts taux de suicide au monde, expression d'un effondrement des mœurs sexuelles (les cas de pédophilie, d'inceste ou de femmes battues se multiplient), accentué par l'alcoolisme et la drogue. Un tiers des jeunes sont touchés par un ou plusieurs aspects de la maltraitance (abus physiques, sexuels), selon le rapport d'Ann Andreassen, directrice de la maison des enfants à Uummannaq. Un récent fléchissement démographique a été maîtrisé. A la vérité, le facteur décisif, c'est le manque de perspectives d'une société matérialiste inspirée par un capitalisme sans foi, la seule loi étant celle du profit. Les agences de tourisme n'aiment pas beaucoup évoquer cette crise et préfèrent laisser entendre que le voyageur va découvrir des icebergs, des ours, un univers quasi enchanté. Il est une contradiction entre une politique d'urbanisation soucieuse d'efficacité et une volonté de développer un écotourisme à la recherche d'un romantisme primitif inuit dans les hameaux.

En février 2009, le parlement groenlandais m'a honoré de sa grande médaille d'or : Nersomata. Sa présidente venue me la **•••**

••• remettre à Paris, Madame Ruth Heilman, m'a rappelé à cette occasion que tous souhaitaient que je les aide, par mes publications et mon influence à l'Unesco, à obtenir une plus grande autonomie, sinon leur indépendance. Le Centre d'études arctiques (CNRS/EHESS, Paris) et la Fondation française d'études nordiques, que j'ai fondée à Rouen sous son patronage, ont soutenu la volonté d'autodétermination de ce peuple qui, de nos jours, cherche, sous l'égide de la France, à s'intégrer dans l'Union européenne. En novembre 1969, à Rouen, un congrès international des Inuits – le premier dans l'histoire – a été assuré, notamment avec les élites groenlandaises, pour affirmer avec mon ami René Cassin, prix Nobel et rédacteur de la Charte internationale des droits de l'homme (San Francisco, ONU, 1948), l'urgence de cette émancipation d'un grand peuple inuit de l'Arctique.

La Chine lorgne des gisements d'uranium et de terres rares

Hélas ! Le dossier danois se révèle catastrophique. En juin 1951, Copenhague a autorisé l'US Air Force, en secret et sans informer la population locale, à créer une base nucléaire militaire à Thulé, faisant ainsi perdre aux Groenlandais tout espoir d'indépendance. L'US Air Force a persisté dans son impérialisme nucléaire avec Camp Century (qui est un vrai scandale). Camp Century, à 240 kilomètres à l'est de la base



Christophe Maillard / Getty Images

C'est ici, dans le nord-ouest du Groenland, que Jean Malaurie fut témoin, au début des années 1950, de la migration forcée des inuits lors de la construction de la base américaine secrète de Thulé.

POUR CONNAÎTRE LA PENSÉE DES

de Thulé, a été construit à partir de 1959, sous couvert de créer une base savante d'étude des changements climatiques, et fermé en 1967. C'était, sans en informer les savants, un couloir souterrain rassemblant 600 ogives nucléaires. J'avais demandé, en tant qu'ambassadeur de bonne volonté de l'Unesco, une enquête sur Camp Century. Assurément, les ogives ont été retirées mais la pollution (lithium, polonium) est dans les glaces et, avec le réchauffement climatique, les plafonds s'effondrent et les mers, avec les courants, seront affectées. Washington ne procéde à aucune décontamination. La Chine, puissance polaire majeure, a récemment proposé de construire en faveur du gouvernement groenlandais trois grands aéroports. Copenhague a obvié à cette menace d'implantation de Pékin en intervenant financièrement, mais la Chine, très installée à Reykjavik, vise, par-delà l'exploitation des grands gisements d'uranium et de terres rares qu'elle convoite, la mainmise sur le Groenland ; tout comme la Corée du Sud. Ce n'est que partie remise, le Groenland étant dans la ligne géopolitique de Pékin.

Converti au christianisme en 1740 par le luthérien Hans Egede, le Groenland a adhéré en profondeur au message évangélique. Questionné par moi en 1949, un jeune chasseur et pêcheur groenlandais de l'île de Disko (village de Skansen) me dit : « Je ne

pense plus. Vois le pasteur. Lui, il sait. » Et d'ajouter : « Si tu veux connaître la pensée animiste de nos ancêtres, il faut aller à Thulé. » C'est mon histoire, c'est ma vie. C'est une année avec les Inughuit qui m'ont construit en tant qu'homme et m'ont ouvert à une perception sensorielle de la nature et de ses lois.

« Go home », ai-je dit le 18 juin 1951 au général américain de la base de Thulé. Et cette protestation fut le début des *Derniers Rois de Thulé* dans ce qui devait devenir la mythique collection Terre humaine aux éditions Plon.

Soyez notre modèle selon vos valeurs de peuple racine

« Osez, résistez, chers amis groenlandais », ai-je déclaré lors d'une séance de l'Assemblée nationale, sous l'égide de Bernard Accoyer, son président, le 17 juin 2008. Un socialisme d'Etat doit être inventé, dans l'esprit du KGH (Kongelige Grønlandske Handelsselskab), ce monopole d'Etat danois si judicieusement instauré de 1800 à 1960 pour contrôler le commerce au Groenland et se prémunir du capitalisme libéral qui réduit les peuples autochtones à une main-d'œuvre pour des projets miniers (pétrole, uranium). Il est aussi urgent que le Groenland, alphabétisé depuis deux siècles, ait un éditeur en langue groenlandaise. Je souhaite que l'intelligentsia lise les philosophes, les historiens, les économistes et les penseurs du monde entier en langue groen-

landaise. Il ne doit pas découvrir sa pensée en langue danoise, que le peuple parle mal. Il existe certes deux grands journaux en groenlandais et en danois, *Sermitsiaq* et *Atuagagdiutit*, très lus, mais l'édition des livres reste très fragile et peu diffusée. Or, il n'y a pas d'intelligentia sans livre !

De son côté, l'Occident, qui connaît une crise écologique si grave qu'il en va de la survie de la Terre, cherche sa voie. Problèmes écologiques, pollution, réchauffement climatique, ruine du monde des insectes... Seraient-ce les premiers signes de la fin de la vie ? La menace est extrême et particulièrement dans les régions arctiques où l'on ne peut pas concevoir une résistance à la crise écologique grave sans la participation des peuples polaires (près d'un million de personnes). Comme le rappelait mon ami Claude Lévi-Strauss : « Le monde a commencé sans l'homme et il est possible qu'il s'achèvera sans lui. » Chers amis Inuits, soyez notre modèle selon vos valeurs de peuple racine et d'hommes naturels. « L'homme a su, plus qu'il ne sait » (Maurice Maeterlinck, écrivain belge et prix Nobel de littérature en 1911). L'animisme est l'expression du mystère de l'énergie créatrice. Vos sages ont su en suivre les lois pendant des millénaires.

Résistez ! Nous avons besoin de vous !



ANCÊTRES, IL FAUT ALLER À THULÉ



Elle couvre 85 % du Groenland. La calotte glaciaire, ou inlandsis, est la deuxième plus grande au monde, derrière celle de l'Antarctique.

GUIDE

SUR LES TRACES DE NOS REPORTERS

LE GRAND FRISSON POLAIRE

DÉCOUVRIR NUUK ET SON FJORD

SAVOIR-VIVRE (ET SURVIVRE)

ORGANISER LE VOYAGE

UN MENU BEAU COMME L'ARCTIQUE

DES TRÉSORS D'ART INUIT

TROIS LIVRES, UN FILM



PAR SÉBASTIEN DESURMONT, ENVOYÉ SPÉCIAL

LE GRAND FRISSON POLAIRE

BAIN CHAUD FACE AUX ICEBERGS, CHEVAUCHÉE EN TERRE VIKING,
SOLITUDE ABSOLUE SUR LA CALOTTE GLACIAIRE, TREK SUR LES TRACES DES
GRANDS EXPLORATEURS... DOUZE EXPÉRIENCES À COUPER LE SOUFFLE.



NARSARSAQ : À L'OMBRE DES PREMIERS ARBRES DU PAYS

Sur cette terre de glace harassée par les vents, l'arboretum de Narsarsuaq est un ovni. Un accident paysager. Ce curieux jardin arctique arbore sur près de 150 hectares une collection d'une centaine de végétaux plantés par quelques obstinés depuis 1954. Mélèze de Sibérie, pin des Alpes, sapin du Canada, peuplier d'Islande... Quinze hectares sont ouverts au public, mais le lieu sert surtout d'observatoire botanique pour étudier le réchauffement climatique et imaginer le boisement futur d'une partie du territoire.



QASSIARSUK : CHEVAUCHÉE FANTASTIQUE SUR LES TERRES D'ERIK LE ROUGE

Prairies fleuries, moutons hirsutes, cours d'eau cristallins... A dix minutes de bateau de Narsarsuaq, il ne faut pas manquer la vallée des fermes. Ces dernières, au nombre d'une quinzaine, essaient autour du village de Qassiansuk. Parmi les fermes offrant des hébergements, celle d'Innervuallik est notre favorite car elle propose

des sorties à cheval. Au menu : approche des glaciers, pêche en rivière et exploration du fjord Sermilik constellé d'icebergs. On visite aussi les ruines de l'ancienne Brattahlid (-la pente raide-), première colonie viking fondée par Erik le Rouge à partir de 982. Inscrit à l'Unesco avec cinq autres sites norrois de la région, ce lieu raconte les débuts de l'agriculture en bordure de la calotte glaciaire. Le meilleur endroit pour comprendre pourquoi les pionniers affublèrent ce pays si blanc du nom de Groenland (+terre verte+) dans l'espérance d'attirer des colons.

riding-greenland.com



POINT 660 : À L'ASSAUT DE LA CALOTTE GLACIAIRE

La meilleure porte d'accès à la calotte glaciaire, qui couvre 85 % du Groenland, est Kangerlussuaq, à vingt-cinq kilomètres de l'inlandsis, et où se trouve un aéroport international. A la sortie de la ville, une route de graviers file vers le nord-est. Le paysage se fait lunaire. A 660 mètres d'altitude, le bien nommé Point 660 marque le changement brutal entre la portion du littoral qui connaît un dégel saisonnier et cette immense chape de glace. L'arpenter est une expérience hors du commun. L'haleine fraîche du glacier pique le visage et, plus on progresse, plus les températures chutent (bien se ***

baigné en l'an mil, juste avant de partir à la conquête de nouvelles terres en Amérique... Sur place, une cahute en bois pour se changer jouxte les bassins. L'usage veut qu'on apporte, en plus de son maillot, de quoi siroter un whisky dans le bain. Les glaçons sont à portée de main, flottant sur la mer.

De juin à fin sept. Excursion d'une demi-journée avec l'agence Sagalands, 1250 DKK (167 €)/pers. sagalands.com



••• couvrir, même l'été). Etre accompagné pour l'escalader.

Plusieurs agences sur place proposent des excursions, de la randonnée de cinq à huit heures (700 DKK, soit 93 €) à l'expédition de deux jours (2 600 DKK, soit 348 €).

KANGERLUSSUAQ : SAFARI À LA RENCONTRE DES BŒUFS MUSQUÉS

Dans l'intérieur des terres, autour de Kangerlussuaq, on sort ses jumelles pour débusquer un étrange mammifère arctique : long pelage hirsute, cornes recourbées vers l'avant et présence impressionnante (jusqu'à 350 kg), le bœuf musqué, ou *umimmaq* («l'animal dont la fourrure est comme une barbe»), comme l'appellent les Inuits, semble débarquer des temps préhistoriques. Dans les années 1960, cette espèce était au bord de l'extinction. Aujourd'hui, grâce à un programme de réintroduction, il y aurait plus de 30 000 têtes sur l'ensemble de l'île. Il n'est pas rare d'apercevoir l'animal en harde d'une quinzaine d'individus. Pour augmenter ses chances de les observer, partir avec un guide expérimenté. L'agence Greenland Outdoors s'en est fait une spécialité.

greenlandoutdoors.com

ILULISSAT : CAPITALE MONDIALE DES ICEBERGS

Au cœur de la baie de Disko, la ville d'Ilulissat signifie «icebergs» en groenlandais. Le spectacle y est sans conteste l'un des plus époustouflants qui soit. La baie abrite un défilé permanent de glaçons géants. Le Sermeq Kujalleq, vaste glacier tout proche, produit 10 % des icebergs du Groenland (on lui doit notamment celui qui a causé

le naufrage du *Titanic*). Trente-cinq milliards de tonnes de glace sont ainsi lâchées dans ce fjord chaque année, certains blocs atteignant cent mètres de haut. Pour ressentir l'émotion propre à ce site hors norme, rien ne vaut une balade en bateau. L'été, opter pour la croisière de minuit, c'est l'occasion d'admirer les icebergs étincelant sous le soleil rasant. Féerique ! Les agences sont toutes regroupées dans la rue principale. Environ 1 200 DKK (160 €) par pers. pour quatre à cinq heures de balade.

PORT VICTOR : UNE NUIT DANS LE CAMP DE BASE DE PAUL-ÉMILE VICTOR

Une échappée coûteuse mais hors du commun. A cinq heures de bateau d'Ilulissat, le glacier Eqi est aussi splendide qu'impressionnant. L'approche se fait par le détroit d'Ataa, en se frayant un chemin dans le dédale des glaces. En fin d'après-midi, le bateau accoste à Port-Victor. Solitude absolue. C'est ici que l'intrepid Paul-Émile Victor établit son camp de base à l'été 1948. Sa cabane, harassée par les vents, aux murs d'un rouge délavé, tient encore debout. Hébergement dans des huttes aux grandes baies vitrées, à quelques pas. Le Café Victor s'occupe des repas et du café chaud au retour des randonnées.

A partir de 4 000 DKK (535 €) par pers., worldofgreenland.com

OQATSUT : LA VIE DE FAMILLE DANS UN VILLAGE DE POCHE

Julien Caquineau est Français. Tombé amoureux de Charlotte, une Groenlandaise d'Ilulissat, ce passionné d'escalade a fini par poser ses valises, il y a une quinzaine d'années, à Qaatsut, minuscule

village de trente habitants situé à quelques encabures de la baie de Disko. Ensemble, ils ont trois enfants. Une nuit chez eux permet de découvrir leur quotidien. Charlotte prépare les prises du jour de son mari ou des gens du village : poisson, phoque, caribou... Julien, lui, est musher, conducteur de chiens de traîneau. L'hiver, il conduit un attelage de quatorze chiens sur les étendues blanches. En été, c'est en kayak qu'il fait parcourir le fjord. Inoubliable.

A partir de 400 DKK (53 €) la nuit par pers. h8-oqatsut.com

QAANAAQ : DERNIÈRES MAISONS AVANT LE NORD EXTRÊME

C'est le dernier site du Groenland habité par des humains avant le pôle. Le village isolé de Qaanaaq, 600 habitants, est une commune construite en 1953 pour reloger les Inuits expropriés lors de la construction de la base américaine de Thule. Ici, on marche sur les traces de l'anthropologue et explorateur français Jean Malaurie (lire sa tribune). Température autour de 0 °C l'été. Des falaises couvertes d'oiseaux. Et de minuscules hameaux à explorer. Les visiteurs sont rares, alors on vous y accueille avec une chaleur peu commune. Dormir au Qaanaaq, l'hôtel le plus au nord de l'île, donc, qui organise des excursions.

hotelqaanaaq.dk

TASHILAO : INCURSION DANS «L'ARRIÈRE»-PAYS

Une grande partie de l'est est occupée par le plus grand parc national du monde : 972 000 kilomètres carrés. Et pour beaucoup de Groenlandais, la côte orientale est «l'arrière». Autrement dit, une zone en marge, oubliée, où la mé-

té se fait particulièrement rude, des vents records balayant les rares villages. Tasiliaq est la commune principale de ce secteur qui ne fut exploré par les ethnologues que tardivement, au XIX^e siècle. Presque un voyage dans le voyage. L'anglais n'est pas toujours pratiqué mais l'accueil est très chaleureux. Randonnées, sorties en bateau pour approcher les icebergs, et surtout pour explorer les villages les plus isolés, comme Tiniteqilaq, où les habitants vivent en

quasi-autarcie dans des demeures rudimentaires. Ces excursions sont organisées au Red House, le meilleur hôtel de Tasiliaq.
the-red-house.com

11

AASIAAT : LA CITÉ DES BALEINES

L'observation des cétacés est l'activité touristique principale d'Aasiaat, petite ville (3 000 habitants) du sud de la baie de Disko que l'on rejoint en bateau. Baleines à bosse,

bleues ou franches, mais aussi rorquals communs, bélugas, narvals... Une quinzaine d'espèces de ces mammifères marins se rassemblent dans le secteur entre fin mai et début octobre. Une sortie en mer permet de voir les géants engloutir des bancs de poissons au ras de l'eau, admirer leur nageoire caudale et entendre leur chant étrange.

A partir de 1050 DKK (140 €) pour deux heures. Contact : honestgreenland@gmail.com



Maths Pihl / Visit Greenland

12

QAQORTOOQ : LE CHARMÉ DE LA CAPITALE DU SUD

Pour les Groenlandais, Qaqortoq est la plus belle ville du pays. En effet, ce port forme une joyeuse agglomération de 3 000 habitants avec ses maisons aux couleurs vives et ses beaux bâtiments de l'époque coloniale danoise. Beaucoup d'artistes y ont élu domicile, dont Aka Hoegh, instigatrice du projet «Stone & Man» («Pierre et Homme») : un parcours de lithographies et sculptures, que cette femme, de 71 ans aujourd'hui, a fait surgir dans les roches grises qui parsèment la commune.

DÉCOUVRIR NUUK ET SON FJORD

DES MUSÉES PASSIONNANTS, DES BARBECUES À MÊME LES ROCHERS ET DES DESCENTES À SKI QUI MÈNENT DROIT À L'AÉROPORT... CETTE CAPITALE QU'AUCUNE ROUTE NE RELIE AU MONDE NE FINIT PAS DE SURPRENDRE.



MUSÉE NATIONAL GROENLANDAIS : ÊTRE INUIT

Situé dans l'ancien port colonial, le Musée national groenlandais raconte l'art d'être inuit à travers les âges. Scénographie surannée mais très pédagogique. Dans les vitrines, des objets magnifiques : lances, harpons, lampes à huile taillées dans la pierre, costumes en peau d'ours polaire, et aussi des kayaks effilés utilisés pour la pêche depuis des siècles. Au total, trois bâtiments permettent de remonter le temps. Commencer par celui du fond dédié aux paléoesquimaux et aux premiers flux migratoires, il y a cinq mille ans, en provenance de l'Alaska et du nord du Canada. Ne pas rater la salle des momies d'Uummannaq, cachée dans un recoin et plongée dans l'ombre pour des raisons de conservation. Le face-à-face avec ces cadavres emmitouflés dans leur fourrure est saisissant.

Entrée gratuite en hiver, payante (30 DKK, soit 4 €) en été. natusm.gl



PARCOURS ARTY À TRAVERS LA VILLE MODERNE

Cet itinéraire, créé en collaboration avec le musée d'Art de Nuuk,

est détaillé sur une brochure distribuée à l'office de tourisme (port colonial) et dans les musées. Il mène à travers la partie plus moderne de la ville, en particulier dans la rue Imaneq, artère piétonnière où l'on trouve quelques boutiques de mode et d'artisanat. Le parcours est ponctué de dix-neuf arrêts pour admirer des œuvres d'art. Beaucoup de statues en plein air, de splendides fresques sur des façades de deux immeubles, et des halls d'institution (mairie, banque, poste...) savamment décorés par des artistes. Sans oublier le centre culturel Katuaq : il s'y passe toujours quelque chose, des concerts, des spectacles, des expositions, et on y trouve l'agréable Cafetuaq, où l'on peut goûter tapas groenlandaises et hot dog au bœuf musqué.



CHEZ KITTAT : MERCI D'ÊTRE VELU !

Kittat est le nom d'un écomusée dédié à la confection des vêtements traditionnels. Dans une petite maison rouge du port colonial, des dames aux gestes millimétrés démontrent leurs talents de couturières et de brodeuses. Sous les yeux du visiteur s'assemble un sin-

gulier patchwork de couleurs vives et de pelages (phoque à fourrure, renne) pour constituer, au bout de centaines d'heures de travail, le costume folklorique des Groenlandaises encore porté pour les fêtes ou à l'église. Tunique rouge pour le haut, surmontée d'une capeline en perles multicolores, pantalon en peau et innombrables broderies posées çà et là, sans oublier les kamik, ces bottes souples en cuir blanchi ou en peau. Lors de la visite, demandez à jeter un coup d'œil aux réserves : un conteur plein soi ouvrira pour dévoiler des dizaines de peaux tannées puis découpées à l'aide du ulu, le fameux couteau rond des Inuits. Gratuit. facebook.com/kittatnuuk



MUSÉE D'ART : AU TEMPLE DE LA CRÉATION GROENLANDAISE

On adore le lieu (une ancienne église) et le parti pris de Nivi Christensen, 31 ans, conservatrice du musée d'Art de Nuuk. L'accrochage confronte jeune scène arty et classiques, dont plus de 300 toiles de l'artiste d'origine danoise Emanuel Aage Petersen (1894-1948). Connu pour ses scènes de paysages et ses repré-



séntations stéréotypées de la vie inuite, Petersen a forgé l'imaginaire européen. Mais il faut prendre le temps de regarder ce que la jeunesse locale a à dire, avec des toiles et des installations évoquant la colonisation danoise ou le refus des forages d'uranium ou de pétrole. A voir aussi à l'étage les œuvres d'Aron de Kangeq (1822-1869), un chasseur inuit, grand passeur de légendes et artiste considéré comme le père de l'art moderne groenlandais.

Entrée : 30 DKK (4 €).
nuukkunstmuseum.com

CAFÉ INUK : BARBECUE FACE À LA MONTAGNE

D'abord, il y a l'emplacement : le Café Inuk est posté juste à l'extérieur de la ville, déjà loin de la civilisation. On est face à la montagne Sermitsiaq, qui respirent,

couverte de neige. Et puis, il y a le charmant duo de propriétaires, Maren-Louise Kristensen, 34 ans, et Luisi Egede Hegelund, 66 ans. La première à la sens de l'accueil, la seconde est un puits de connaissances. Outre leurs bons petits plats mijotés (délicieuse soupe de flétan), les deux femmes ont imaginé pour les beaux jours (de juin à octobre) une manière de master class culinaire. Récolte d'algues, de baies, de crevettes et de moules. Puis préparation du barbecue à même les pierres. Au menu, viande de phoque, *mattat* (peau de baleine) et caribou. Également, pour dormir, quatre cabanes confortables à deux pas de l'eau. Loin de toute pollution lumineuse, c'est le lieu idéal à l'automne et en hiver pour ne pas manquer une aurore boréale qui viendrait à passer.

A partir de 790 DKK (105 €)/nuit.
inukhostels.gl

UNE JOURNÉE DE NAVIGATION DANS LE FJORD

L'ambiance urbaine ferait presque oublier que Nuuk a poussé au beau milieu du deuxième plus vaste fjord du monde (le premier étant celui du Scoresby Sund, sur la côte Est). S'enfonçant dans les terres sur plus de 160 kilomètres, c'est un dédale de canaux, de criques acérées et d'îlots déserts. Profusion d'animaux marins (baleines, phoques) et d'oiseaux migrateurs. Ce fjord a la particularité de ne jamais geler, en raison de l'amplitude de ses marées (jusqu'à six mètres). Si bien que les expéditions sont possibles quasiment toute l'année. Si le temps le permet, mettre le cap vers le hameau de Kapisillit, à quatre-vingts kilomètres de Nuuk. Une cinquantaine d'habitants y vivent dans un isolement impressionnant. On peut aussi se rendre dans les ***



Patrick Langlois / Sipaphoto

7

VIEUX CENTRE : LA MÈRE DE LA MER

Le vieux centre est concentré autour de l'ancien port colonial. Dans une anse rocheuse, arrêt devant la statue de *Sedna*, aussi appelée *Sassuma Arnoa*, la Mère de la mer, qui est à Nuuk ce que la *Petite Sirène* est à Copenhague. La dame est allongée à fleur d'eau, entourée de poissons, de phoques et d'autres créatures. Un shaman lui peigne les cheveux pour libérer, selon la légende, la faune arctique dont elle serait la génitrice.

••• villages abandonnés, comme Kangeq ou Qoornoq, qui ne reprennent vie qu'en été, lorsque les Nuukois viennent occuper des cabanons pour pêcher.

Excursions organisées par *Tupilak Travel* (tupilaktravel.com) et *Nuuk Water Taxi* (watertaxi.gl). De 900 à 3500 DKK (120 à 468 €), selon la distance.

8

OOOOOUT NUAN : PÊCHE EN EAU FROIDE

Une expédition possible seulement l'été mais inoubliable. Il s'agit de pêcher son repas, puis de le confier au cuistot du *Qoqquq Nuan*, un restaurant du bout du monde, situé dans un hameau

abandonné à une heure de navigation de Nuuk. Comme les eaux du secteur sont très poissonnées, il ne faut pas longtemps, même aux débutants, pour attraper une morue polaire ou un sébaste. La prise sera préparée de différentes façons (vapeur, frit, etc.) et escortée d'une multitude de sauces. Goûter aussi la soupe de poisson, la meilleure de tout l'Arctique dit-on. Pour digérer, randonnée enchanteresse dans les montagnes, puis retour à Nuuk avec quelques arrêts afin d'observer les baleines.

Renseignements auprès des agences *Tupilak Travel* (tupilaktravel.com) et *Nuuk Water Taxi* (watertaxi.gl). 3 500 DKK (468 €), repas compris.

9

SKI ALPIN SUR LE TOIT DE NUUK

Bien sûr, ce n'est ni Courchevel ni Gstaad. Tout le contraire même ! Deux tire-fesses vous hissent au sommet de deux pistes. Point final. Et la station de Nuuk se réduit à un bâtiment technique posé en bordure du minusculé aéroport. Ambiance vraiment décalée. Mais de quoi partager une authentique tranche de vie groenlandaise car, le week-end, c'est l'un des rendez-vous les plus courus ! Tous les môme du coin sont là. On godille dans une neige exceptionnelle jusqu'à fin mai voire début juin, avec une vue sur le fjord et la ville.

10

LILLE MALENE : DANS LA BANLIEUE LA PLUS SAUVAGE

Coup de cœur pour cette jeune compagnie de guides, fondée à l'hiver dernier. Son nom, *Two Ravens*, «deux corbeaux» – clin d'œil à un animal omniprésent dans le paysage et les légendes locales. A sa tête, le séminant Adam Mike Kjeldsen, 36 ans, ancien charpentier de marine qui a passé une bonne partie de sa vie à bourlinguer avant de revenir au pays. Avec lui, on parcourt ce que les gens d'ici s'amusent à nommer «la banlieue la plus sauvage du monde», autrement dit des escarpements vierges qui jouxtent la ville. Au total, une marche de six heures jusqu'au sommet de Lille Malene (440 mètres). De novembre à mai, la balade s'accomplice raquettes aux pieds, dans la poudreuse et sur les lacs gelés. L'été, c'est au milieu d'une explosion de fleurs sauvages. Possibilité aussi de camper dans les montagnes sous une tente traditionnelle en peau de bête.

tworavens.gl

SAVOIR-VIVRE (ET SURVIVRE)

TEMPÉRATURES, FAUNE, VOCABULAIRE, COUTUMES LOCALES... VOICI À QUOI LE VOYAGEUR DOIT S'ATTENDRE.



TEMPÉRATURES Le froid est sec donc, bien équipé, on ne souffre pas. Porter plusieurs couches, même l'été : sous-pull et sous-pantalon chauds et « respirants », pull et chaussettes de laine, polaire fine et pantalon de ski imperméable. Et une parka Gore-Tex imperméable et déperlante. Sans oublier moufles étanches et bonnet.



CHASSE ET PÊCHE Ne pas se lancer dans une diatribe contre ces pratiques. Dès 10 ans, les Groenlandais reçoivent carabine et canne à pêche. Un moyen de subsistance pour éviter les produits importés et chers des supermarchés.



«IMMAKA» Cela veut dire «peut-être». Sans doute le mot le plus prononcé dans le pays. Ici, l'exactitude n'est pas une vertu. Et on organise peu les choses à l'avance. Mais tout se débloque toujours le jour J. Une manière de souplesse face à l'imprévu, météorologique notamment.



CHIENS DE TRAÎNEAU Ce sont des animaux de trait et non de compagnie, qui dorment dehors toute l'année. Eviter les remarques sur la rudesse du musher. Et pas de caresses aux chiens sans y avoir été invité... au risque de se faire mordre.



«KAFFEMIK» Vous serez peut-être convié chez un Groenlandais à l'un de ces rassemblements d'amis, de familles et voisins (prévoir un cadeau). Très accueillants, boursiers d'humour, les Groenlandais adorent recevoir des gens venus de loin. Bon à savoir : les invités vont et viennent pour laisser leur place. Inoubliable.

ORGANISER LE VOYAGE

LES INFORMATIONS CLÉS, LA MEILLEURE PÉRIODE POUR OBSERVER BALEINES OU AURORES BORÉALES...

QUAND PARTIR ?

►► L'été (mi-juin-mi-septembre) est la période la plus clémence. C'est la saison du soleil de minuit. Les glaciers vèlent, les baleines nagent dans les eaux côtières et les terres se parent d'un tapis de fleurs sauvages. Les températures sont plutôt douces, de 5 à 15 °C. Attention, le temps change vite, mieux vaut être préparé à la pluie et au froid.

►► L'hiver, de novembre à avril, l'île se couvre d'un manteau de neige. Un terrain parfait pour faire du traîneau à chiens, de la randonnée à ski, et observer les aurores boréales. Privilégier la période de Noël pour faire l'expérience de la nuit polaire. Les températures varient de - 5 °C à - 30 °C. Mais l'air étant très sec, le ressenti n'est pas aussi froid.

►► L'automne et le printemps sont fugaces et il est impossible de prévoir le temps qu'il fera.

COMMENT Y ALLER ?

►► Vols directs (env. 4 h) vers l'aéroport international de Kangerlussuaq depuis Copenhague avec Air Greenland. Possible aussi de rejoindre Nuuk via Keflavik, en Islande. airgreenland.com

►► Aucune route ne relie les villes et villages. Les liaisons se font donc en avion, hélicoptère ou par bateau. Et dépendent de la météo.

OÙ SE RENSEIGNER ?

►► Le site de l'office du tourisme groenlandais, qui nous a aidés à réaliser ce dossier, est une mine. Une carte permet de découvrir les grandes régions ainsi que leurs particularités. On y trouve aussi les activités (kayak, héliski, croisières, randonnées...) et des liens vers les sites locaux, où l'on peut faire ses réservations. Beaucoup d'infos historiques et culturelles. visitgreenland.com (en anglais)

UN MENU BEAU COMME L'ARCTIQUE

SUR CETTE ÎLE OÙ PRESQUE RIEN NE POUSSE, ON SE NOURRIT D'ABORD DES PRODUITS DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE. LES VÉGÉTARIENS SONT PRÉVENUS !

✖ LE RENNE, PRODUIT PHARE

La période de chasse au cervidé, d'août à fin septembre, est un moment important pour les Groenlandais. Pas une maison dans laquelle on ne trouve un congélateur rempli pour l'année de morceaux de tuttu. A goûter en steak, soupe, ragoût ou terrine.

✖ FRITURE SUR TOUTE LA LIGNE

Les capelans sont des poissons pas plus grands que l'index, qui se baladent en bancs, surtout dans la mer de Barents. Entre mai et juin, ils viennent s'échouer dans les criques de l'ouest. «On en ramasse des sacs entiers juste en se penchant sur le rivage», explique Lisi Egede Hegelund, à la tête du café inuk à Nuuk. En randonnée ou à la chasse, les habitants emportent avec eux des paquets d'angmassat ponertut, ces poissons séchés qu'ils grignotent de la tête à la queue – avec les arêtes – en guide de coupe-faim.

✖ LE PLAT NATIONAL

Cette soupe épaisse est servie bien chaude. Le suossoat a pour base du riz et des oignons longtemps revenus, servis dans un bouillon assaisonné de laurier et de poivre. On y ajoute du phoque, du renne ou bien, pour les jours fastes, des oiseaux de mer (timmissat).

✖ DES SPÉCIALITÉS RÉGIONALES

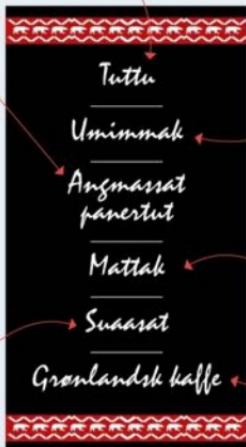
A Nuuk ou à Ilulissat, on sert l'umimmak (ou boeuf musqué) dans les restaurants branchés, entre deux buns ou dans un hot dog. Dans le sud de l'île, tester le sovo, l'excellent mouton groenlandais, seul animal d'élevage qui a su s'acclimater. Dans le nord, impossible d'échapper au pui, la viande de phoque, aux vertus réputées fortifiantes.

✖ LE GÖUT DE LA BALEINE

La chasse aux cétacés (béluga, narval, orque commun, baleine de Minke, baleine boréale...) est strictement limitée par des quotas. Pour les Groenlandais, rien ne vaut le mottok, l'épaisse peau de narval ou de béluga, franchement caoutchouteuse, qui est consommée crue. Quant à la chair des cétacés, sanguinolente, tendre mais forte en goût, elle est dégustée crue (à réserver aux estomacs les mieux accrochés), ou marinée, grillée avec des oignons ou encore cuite dans un bouillon clair.

✖ DE OUOI DANSER SUR LA BANQUISE !

Quand le mercure dégringole, la parade est ce café groenlandais, savamment calorifère : dans un verre, une louche de whisky, une bonne dose de liqueur de café puis du café bouillant que l'on coiffe de crème chantilly. Le tout flambé au Grand Marnier.



DES TRÉSORS D'ART INUIT

LES LONGS HIVERS SONT PROPICES À LA CRÉATION. RÉSULTAT ? DES OBJETS QUI BRILLENT PAR LEUR AUTHENTICITÉ.



Math PNH / Voir Grenland

inemment ciselées, ornées de têtes mi-démoniaques mi-animales, les *tupilak* sont des statuettes de bois à quarante centimètres sculptées dans l'ivoire de morse, l'os de baleine ou plus couramment des bois de rennes. À l'origine, elles servaient à jeter un sort à quelqu'un et n'avaient alors pas la forme figurative qu'on leur connaît de nos jours mais plutôt celle d'un amas de plumes, d'os et de bois flottés. Aujourd'hui, on peut en acheter partout. Privilégier le bois de renne, car ivoire et os de nombreuses espèces (dont les baleines) sont interdits à l'exportation. Même précaution à suivre pour les splendides *bijoux*, dont la forme est inspirée de symboles ancestraux. La laine de **bœuf musqué** permet, elle, de produire gants, bonnets et pulls. A Nuuk, la boutique Qiviut (rue Imaneq ; qiviutonline.com) est spécialisée. On y trouve aussi des **vêtements en peau de phoque**, dont les fameuses *komik* (bottes) : étanches et chaudes, c'est un accessoire fondamental pour affronter le froid. Dans le sud, à Qaqortoq, ne pas manquer de visiter la Great Greenland Furhouse (greatgreenland.dk), seule *tannerie* du pays. Enfin, le traditionnel *ulu* (prononcer [oulou]), couteau en forme de demi-lune et dont les inuits se servent pour travailler la peau et cuire. Certains modèles arborent de magnifiques manches sculptés.



Mony Adams / Voir Grenland

TROIS LIVRES, UN FILM

AVANT DE PARTIR OU AU RETOUR, DE QUOI PRÉPARER OU PROLONGER SON VOYAGE AVEC NOTRE SÉLECTION CULTURELLE.

GROENLAND MANHATTAN



La première page de cette bande dessinée, une vallée blanche où un groupe d'hommes lutte contre les éléments, donne le ton. L'action se déroule en 1897. L'explorateur américain Robert Peary a échoué dans sa conquête du pôle Nord, mais il revient aux Etats-Unis avec cinq Esquimaux, dont un enfant. Traits vifs façon story-board, aplats de couleur et cadrage disent la violence du déracinement. Une histoire basée sur des faits réels.

De Chloé Cruchaudet, éd. Delcourt, 19 €

ULTIMA THULÉ



Henrik Sørensen

Un beau livre. Pour réaliser cette plongée visuelle dans l'une des parties habitées les plus septentrionales du monde, un photographe danois a passé plus de six mois au Groenland. Ses images documentent la vie de ce qui pourrait bien être la dernière génération de chasseurs de grands mammifères marins sur la banquise de Thulé.

De Henrik Sørensen, éd. Hatje Cantz, 95 €

CE PARADIS DE GLACE

Un récit initiatique au cœur d'une société où le chamanisme a toujours cours et où chaque geste sert à survivre dans une nature extrême. Tantôt érudite, tantôt poète, la narration suit les traces de l'anthropologue danois Knud Rasmussen (1879-1933). Passionnant. De Gretel Ehrlich, éd. Albin Michel, 22 €

LE VOYAGE AU GROENLAND



Quand deux trentenaires parisiens un peu paumés débarquent à Kullorsuaq, 440 habitants, cela donne une comédie loufoque, sortie en 2016. Au sein de la communauté inuite, Thomas et Thomas sont comme Dupond et Dupont. Ils doivent s'adapter à l'été sans nuit, à la chasse au phoque, à la gastronomie locale, aux codes de la drague façon inuite... Des séquences hilarantes et une bonne dose d'exotisme dans un décor blanc immaculé.

De Sébastien Betbeder, UFO Distribution, 20 €



La Fabrique Art



Sur le lac Tana, le plus grand d'Ethiopie, on dénombre une demi-douzaine d'îlots comme celui-ci, abritant en leur sein une forêt sacrée (ici, la toiture ronde de l'église et les petits bâtiments du monastère d'Entos Eyesu).



LES DERNIÈRES ÉGLISES-FORÊTS D'ÉTHIOPIE

Sur les hauts plateaux du nord du pays, de curieuses constructions rondes – pour certaines du XIII^e siècle – se dressent au milieu des arbres. Un patrimoine méconnu, même des Ethiopiens.

PAR MATHILDE SALJOGUI (TEXTE)
ET KIERAN DODDS (PHOTOS)





UNE OASIS PROPICE À LA SPIRITUALITÉ

Le bosquet autour de la chapelle Gebita Giyorgis, dans la région d'Amhara, semble monter la garde. En réalité, c'est l'église qui le protège : ici, elle est considérée comme indissociable du petit bois attenant, lequel, parce qu'il l'entoure, revêt une dimension sacrée qui le met à l'abri de la déforestation.



Ce prêtre se recueille devant les fresques séculaires de l'église d'Ura Kidane (du XVI^e siècle), sur la péninsule de Zege (lac Tana).

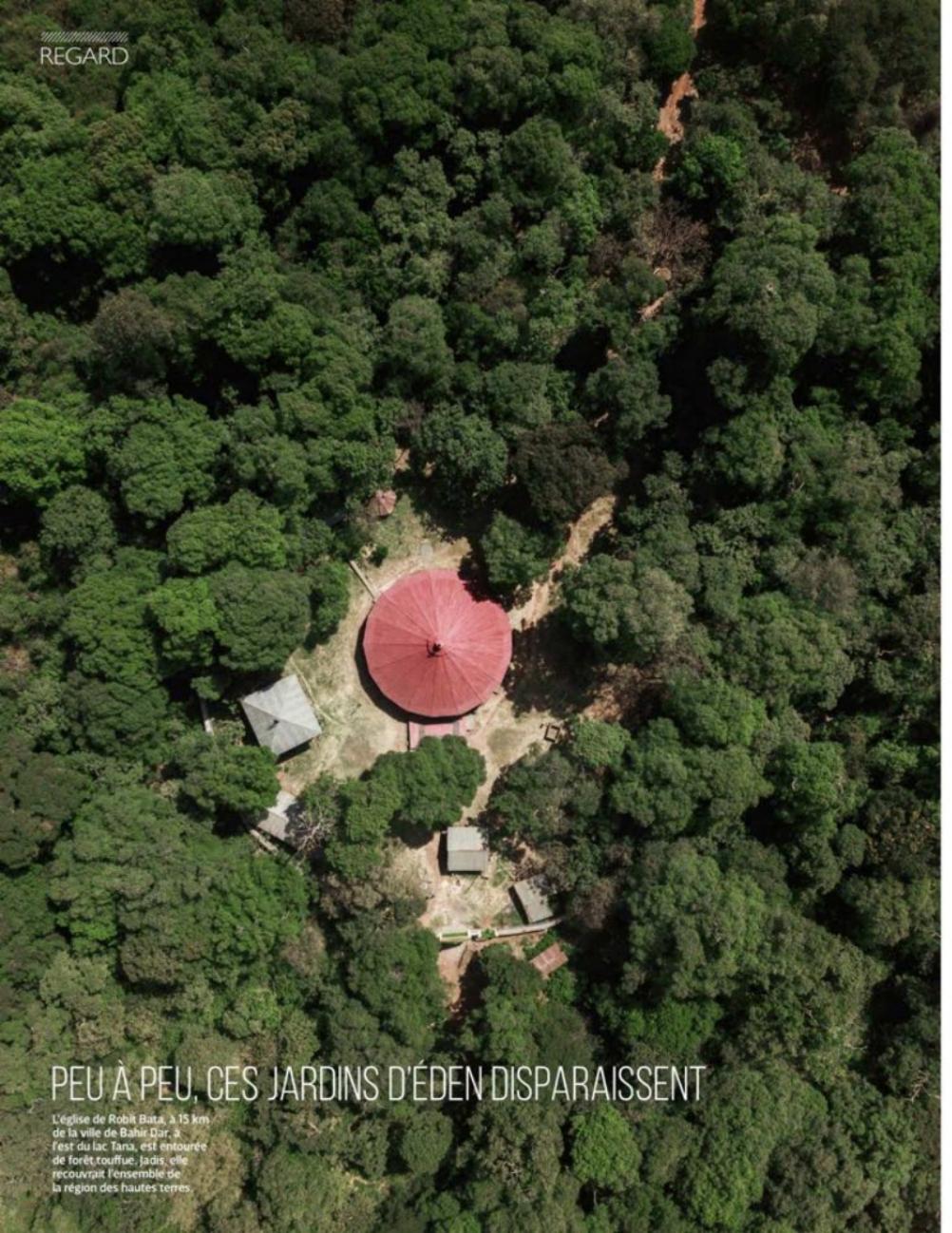


ON EST D'ABORD INTRIGUÉ, PUIS BOULEVERSÉ PAR LA BEAUTÉ DES

Les fidèles se massent devant l'église Debre Maryam (lac Tana), à l'occasion d'une festivité en l'honneur de la Vierge Marie.



SANCTUAIRES ET LA FERVEUR DES MESSES EN PLEIN AIR



PEU À PEU, CES JARDINS D'ÉDEN DISPARAISSENT

L'église de Robit Bata, à 15 km de la ville de Bahir Dar, a l'est du lac Tana, est entourée de forêt touffue. Jadis, elle recouvrait l'ensemble de la région des hautes terres.



Voilà ce qui reste des arbres autour de l'église de Chomba Michael, dans la région de West Gojjam, au sud du lac Tana. En un siècle, l'agriculture a fait disparaître 95 % des forêts du pays.

En janvier, durant Timqet, l'Epiphanie orthodoxe, il y a foule pour voir les prêtres exposer les répliques de l'arche d'alliance.



CHAQUE BOSQUET EST COMME UNE CATHÉDRALE NATURELLE



Les églises-forêts sont distantes d'environ deux kilomètres à peine les unes des autres et ne sont jamais loin des villages, comme ici, à Hamusit.



KIERAN DODDS | PHOTOGRAPHE

Avant d'être photographe, cet Ecossais aujourd'hui âgé de 39 ans, étudiait les primates des forêts du Malawi pour son doctorat en zoologie. Son reportage sur les chauves-souris de Kasanka, en Zambie, a été primé en 2006 dans la catégorie « nature » du concours World Press Photo. Quant à cette série sur les églises-forêts, elle a reçu le troisième prix lors de l'édition 2019 du Sony World Photography Awards.

Q

uand, en 2015, il les a observées pour la première fois sur Google Maps, le photographe Kieran Dodds a su qu'il devait voir ces forêts de ses propres yeux. Sur les images satellites, dans les hautes terres (les *highlands*) de la région d'Amhara, dans le nord de l'Ethiopie, à environ 400 kilomètres de la capitale, Addis-Abeba, des îlots de verdure tranchaient avec l'ocre et le doré de pâtures et parcelles agricoles : des forêts – parmi les dernières du pays – abritant en leur sein de petites églises rondes, à la toiture de tôle ou de roseaux. Un patrimoine rural méconnu dans ce pays d'Afrique de l'Est où 60 % de la population est d'obédience chrétienne, dont une large majorité appartenant à l'Eglise éthiopienne orthodoxe, aussi appelée Tewahedo («uniifiée», en guèze, l'éthiopien ancien). Fondée au IV^e siècle, cette Eglise chrétienne est l'une des plus anciennes au monde et l'une des premières du continent africain. Lui est notamment rattaché le fameux site de Lalibela, connu pour ses onze églises taillées dans la roche. Et aussi, donc, ces petites chapelles – circulaires, à l'image de l'habitat traditionnel de cette région – qui mouchettent la région du lac Tana, perçues comme indissociables des arbres qui les entourent. Jadis, les hautes terres étaient couvertes de forêt mais, comme dans le reste du pays, la plupart des surfaces boisées ont été sacrifiées au bénéfice des terres agricoles (95 % de surfaces forestières disparues en un siècle). Aujourd'hui, un millier de petites églises-forêts font de la résistance.

GEO Comment avez-vous découvert l'existence de ces sites méconnus ?

Kieran Dodds Tout a commencé en 2014, alors que je me rendais au Malawi en reportage. J'avais fait escale à Addis-Abeba et fus frappé par l'énergie

de la capitale éthiopienne. Le pays connaît l'une des plus fortes croissances économiques au monde, 10 % par an en moyenne entre 2007 et 2017 selon la Banque mondiale. Je me suis alors intéressé à l'impact d'une telle croissance sur l'environnement et, en consultant des articles scientifiques sur la biodiversité locale, j'ai découvert l'existence de ces églises-forêts, patrimoine peu connu, même des Éthiopiens. Je m'y suis rendu une première fois en 2016, puis dix-huit mois plus tard, et fus l'un des premiers photoreporters à documenter ces curiosités des hautes terres. Certaines de ces constructions, édifiées à partir du XIII^e siècle, sont aussi anciennes que Notre-Dame de Paris ! Elles sont 30 000 dans les *highlands*. Jadis, toutes étaient entourées d'arbres. Or ne voit plus de forêts dignes de ce nom qu'autour de quelques centaines d'entre elles, un millier tout au plus.

Que représentent ces arbres pour les populations locales ?

Ils font partie intégrante des églises, les « habillent », leur apportent de la dignité : sans eux, elles seraient nues. C'est la raison pour laquelle ils n'ont pas tous été abattus. Ces bosquets sont même considérés comme des jardins d'Eden, où chaque créature, chaque plante est un cadeau divin fait à l'humanité. Ils doivent donc être protégés. Lorsque l'on pénètre sous la canopée, en suivant les chemins qui mènent vers l'église, on entre dans un autre monde. On laisse derrière soi des paysages mutiques – routes poussiéreuses et champs d'orge, de blé, ou de teff (la céréale utilisée dans la préparation de l'*injera*, une galette au goût aigre, pilier de la cuisine éthiopienne) –, comme dépourvus de vie animale. A l'ombre des arbres, c'est une joyeuse cacophonie : dans l'air frais saturé de

CERTAINES CHAPELLES ONT L'ÂGE DE NOTRE-DAME DE PARIS

senteurs végétales, retentissent des chants d'oiseaux, des cris de singes, des bourdonnements d'insectes... Une musique rare dans ce pays où il ne reste plus que 5 % des forêts d'origine. On est d'abord intrigué puis bouleversé : à l'intérieur des églises, à la lumière du soleil qui filtre par les fenêtres ou à la lueur de bougies, on découvre d'extraordinaires fresques murales de scènes tirées de la Bible, avec en toile de fond des motifs végétaux. En semaine, il n'est pas rare de voir quelques fidèles venir prier ou rendre visite aux prêtres. Ils laissent alors leurs chaussures à l'extérieur. Les messes, elles, se déroulent dehors. Ces édifices sont en effet assez petits – de vingt à trente mètres de diamètre – et dans la partie qui abrite une réplique de l'arche d'alliance [le coffre censé, selon la Bible, contenir les Tables de la Loi données à Moïse sur le mont Sinaï], seul le prêtre est autorisé à pénétrer. Le dimanche, au lever du soleil, retentit l'appel à la prière, qui ressemble un peu au chant du muezzin, et les fidèles arrivent de toutes parts, par dizaines, sur des chemins serpentant à travers la forêt, drapés dans des gabbi, d'épaisses couvertures blanches qu'ils revêtent par-dessus leurs vêtements. Ils se massent autour de l'église, où le prêtre – souvent un paysan du coin – officie en plein air. La plupart restent debout, d'autres s'agenouillent. Et lorsque l'assemblée entame un chant, il résonne avec toute la nature alentour, au pied des arbres qui forment alors comme une cathédrale naturelle.

Mais l'avenir de ce patrimoine est incertain...

Effectivement. Les Ethiopiens sont cinq fois plus nombreux que dans les années 1950, or 80 % habitent en milieu rural et vivent d'une agriculture de subsistance. Les bosquets sont dégradés par le bétail, qui vient y paître, et par les paysans eux-mêmes, qui labourent leurs terres toujours plus près des arbres. Contrairement à l'Amazonie, ici, la menace est presque imperceptible, la plupart des habitants ne se rendent pas compte de la dégradation. Et leur besoin en terres arables risque de s'accentuer car la population éthiopienne devrait doubler d'ici à trente ans. Autre problème : la prolifération des eucalyptus, essence importée à la fin du XIX^e siècle et devenue cruciale pour les habitants, car elle pousse vite, y compris sur des sols dégradés, et son bois sert à la construction ou comme combustible, notamment pour la cuisine. Mais voilà, l'eucalyptus est bien plus gourmand en eau que les espèces locales, tels le genévrier d'Afrique (*Juniperus procera*) ou le prunier d'Afrique (*Prunus africana*), et il les prive de ressources hydriques déjà peu abondantes.



Un simple muret en pierre suffit à sanctuariser les forêts. Mais à ce jour, une vingtaine de sites seulement ont la chance d'en être équipés.

Comment lutter contre cette disparition des forêts ?

Il suffit de les protéger par des murets en pierre. C'est ce que préconise Alemayehu Wassie Eshete, un biologiste éthiopien qui étudie ces écosystèmes depuis le début des années 2000 et travaille depuis une dizaine d'années en collaboration avec une biologiste américaine, Meg Lowman. Ensemble, ils organisent des ateliers pour sensibiliser les prêtres et les populations locales à la disparition de leurs forêts, et récoltent des dons auprès de particuliers à travers le monde pour financer la construction de murs protecteurs. Mais à ce jour, seule une vingtaine des quarante sites qu'ils ont identifiés pour être restaurés en priorité en ont bénéficié. Quant aux autorités éthiopiennes, elles ont annoncé fin mai un vaste plan de reforestation à l'échelle du pays, ainsi que la volonté de réduire le nombre d'eucalyptus. C'est une bonne nouvelle. Mais il reste encore tant à faire... Alors, de mon côté, je m'applique à faire connaître ce patrimoine à travers mes photos et des expositions à l'étranger, mais aussi en Ethiopie. J'ai aussi créé un site, churchforests.org, sur lequel on peut s'informer et faire un don, qui est ensuite intégralement reversé à la Tree Foundation d'Alemayehu Wassie Eshete et Meg Lowman. Ces églises-forêts font partie de l'héritage et de l'histoire de l'Ethiopie. Avoir la chance de les admirer est une expérience unique. Moi, j'y ai laissé une partie de mon cœur.

Propos recueillis par Mathilde Saljougu

▶ Pour aller plus loin [photos, vidéos...], rendez-vous sur GEO.fr/section/GEO ▶

LES ÎLES SECRÈTES DE

Qui connaît le Grand Congloué, Sazan ou Mortorio ? La Grande Bleue, qui relie vingt-trois pays d'Europe, d'Afrique et du Proche-Orient recèle plus de 15 000 îles et îlots, dont certains, comme ceux-ci, restent méconnus. Paradis miniatures ou cailloux déserts, la plupart ne sont accessibles que par bateau.

Le Grand Congloué (France)

0,03 km² - 0 habitant

Ce caillou de l'archipel de Riou a accueilli en 1952 les premières fouilles archéologiques sous-marines scientifiques de l'histoire.



Espardell (Espagne)

0,5 km² - 0 habitant

C'est l'une des plus importantes zones marines d'Europe, avec ses colonies de baracudas, langoustes et poulpes. L'amarrage y est strictement interdit.



Îles Habibas (Algérie)

0,4 km² - 0 habitant

Classées réserve naturelle maritime par l'Unesco en 2003, elles voient revenir le mérou, hier victime de la surpêche.



Îles Zaffarines (Espagne)

0,5 km² - 200 habitants

Ces trois îles se trouvent à 3,5 km du Maroc, qui les revendique également (en 2013, des nationalistes marocains ont même débarqué dans l'archipel). L'île Isabelle II, qui accueille une base militaire, est la seule habitée, par les soldats et leurs familles. Le mouillage est interdit, l'accès étant réservé à l'armée.



Îles Cerbicale (France)

0,3 km² - 0 habitant

Ces six îlets forment une réserve naturelle où vivent pétrels, cormorans, faucons, et une colonie de grands dauphins.



Montecristo (Italie)

10,4 km² - 2 habitants (les gardiens)

Cette réserve naturelle ne se dévoile qu'à ceux qui obtiennent un permis de visite spécial (trois ans d'attente).



Malu Entu (Italie)

0,8 km² - 0 habitant

En 2008, des sécessionnistes sardes y ont proclamé une éphémère république indépendante.



Mortorio (Italie)

0,6 km² - 0 habitant

Ses fonds marins préservés, inclus dans le parc national marin de La Maddalena, sont très appréciés des plongeurs.



La Galite (Tunisie)

8,08 km² - 0 habitant

L'archipel, qui n'est plus habité depuis les années 1960, abrite une réserve marine intégrale où sont protégés phoques moines et dauphins.



Ustica (Italie)

8,6 km² - 1 300 habitants

Partie émergée d'un ancien volcan sous-marin, elle abrite une fabuleuse réserve marine : grottes de lave, homards, mérous et poissons-perroquets, fonds constellés de coraux et de roses de mer... Depuis quelques années, Ustica attire des artistes qui ornent les murs de fresques et de trompe-l'œil.

LA MÉDITERRANÉE

PAR CÉCILE ALLEGRA (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)



Sazan (Albanie)

5 km² - 0 habitant

L'île a longtemps hébergé une base militaire secrète de l'Albanie communiste. Il a fallu attendre la chute de la dictature d'Enver Hoxha, en 1990, pour qu'elle retourne à l'état sauvage, mais elle reste truffée de 3 600 bunkers. Cernée par les eaux de la baie de Vlora, Sazan, devenue réserve naturelle protégée, est ouverte au public depuis 2015.



PRINCIPALES CARACTÉRISTIQUES DES ÎLES

Espace naturel protégé

Patrimoine historique

Fonds marins exceptionnels

Conflit territorial



Orak (Turquie)

1 km² - 0 habitant

Refuge des phoques moines, espèce menacée, elle conserve les vestiges d'un temple voué à Cybèle.



Palea Kameni (Grèce)

0,17 km² - 0 habitant

Ses sources chaudes thermales ne sont accessibles que par la mer. On en revient avec une tenace odeur de soufre.



Nelson (Egypte)

0,35 km² - 0 habitant

On y a mis au jour, dans les années 1990, les vestiges d'une cité grecque, avec ses bains publics, sa forteresse et son phare.



Arwad (Syrie)

0,2 km² - 4 000 habitants

Unique île syrienne, ce comptoir phénicien fut tour à tour dominé par les Perses puis les Grecs. Aujourd'hui, c'est l'île la plus densément peuplée de Méditerranée. Malgré d'impressionnantes ruines romaines englouties accessibles aux plongeurs, elle est déserte par les touristes depuis le début de la guerre, en 2011.



Île du Palmier (Liban)

0,18 km² - 0 habitant

Interdite d'accès jusqu'en 1992, elle abrite une réserve naturelle et l'une des dernières plages publiques du Liban.



Anticythère (Grèce)

20 km² - 80 habitants

Elle ne compte que deux restaurants et dix chambres au confort rustique... mais les archéologues sous-marins accourent du monde entier sur cette île pour fouiller l'épave d'un navire romain où fut découverte, en 1901, la « machine d'Anticythère », un antique calculateur vieux de deux mille ans, considéré comme le lointain ancêtre des ordinateurs.



Prix abonnés
37,90

Prix non abonnés
39,90



Grandes plaideries
&
Grands procès

GRANDES PLAIDOIRIES & GRANDS PROCÈS

L'art de l'éloquence depuis le XV^e siècle

Procès politiques (Louis XVI, Marie-Antoinette, ...), criminels (Lacenaire, la Marquise de Brinvilliers...) ou littéraires (Madame Bovary...), cinq siècles d'Histoire de France défilent devant les tribunaux...

Découvrez dans ce beau livre les procès qui ont marqué notre Histoire et le témoignage des plus grands maîtres du barreau !

Éditions Heredium & GEO Histoire - Format : 23 x 29 cm - 544 pages

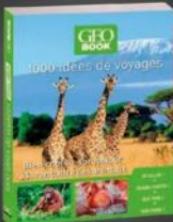
GEOBOOK - 1000 IDÉES DE VOYAGES

Bien choisir son séjour à la rencontre des animaux

Lions, oiseaux, dauphins, éléphants, ours bruns, ... partez à la rencontre des animaux du monde entier et trouvez le séjour qui vous ressemble.

À mi-chemin entre beau livre aux superbes photos GEO et guide pratique, ce GEOBOOK est l'outil indispensable pour rythmer son prochain voyage de fabuleuses rencontres !

Éditions GEO - Format : 16 x 21 cm - 192 pages

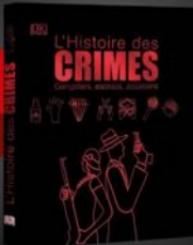


Prix abonnés
20,71

Prix non abonnés
21,90

Prix abonnés
26,55

Prix non abonnés
27,95



L'HISTOIRE DES CRIMES

Gangsters, escrocs, assassins

Escroqueries, braquages ou meurtres, ce livre, à la fabrication premium, retrace plus de cent affaires criminelles qui ont défrayé la chronique dans le monde entier.

Des pirates aux tueurs en série, des bandits de grands chemins aux cyber-prédateurs, chaque chronique explore l'esprit de célèbres criminels, ainsi que notre système judiciaire.

Une immersion dans l'univers des crimes et délits à travers l'histoire !

Éditions DK - Format : 20 x 24 cm - 352 pages

GEO QUIZ TINTIN

Pour tous les Tintinophiles !

Dans ce coffret GEO quiz collector Tintin, à la fabrication soignée, le jeune reporter vous emmène à la découverte du monde.

Grâce à ses 400 questions, vous pourrez explorer l'Histoire, tester vos connaissances en géographie et vous replonger dans les aventures de Tintin !

Éditions GEO - Format : 15 x 20 x 5 cm - 200 cartes, 1 livret de 128 pages et 1 dépliant



Prix abonnés
18,99

Prix non abonnés
19,99

SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

CARTES D'EXCEPTION

3 500 ans de représentation du monde

Ce livre de référence magnifiquement illustré présente une sélection des plus belles, et des plus significatives, cartes du monde.

Outre les informations géographiques qu'ils délivrent, ces documents rares ont toujours été une fenêtre sur la culture, les croyances et l'histoire des grandes civilisations du monde.

Éditions GEO - Format : 26 x 31 cm - 256 pages



Prix abonnés
34,10
Prix non abonnés
35,50



CES LIVRES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE

Quand les écrits influencent l'humanité

Cet ouvrage explore les livres qui ont changé le monde et dévoile l'histoire qui se cache derrière une centaine de textes parmi les plus incroyables jamais produits.

Du Livre des morts de l'Egypte ancienne au Journal d'Anne Franck, partez à la découverte des livres qui ont marqué l'histoire !

Éditions GEO - Format : 26 x 31 cm - 256 pages

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

A découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO486V

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

E-mail*

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard).

N°

Date d'expiration

Cryptogramme

Signature

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **65€** (1 an - 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonné.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Grandes plaidoiries & Grands procès	13542			
1000 Idées de voyages spécial animaux	13616			
L'histoire des crimes	13776			
GEO Quiz Tintin Édition Deluxe	13509			
Cartes d'exception	13400			
Ces livres qui ont changé le monde	13704			
Participation aux frais d'envoi				+ 5,95 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)				+ 65 €

Total général en € :

*Délai de traitement : à défaut cette commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2019. Photos non contractuelles. Nous vous engageons à verser le paiement dans un délai de 7 semaines. Nous disposons d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de la réception pour nous le renvoyer à nos frais, dans son emballage d'origine, et, selon votre souhaït, nous vous engageons à vous le renvoyer à nous le remettre... pour ce faire par le biais des Conditions Générales de Ventes sur www.principiaedito.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en accédant au DPO de Prisma Media au 13, rue Henri Barbusse 62200 Génerac ou à l'adresse https://www.principiaedito.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du traitement pour des motifs légitimes, en accédant au DPO de Prisma Media au 13, rue Henri Barbusse 62200 Génerac ou à l'adresse https://www.principiaedito.com. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.





Cette femelle d'une trentaine d'années est employée par une entreprise forestière. Dans ce pays, le labour des éléphants, domestiqués depuis cinq millénaires, a été réglementé à l'époque de la colonisation britannique. Ce code reste en vigueur aujourd'hui.



ÉLÉPHANTS DE BIRMANIE

ALERTE ROUGE

La servilité ou la mort : tel est le sort réservé aux derniers pachydermes encore en liberté dans les jungles birmanes, où sévissent des réseaux de braconniers. Enquête sur un commerce macabre, qui met l'espèce en péril.

PAR GUILLAUME PAJOT (TEXTE) ET KO MYO (PHOTOS)



LA MÈRE DE
CET ÉLÉPHANTEAU
A ÉTÉ ASSASSINÉE,
REÇUEILLIS
PAR LES AUTORITÉS,
LES ORPHELINS
SONT RÉCUPÉRÉS
POUR ÊTRE DOMPTÉS





Chaque été, la mousson frappe la maison sur pilotis comme un châtiment divin. Sous un ciel de cendres, la toiture tremble, martelée par la pluie, tandis que l'eau boueuse monte, gloutonne, menaçante, prête à traverser le plancher. Indifférent à la tempête qui s'abat sur sa demeure, Myint Wai patiente à l'intérieur, sa hache posée près de lui. Tempes rasées à blanc, nez busqué et regard ombrageux, cet ancien militaire de 65 ans scrute la forêt trempée qui longe sa propriété. Lorsqu'il s'est installé, à la fin des années 1980, au village de Baw Ni, dans les collines de Bago, immense massif forestier de 9 500 kilomètres carrés au nord de Rangoun, la capitale économique de la Birmanie, il pensait mener une existence paisible, loin des fusils. Elever des chèvres, couper du bambou. Il ne savait pas alors que l'immense jungle recelait un triste secret. Celui des éléphants. C'est il y a presque dix ans, au hasard d'un sentier, que Myint Wai découvrit pour la première fois une carcasse putréfiée de pachyderme, les défenses arrachées. «Ça m'a brisé le cœur, se souvient l'ancien soldat. D'après l'enseignement du Bouddha, aucune créature, homme ou animal, ne mérite de souffrir ainsi. Les éléphants ont des larmes, vous savez. Ils pleurent comme nous.» Dans les mois qui suivirent, il tomba sur un deuxième cadavre, puis un troisième, un quatrième... Une vingtaine, dans l'espace de quelques années. Les colosses gris, hôtes discrets des forêts birmanes, avaient été mutilés. Leurs défenses et des lambeaux de peau tranchés. Parfois, il ne restait plus que des ossements jaunis.

L'ex-sergent est l'un des témoins de la disparition brutale des éléphants sauvages de son pays, braconnés pour l'ivoire de leurs défenses et pour leur peau. Ces reliques sont ensuite acheminées en Chine – avec laquelle la Birmanie partage plus de 2 000 kilomètres de frontière –, pour y être vendues à des consommateurs avides de produits issus d'animaux rares, très prisés dans la pharmacopée chinoise. Un appétit macabre qui précipite les pachydermes birmans vers l'extinction. Au début du XX^e siècle, ils étaient encore 10 000 à l'état sauvage, avant de tomber à 6 000 dans les



OSSEMENTS JAUNIS OU DÉPOUILLES DÉPECÉES AVEC UNE PRÉCISION CHIRURGICALE... LES RANGERS TOMBENT SUR DES SCÈNES DE CRIME.

années 1970. Aujourd'hui, ils sont moins de 2 000, essentiellement dans les collines de Bago, dans le sud-ouest du delta du fleuve Irrawaddy, ainsi que dans les montagnes de l'Etat chin et de l'Arakan, sur la frange occidentale du pays. En 2017, une année particulièrement meurtrière, un éléphant était tué chaque semaine en Birmanie.

Grand mammifère charismatique, l'éléphant d'Asie (*Elephas maximus*) est la clé de voûte de l'écosystème forestier : s'il disparaît, ce dernier s'écroule, car des centaines d'autres animaux dépendent de son activité pour l'accès à l'eau, à la nourriture... Les éléphants asiatiques sont souvent dans l'ombre de leurs cousins d'Afrique, plus grands et dix fois plus nombreux. Il y a pourtant urgence à protéger cette espèce classée comme «menacée» sur la liste rouge de l'IUCN (Union internationale pour la conservation de la nature) : il ne reste, au total, que 40 000 à 50 000 individus en liberté, disséminés dans treize pays [voir infographie].

Pour les touristes, difficile de réaliser que l'éléphant d'Asie est en voie de disparition. Surtout quand, dans des pays comme la Thaïlande ou l'Inde, les propositions de tours à dos d'éléphant et autres attractions pullulent. De son côté, la Birmanie compte la plus grande population de ces animaux en captivité au monde : environ 5 000, la plupart employés dans l'industrie du bois. Mais la domestication, dont les premières traces remontent à 3 500 av. JC, n'a jamais présumé l'espèce contre le braconnage, pas plus en Birmanie qu'ailleurs sur le continent. Au cours des six à sept dernières décennies, la population a décliné de moitié en Asie.

Pourtant, depuis 1975, *Elephas maximus* bénéficie du plus haut niveau de protection de la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (Cites), texte ratifié par la Birmanie comme par la Chine. L'éléphant d'Asie ne peut donc, officiellement, pas faire l'objet de négocié. Mais, en pratique, c'est loin d'être le cas et les braconniers opèrent au sein de réseaux organisés.

Parc national d'Alaungdaw Kathapa, dans le nord-ouest de la Birmanie, près de la frontière indienne. Une vaste jungle de tecks, de mérantis (*Shorea siamensis*) et de bois de rose (*Ptero*... •••



Ces os gisaient dans une aire protégée, près du fleuve Irrawaddy. Ici, les pachydermes ne sont pas seulement chassés pour leurs défenses, mais aussi pour leur peau. Même les femelles et les petits ne sont plus en sécurité.

Ce mâle a été mutilé par des trafiquants dans la réserve forestière de Chaungtha. Une fois sa peau prélevée puis séchée, elle est vendue en Chine pour y être administrée en remède ou montée en bijoux.







5 000 DE CES
GÉANTS VIVENT
ICI EN CAPTIVITÉ,
UN RECORD
MONDIAL. LEUR
FORCE DE TRAVAIL
EST TRÈS PRISÉE
DANS L'INDUSTRIE
DU BOIS.





Kalu Say, un jeune cornac,
et Pho Khwar, son animal,
ont grandi ensemble. Ils ont
noué une relation étroite.

••• *carpus indicus*), que l'on atteint après avoir roulé des heures sur une piste cahoeteuse à retourner l'estomac. Mais, plus encore que les essences précieuses, c'est la vingtaine d'éléphants sauvages, les derniers de la région, qui sont le trésor de la réserve. L'endroit n'est protégé des braconniers et des bûcherons que par vingt-quatre rangers, équipés de fusils antéwäliens. Leur terrains d'action : un océan vert de 1 400 kilomètres carrés (soit deux fois la superficie du parc du Mercantour). Bouille adolescente et chemise à galons, Wai Phyothu, 26 ans, marche d'un pas rapide à l'ombre des lianes et des feuillages, sa carabine dodelinant dans son dos. Un compagnon surprenant l'accompagne : un éléphant domestique. Sous la canopée, la bête majestueuse avance lentement sur un sentier accidenté. «Lors des patrouilles, l'animal nous aide à transporter le matériel, la nourriture, les saisies de bois coupé, explique le jeune homme. Sans lui, on ne pourrait pas aller bien loin.»

Etrangement, de ces géants domestiqués et des rangers, tous stationnés dans la moitié orientale

du parc, les éléphants sauvages ne s'éloignent jamais trop. «L'expérience montre qu'ils se sentent rassurés par notre présence», explique Wai Phyothu Lui, ce qu'il redoute, ce sont les bûcherons. La veille, son collègue Chit Saw, solide gaillard au menton carré, en a encore croisé un : «J'ai aperçu une lueur dans la nuit, alors j'ai tiré en l'air, pour l'effrayer, raconte l'homme. Il s'est enfui tout de suite.» Près d'un versant abrupt, il désigne des souches fraîchement coupées par des trafiquants de bois. Soudain, une tronçonneuse rugit. Chit Saw se raidit, passe un bref appel sur son portable, puis soupire, désespoiré : «C'est hors du parc, nous, on ne peut rien faire. A la police de s'en charger.»

L'abattage illégal de bois, conjugué à l'extension des routes et des cultures, déclime la jungle birmane, réduisant peu à peu le territoire des éléphants comme peau de chagrin. La déforestation a longtemps été considérée comme le principal danger pour la survie de l'espèce : sur la seule période 2010-2015, la Birmanie a perdu 11 % de son couvert forestier. Les associations de protec-

REPÈRES

UN HABITAT DE PLUS EN PLUS RÉDUIT



Les éléphants sauvages ne sont plus que 2 000 en Birmanie. Jadis présents partout, ils sont confinés dans les derniers lambeaux de forêt tropicale.

tion de la nature n'ont compris que le braconnage était une menace plus pressante encore qu'en 2015, avec les travaux de la Smithsonian Institution, célèbre organisation scientifique américaine. Cette dernière a équipé une vingtaine de pachydermes sauvages birmans de colliers GPS pour étudier leurs déplacements. Très vite, sept ont cessé d'émettre. Aung Myo Chit, coordinateur local du programme, a d'abord cru à un problème technique. Puis, en découvrant ce qui ressemblait fort à une scène de crime, il s'est rendu compte avec effroi que les sept éléphants en question avaient été tués. «L'un des premiers animaux que j'ai retrouvés gisait dans une mare de sang, dégageant une odeur pestilentielle», raconte-t-il. Chaque centimètre carré de sa peau avait été méticuleusement découpé, de façon presque chirurgicale. C'était une femelle, elle n'aurait pas dû être une cible, elle n'avait pas d'ivoire... Mais les braconniers l'avaient tuée pour sa peau. C'était infâme.

La Birmanie est l'un des rares endroits au monde où les éléphants sont braconnés de manière systématique pour leur peau, en plus de leur ivoire. C'est la conséquence d'une mode née en Chine au début des années 2010 et révélée par l'ONG britannique Elephant Family. A l'époque, cette peau, réduite en poudre ou en soupe, était déjà considérée comme un remède traditionnel (contre les maux de ventre...) dans certains pays d'Asie. Mais l'intérêt a décuplé lorsque des photos de bracelets en éléphant ont commencé à circuler sur Internet en Chine. Encouragés par la demande, les braconniers multiplièrent leurs forfaits en Birmanie. Tous les éléphants, et non plus uniquement les mâles dotés de défenses, devinrent leurs proies.

Le braconnage d'éléphants est affaire de spécialistes. Après avoir isolé l'animal de sa harde et

l'avoir frappé avec une lance, des flèches ou des balles enduites de poison, les chasseurs traquent la bête blessée pendant plusieurs jours, attendant qu'elle finisse par s'écouler. «Ces hommes très bien organisés embauchent des gens du coin pour les guider dans la jungle ou pour avoir des informations sur les pachydermes des environs», indique Saw Htoo Tha Po, biologiste de la World Conservation Society birmane. Une fois leur cible abattue, ils prélevent ivoire et peau, mais aussi pattes, trompe et même parties génitales pour leurs préputées vertus médicinales, puis les font transiter par Mandalay, au centre du pays, d'où ils rejoignent discrètement la frontière chinoise.

En Birmanie, d'anciens experts de la capture d'éléphants vivants, autrefois sollicités par l'industrie du bois ou par des sites touristiques de Thaïlande, se sont ainsi convertis au braconnage. Une promesse de revenus attractifs dans un pays où un tiers de la population vit sous le seuil de pauvreté : un paysan peut gagner davantage en participant à une seule chasse qu'en plusieurs mois de travail (le revenu moyen par habitant en Birmanie est d'environ 950 euros par an). Mais la majeure partie des profits est réalisée en bout de chaîne, par les commanditaires : une fois en Chine, un kilo de peau d'éléphant avoisine les 1 800 yuans (240 euros), et une défense, selon sa longueur et son poids, trouve facilement preneur contre plusieurs milliers d'euros.

Dans l'Etat shan, une région orientale minée par les conflits ethniques, se trouve Mong La, 100 000 habitants. L'ombre de la Chine, juste derrière les collines verdoyantes, s'étend sur cette cité frontalière qui se dévoile au bout d'un ruban d'asphalte serpentant dans une jungle muette, vidée de sa faune par les trafics et les combats. C'est là ***



Cette orpheline, affaiblie par l'absence de soins maternels, a été trouvée dans la jungle par des coupeurs de bambou, qui l'ont confiée au docteur Myo Min Aung. Le vétérinaire a appelé sa nouvelle protégée Mi Chaw, littéralement «jolie fille».

Des épouses de cornac tirent leur lait pour tenter de nourrir Mi Chaw, qui souffrait de malnutrition sévère. Malgré leurs efforts, l'animal, âgé d'à peine 23 jours, finira par mourir.



*** que les braconniers viennent écouter, au vu et au su de tous, leur marchandise. Plusieurs check points jalonnent la route. Les étrangers, notamment les journalistes, ne sont pas les bienvenus dans la capitale de la «région spéciale numéro 4», une zone autonome sous contrôle d'une ancienne guérilla communiste ayant signé un cessez-le-feu avec l'armée birmane en 1989. Les rebelles démolisés, qui disposent de leur propre gouvernement et de leur propre police, ont fait fortune grâce au trafic d'opium, transformant Mong La, qui ne fut longtemps qu'un village, en Las Vegas sauvage. Chaque jour, des cars déversent leur lot de touristes chinois dans cette ville poussiéreuse, où ils ne sont pas dépayrés : Mong La a beau être en Birmanie, son fuseau horaire est celui de Pékin, la population parle mandarin et la monnaie d'usage est le yuan. Interdits en Birmanie et en Chine (sauf à Macao et à Hongkong), les casinos en sont la principale attraction. Sous des enseignes lumineuses en forme de diamant ou de lotus, se croisent, jour et nuit, des croupiers reconnaissables à leur veston et des joueurs fauchés, impatients de retenir leur chance. Les Chinois viennent à Mong La pour étan-cher leur soif d'interdits. Jeux de hasard, prostitution, trafics d'armes, de drogues et d'espèces menacées... une seule loi règne ici : celle de l'argent.

A une dizaine de kilomètres des casinos, la place du marché de Mong La se couvre à l'aube de bananes, de pitayas et de savons, mais aussi de marchan-dises plus sulfureuses, écailles de pangolin, pattes d'ours, peaux de léopard, primates ou viande de cerf fraîche. Dans les effluves de fiente et de poisson séché, une femme découpe au couteau la peau d'un semnopithèque de Phayre (un singe d'Asie du Sud-Est en voie de disparition), comme si elle épluchait un fruit. Des touristes chinois gloussent et jettent des regards amusés aux étals. Xin Xin, un marchand de jade au chômage, la cinquantaine, est adepte du «vin de tigre». Il rafolle de ce mélange de plantes et d'os de félin, liquide rougeâtre qu'il pense aphrodisiaque. «J'aime en boire avant de passer du temps avec une femme, dit-il. Je ne fais pas confiance à la médecine occidentale : elle a trop d'effets secondaires.»



PATTES D'OURS, ÉCAILLES DE PANGOLIN OUIVOIRE... MONG LA EST LE SUPERMARCHÉ DE LA FAUNE PROTÉGÉE.

Dans ce bazar macabre, l'éléphant est un produit comme les autres. Impossible d'ignorer les centaines de bouts de peau, carrés gris d'une vingtaine de centimètres, entassés dans des cartons ou des corbeilles. «Vous les faites bouillir et vous les buvez, c'est une soupe excellente contre les maux d'estomac !» claironne une vendeuse, en tendant un morceau dur comme du bois. Autour du marché, les luxueuses boutiques qui vendent des colliers d'or blanc proposent aussi des défenses sculptées. Dans son magasin climatisé, une jeune femme exhibe des miniatures d'ivoire de la taille d'un ongle, vendues 1 800 yuans (240 euros) pièce. «Ces bijoux-là sont fabriqués avec des défenses d'éléphant d'Afrique», explique-t-elle, en élançant délicatement les figurines sur un chiffon de soie. Crânes de calao à casque rond d'Indonésie, cornes de rhinocéros blanc d'Afrique ou d'antilope du Tibet... A Mong La, on écoute des espèces braconnées dans le monde entier. C'est un «supermarché de la faune sauvage», déplore Nick Cox, directeur de la conservation au bureau birman du Fonds mondial pour la nature (WWF). Depuis des années, les ONG avertissent les autorités birmanes sur les dangers de ce paradis pour trafiquants en tous genres, qui échappe complètement à leur contrôle. La Chine pourrait intervenir en fermant cette frontière, mais elle perdrait alors un avantage stratégique en territoire birman. En attendant, la sinistre enclave prospère.

L'essor rapide du braconnage a alerté les experts du bureau birman du WWF, qui ont estimé que, à ce rythme, l'extinction serait l'affaire d'une dizaine d'années seulement. Cette sombre perspective a poussé le gouvernement, dirigé par Aung San Suu Kyi depuis 2016, à réagir. L'an dernier, le ministère des Ressources naturelles et de la Protection de l'environnement a lancé un vaste plan de sauvetage des éléphants, d'une durée de dix ans, prévoyant notamment la création de patrouilles de rangers supplémentaires et la destruction des salles d'ivoire et de peau. Toujours en 2018, au mois de mai, le Parlement a de son côté modifié la législation birmane de façon spectaculaire. Longtemps, le crime de braconnage n'était quasiment pas réprimé : les amendes atteignaient royalement 50 000 kyats (29 euros) et les peines de prison, ***



Dans les collines de Bago, au nord de Rangoun, une harde court vers un ruisseau. Comme leur territoire rétrécit, les éléphants se rapprochent des villages, où ils ravagent les récoltes. Voire tuent les paysans qui s'interposent.

Rares sont les flagrants délits. Ces deux suspects ont été arrêtés en 2018, en possession de peau et d'armes, près de la réserve forestière de Chaungtha, où un cadavre de pachyderme venait d'être découvert.



REPÈRES

UN COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE

En à peine six à sept décennies, les effectifs de l'éléphant d'Asie ont chuté de 50 %. Les 50 000 individus restant en liberté sont disséminés dans treize pays, où ils n'occupent plus que 15 % de leur habitat d'origine.

••• dérisoires, étaient rarement appliquées. Désormais, chaque coupable encourt un minimum de trois années de détention, pouvant aller jusqu'à dix selon la gravité des faits. La nouvelle loi semble porter ses fruits. L'an dernier, à l'échelle du pays, seuls dix-huit éléphants auraient été tués, soit trois fois moins qu'en 2017. «Mais peut-être qu'il y a simplement moins d'éléphants à braconner», nuance le biologiste Saw Htoo Tha Po.

Victimes de la perte de leur habitat, les pachydermes se rapprochent toujours plus des villages et ravagent les récoltes, tuant parfois les fermiers qui s'interposent. Des accidents qui poussent des villageois excédés à s'allier aux braconniers. A l'ouest des collines de Bago, le hameau de Kyar Chaung est cerné par un patchwork de plantations de banane, de champs de canne à sucre et d'herbe grillée par le soleil. La nuit, pour se protéger des éléphants, certains habitants, comme Than Shin, 57 ans, préfèrent dormir sur des plates-formes de bois coincées entre les branches des arbres plutôt que dans leur maison. Une protection vitale. Il y a deux semaines, la hutte de cette grand-mère s'est écroulée sous le poids d'un éléphant affamé. «J'étais terrifiée, raconte-t-elle en pilant des oignons. Notre famille a failli tout perdre, nos économies, notre récolte. Face aux éléphants, difficile de se défendre.» Un van gris traverse Kyar Chaung en soulevant des nuages de poussière. Au volant, Khin Maung Gyi. Ce naturaliste et guide touristique court la campagne pour aider les agriculteurs à se protéger des éléphants, notamment à l'aide d'enclos électrifiés. Il comprend leur colère. «Ceux qui dénoncent des braconniers ont désormais droit à une récompense de trois millions de kyats [1 750 euros], fait-il remarquer. Mais la famille d'un homme tué par un éléphant ne reçoit



aucun dédommagement.» Il sait aussi que, dans ces campagnes où la terre se travaille encore avec des charrues tirées par des bœufs, beaucoup de fermiers peinent à subvenir aux besoins de leur foyer. Christy Williams, directeur du bureau birman du WWF, voudrait, lui, convaincre la population qu'un éléphant sauvage peut devenir un atout, et même une source de revenus. Il rêve aussi d'implanter dans ce pays un tourisme durable, avec des emplois à la clé, grâce à des sites «où l'on pourrait observer les pachydermes dans leur milieu naturel, comme cela peut exister dans certains parcs de Thaïlande ou du Sri Lanka».

Mégot coincé entre les lèvres, Than Maung, 71 ans, aimerait bien voir cela avant de mourir. Ce chasseur aux bras maigres, dont les tatouages s'estompent, a remisé son fusil depuis longtemps. Autrefois, il vendait des ani-

maux braconnés, sangliers, sambars ou muntjacs (des cervidés), au plus offrant. En 1998, il a abattu un éléphant près de Kyar Chaung à la demande des autorités : la bête avait tué trois personnes. Than Maung a ensuite été approché pour d'autres chasses, mais a toujours refusé de s'en mêler. Car l'éléphant abattu continue de hanter. «Je regrette ce que j'ai fait, murmure l'homme, qui vit avec ce fantôme. Maintenant, je dois payer ma dette à la nature.» Alors, il passe son temps à replanter des arbres, et laisse désormais sangliers et sambars vagabonder près de sa maison. C'est pour lui la seule façon d'être en paix. «Je veux protéger les éléphants», proclame-t-il. Ils sont ici chez eux.» Mais il faudra sans doute plus que des remords pour sauver les derniers éléphants sauvages de Birmanie. ■

Guillaume Pajot

► Pour aller plus loin [photos, vidéos...], rendez-vous sur [GEO.fr](http://geo.fr)

EN KIOSQUE

LES ABYSES, LA DERNIÈRE FRONTIÈRE SUR TERRE

De la cloche à plongeur aux submersibles, plus d'un siècle de techniques et de découvertes au fond des océans ont permis de répertorier d'innombrables espèces animales et végétales et d'améliorer notre compréhension de la dynamique de la Terre. Fascinantes abysses, auxquelles ce quatrième numéro de *Reliefs*, recommandé par GEO, consacre un grand dossier. A retrouver, entre autres, le récit de l'expédition du *Valdivia* (1898-1899), menée par le biologiste marin allemand Carl Chun à la recherche de la faune des océans et qui a contribué à faire naître l'océanographie moderne. A noter aussi, une enquête sur les câbles sous-marins, colonne vertébrale cachée du réseau Internet et par lesquels transitent l'essentiel des données mondiales. Dans *Reliefs*, les témoignages d'explorateurs, écrivains, photographes ou historiens animés par un esprit de curiosité permanent mettent en avant une nouvelle vision du monde. Au sommaire de ce numéro, parmi les récits de voyage, ceux du médecin, écrivain et diplomate Jean-Christophe Rufin, de l'écrivain Patrick Deville et du glaciologue Claude Lorius. Enfin, le portrait romanesque de la Britannique Gertrude Bell, écrivain, voyageuse et archéologue, qui a fait plusieurs fois le tour du monde.



LE TOUR, MIROIR DE NOS RICHESSES



La «grande boucle», qui fêtait cette année le centenaire du maillot jaune, n'est pas seulement l'un des principaux événements sportifs de l'année. Avec ses vingt-et-une étapes et 3 500 km à parcourir en vingt-trois jours, ce périple est aussi, pour dix millions de téléspectateurs, l'occasion de (re)découvrir les merveilles de la France. Pour la deuxième année consécutive, GEO a passé au peigne fin son tracé, de la Belgique aux Alpes en passant par le Grand Est, le Massif central, les Pyrénées et le Midi. Bignicourt-sur-Saulx, Gap, Saint-Gaudens... Notre magazine a répertorié quelque 200 sites qui surprennent le voyageur, cités de charme, églises oubliées, châteaux sublimes, musées... avec reportages et carte blanche donnée à des photographes.

GEO Hors-série *Le Tour de France*, 8,90 €, disponible chez le marchand de journaux

LA BRETAGNE, UNE HISTOIRE REBELLE



Face aux Romains, Vikings, Francs et Anglais, les Bretons n'ont cessé de défendre leur territoire. Rattachés au royaume de France au XVI^e siècle, ils se sont souvent rebellés contre cette autorité avec, à chaque fois, la volonté de mettre en avant leur identité. GEO Histoire consacre un numéro exceptionnel à ce bout de terre qui s'avance dans la mer. Au vent de fronde qui y souffle aussi, témoins le soulèvement des Bonnets Rouges en 1675 ou les grèves des sardinières de Douarnenez au début du XX^e siècle. Mais également à ses épisodes poignants, tel le sacrifice d'une brigade de jeunes fusiliers-marins pendant la Première Guerre mondiale. Avec une interview exclusive de l'historien Philippe Tourault autour de l'«esprit de résistance» de cette région de conflits et de révoltes.

GEO Histoire *La Bretagne*, 7,50 €, chez le marchand de journaux

EN LIBRAIRIE

L'IRLANDE À VOS PIEDS



Lacs, tourbières, falaises, montagnes érodées, blanches maisons, ciels traversés de nuages, d'arcs-en-ciel et de soleils orange vous attendent en Irlande. Longez les baies bordées de fuchsias que lèchent des eaux aux multiples déclinaisons de bleu. Taillez la route parmi les pâtures aux cinquante nuances de vert... Et pour découvrir l'autre Irlande, rendez-vous au pub, ce lieu convivial et magique, qui (em)brasse tous les Irlandais, qu'ils soient seuls, en couple, en famille ou entre amis... Le temps d'un week-end ou pour un séjour d'une dizaine de jours, ce GEOGuide «coup de cœur» conviendra parfaitement : il contient les informations indispensables pour préparer et réussir son voyage et prodigue conseils, anecdotes et bons plans partagés par des habitants amoureux de leurs régions...

GEO Guide «coup de cœur» Irlande, 13,90 €, disponible en librairies

EN PARTENARIAT

LES ARBRES, CES HÉROS, À LA FONDATION CARTIER

Réunissant une communauté d'artistes, de botanistes et de philosophes, la Fondation Cartier pour l'art contemporain se fait l'écho des plus récentes recherches scientifiques qui renouvellent le regard porté sur les arbres. L'exposition *Nous les arbres* met en lumière la beauté et la richesse biologique de ces remarquables protagonistes du monde vivant, aujourd'hui massivement menacés. Elle s'organise autour de plusieurs grands ensembles d'œuvres et laisse entendre la voix de ceux qui ont tissé, à travers leur parcours esthétique ou scientifique, un lien fort et intime avec ces géants fascinants.

Exposition jusqu'au 10 novembre 2019, à la fondation Cartier pour l'art contemporain, 261, boulevard Raspail 75014-Paris. fondation.cartier.com



Le chêne de Venon, Isère, France 2019, photo de Raymond Depardon réalisée lors du tournage du film *Mon arbre*.

Raymond Depardon

S'OFFRIR UNE PHOTO EN ÉDITION LIMITÉE

Avec Arphotolimited, GEO vous propose d'acheter des photographies de collection en édition limitée. Les flamants du lac Natron, les montagnes de l'Altai ou les couleurs de la fête indienne de Holi... Pour le lancement, trois photographes professionnels de renom se sont associés à GEO et vous proposent une sélection de leurs plus belles images autour de trois thématiques clés : environnement, peuples du monde, animaux.

Procurez-vous dès aujourd'hui des œuvres exceptionnelles en qualité muséée sur photo-collection.geo.fr dès 150 €



Tutu & Bruno Mazzoni

À LA TÉLÉ

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le samedi à 17 h 00

3 août Catalogne, le défi des pyramides humaines (43').

Rediffusion. Il faut être intrépide pour participer au concours annuel de Tarragone des collos castellaras, les pyramides humaines de Catalogne, parfois hautes comme un petit immeuble.

10 août Les vautours sont de retour (43'). Rediffusion.

Grâce à l'action d'ornithologues, les vautours sont revenus dans les gorges du Verdon et les montagnes du Vercors. Quasiment exterminés au début du XX^e siècle, ils ont enfin retrouvé ces paysages somptueux.

17 août Norvège, la princesse des rennes (43'). Inedit. Au Finnmark, province la plus septentrionale de Norvège, les Samis vivent de l'élevage des rennes. Parmi eux, Anne Risten Sara, qui excelle dans les courses de cervidés, une tradition séculaire.

24 août Le petit chasseur de l'Arctique (43'). Rediffusion. Dans le nord du Groenland, les Inuits chassent phoques et ours blanc, un savoir-faire qui se transmet de père en fils et un parcours initiatique.

31 août Le pays où les femmes sont reines (43'). Rediffusion. Sur les contreforts chinois de l'Himalaya, les Mosuo sont l'une des dernières sociétés matriarcales de Chine.



Dans les vues Rediffusion et MédiaPartners

SUR INTERNET

DES ACTUS SUR MESURE AVEC GEO.FR

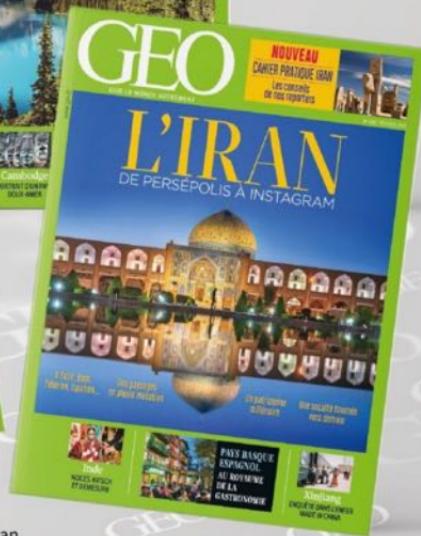
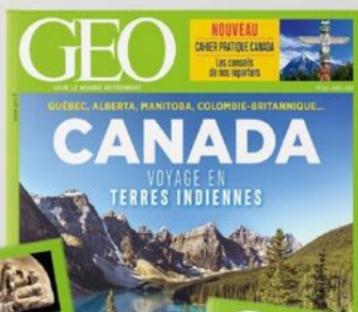
Passionné de photographie, de faune sauvage ou de patrimoine ? GEOfr vous propose de vous abonner à vos thèmes de prédilection afin de recevoir une notification, (par mail ou sur votre navigateur, au choix), dès qu'un nouvel article est publié sur ces sujets. Pour cela, connectez-vous à votre compte* sur GEOfr puis, dans chaque article qui vous intéresse particulièrement, cliquez simplement sur « suivre ».

* Pour créer votre compte, rendez-vous sur geo.fr, rubrique « se connecter » en haut à droite.

ABONNEZ-VOUS À **GEO** ET SES

NOUVEAU

un cahier de 12 pages
d'infos pratiques en
lien avec la thématique de
couverture dans
chaque numéro.



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs.**

HORS-SÉRIES !



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. Des plus belles pentes du monde, au modèle de vie nordique, en passant par le légendaire Tour de France. GEO Hors-série satisfera votre curiosité !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer sous enveloppe affranchie à GEO
Service abonnements - 62066 ARRAS cedex 9

OUI, je m'abonne à GEO

1 - JE CHOISIS MON OFFRE

Offre LIBERTÉ⁽¹⁾ (18 n°/an)

Je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique 7€ par mois au lieu de 9€

Je recevrai l'autorisation de prélevement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

- 0€ aujourd’hui
- Sans frais supplémentaire
- Payez en petites mensualités

Je préfère m'abonner à **GEO SEUL**® (12 n°/an) pour **5€** par mois au lieu de **6,50€**

Offre COMPTANT[®] (1 an / 18 n[°])
GEO + Hors-Séries 85€ au lieu de 119€^{net}

Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 - JE M'ABONNE

► En ligne sur prismashop.fr + simple et + rapide -5% supplémentaires en vous abonnant en ligne

1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP »

**SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP
INDIQUÉE CI-DESSOUS**

Document téléchargé en ligne.

► Par téléphone 0 826 963 964

► Par chèque à l'ordre de GEO en complétant les informations ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire) : Rue Ville Code postal

Non:

Prénom :

Adresse:

Code postal :

Ville



LE MOIS PROCHAIN

Fabien Weiss / REA



VIENNE CAPITALE DU BONHEUR

Depuis dix ans, la cité autrichienne arrive en tête du classement des villes où il fait bon vivre.

Car la métropole deux fois millénaire, loin d'être figée dans le passé, a beaucoup à offrir et s'affirme créative, cosmopolite, verte, festive...
Un coup de cœur pour les reporters de GEO.

Et aussi...

- **Regard.** A Curaçao, «la vie en rose» de Bob, flamant des Caraïbes.
- **Découverte.** Autour du monde, des trésors d'art contemporain dans les vignobles.
- **Grand reportage.** En Afrique du Sud, avec les éleveurs du Karroo.
- **Découverte.** L'île de Skye : un concentré de la magie des Highlands écossais.

En vente le 28 août 2019

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Codes 9.

Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 • Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 70 99 92 52 (soit selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club.

Anciens numéros : [pricelistshop/français-numéros-géo](http://geomag.club/pricelistshop/français-numéros-géo)

Abonnement à l'annuaire GEO : 70,80 €

Éditions étrangères :

Allemagne : Tel. 00 49 40 7503 9550 - e-mail : abonnement@geomag.de

Espagne : Tel. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscription@geomag.es

Russie : Tel. 00 7 905 937 60 90 - e-mail : grauer_jahr@cos.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse - 62 066 Arras - France - 62000 Arras - Cedex

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 70 99 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 95 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Camille Bataille (601)

Rédacteur en chef adjoint : Philippe Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (6373)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6198)

Chefs de rubrique : Philippe Baudoin (6055),

Alain Masson (6078), Nadège Monod (6713), Mathilde Salvioglio (6089),

gas et ressources sociales : Claire Fraysse, responsable éditoriale (5365) ;

Thibaut Caillet (5927), responsable vidéo : Émilie Féard (5306) et

Léa Samson (4786) ; Actualités : Elodie Lévy (6056) ;

Marie-Claire Cossé, community manager (4594) ;

Clara Pichot, éditorial manager (6079) ;

Magasins : Thibault Deschamps (4789), Guy Bertrand (6059),

Christelle Martin (6059) et Dominique Soloffa (6084), chefs de studio ;

Patricia Lausquier, première magistrale (4740) ;

Prévention : Sophie Lévy (6063) ;

Cartographie géographique : Emmanuel Vire (8119) ;

Comptabilité : Carole Clément (4531) ;

Fabrication : Thibault Deschamps (4789), chef de grange (3340) ;

Mathieu Moreau, chef de fabrication (4759) ;

Ont collaboré à ce numéro : Françoise Courbès, Sofija Galvan, Gertjan Lebuis, Sandrine Lucas, Hugues Piaget et Miriam Roseau.

Magazine mensuel édité par **PM PRIMA MEDIA** 13 rue Henri-Barbusse - 62 066 Arras - France - 62000 Arras - Cedex

Société en responsabilité au capital de 1 800 000 F d'aujourd'hui (99,99 %) ayant pour gérant Gérard Jahn Communication GmbH. Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et G+G Communication Géographique.

Directrice générale : Gérard Jahn

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michalies

Direction, Marketing et Business Développement : Delphine Flückiger

Chief of Staff : Sophie Lévy (6063)

Directrice des Expositions et Licences : Julie Le Flach-Dosdain

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 85 + les 4 chiffres suivant son nom)

Partenaires :

Directeur exécutif PMB : Philippe Schmidt (1188) ;

Directrice exécutive adjointe PMB : Axonik Kost (4949) ;

Directeur délégué PMB Presse : Thierry Dauvin (6449) ;

Directeur délégué PMB Actualités : Anne-Sophie Bégin (4806) ;

Automobile & Luxe brand solutions Directeur : Dominique Bellanger (4528) ;

Account director : Florence Pirlat (6463) ;

Senior account manager : Fanny Allard (6426) ;

Syndicat des imprimeurs (4422) :

Trading manager : Tom Meissl (6181), Virginie Vist (5429) ;

Directrice exécutive adjointe Inéditables : Virginie Labey (5448) ;

Directrice exécutive adjointe Inéditables : Virginie Labey (5178) ;

Directrice déléguée Data media : Muriel de Lermé (4679) ;

Planning manager : Rachel Eyanig (4619) ;

Assistante commerciale : Caroline Piatas (6461) ;

Directeur délégué Diffusion et Communication (5328) :

MARKETING DIFFUSION

Directrice des Rédactions Inéditables : Isabelle Duhig Englebert (5338) ;

Directrice marketing client : Laurent Gréville (6025) ;

Directrice de la vente et du développement : Sophie Cortada

Direction des ventes : Bruno Recut (5676) ; Secrétariat : (5674) ;

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MORIS Media Mühldorf GmbH, Carl-Berthold-Strasse 161 M, 8404 Mühldorf am Inn, Tél. 0803 92 00 00, Fax 0803 92 00 01

Prévenance du papier : FSClabel, Taux de fibres recyclées : 0% ;

Empattement : Pot 0,005 Kg/Td de papier.

© Prima Media 2019. Dépot légal août 2019.

Diffusion Prestalis - ISSN 0220-2424

Colonat : juillet 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

A R P P

Notre publication adhère à l'Association des éditeurs de presse et s'engage à suivre ses

principes éthiques et professionnels. Contact : contact@arp-p.org ou ARP, 10, rue de l'Europe - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES



VISA

Avec les cartes Visa Premier, Visa Platinum et Visa Infinite, choisissez de vous affirmer ! Que ce soit pour vous dépasser en toute sérénité, dénicher de nouvelles tendances en toute liberté ou vivre vos passions partout où elles vous mènent, il y a forcément une carte Visa qui vous correspond.

Trouvez la carte qui vous ressemble sur www.visa.fr



FESTINA

Festina présente sa nouvelle montre issue de la collection Boyfriend, ligne Diamond. Un nouveau chronographe mixte au design intemporel alliant un boîtier acier inoxydable 38,5 mm avec un cadran nacré brillant. Un diamant est placé à 12h. Le bracelet est en silicone blanc. Cette nouvelle montre vous accompagnera tout au long de la journée quelle que soit votre tenue.

139 €. www.festina.com



CIDRE 100 % BIO ÉCUSSON®

A l'occasion de ses 100 ans, la Maison de cidre Ecusson lance un cidre 100 % bio et 100 % normand en édition limitée. Frais et léger, il dévoile des notes subtiles de pommes vertes. Sa belle robe jaune paille claire et limpide appelle à la dégustation. Idéal pour l'apéritif ou le brunch.

Édition limitée est à retrouver en grandes surfaces à partir de 3,45 €. www.cidre-ecusson.com

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.



16^{ME} ÉDITION DU FESTIVAL PHOTO LA GACILLY

Le Festival Photo La Gacilly part à la découverte de la photographie des pays de l'Est, 30 ans après la chute du bloc communiste, depuis ses pionniers et figures emblématiques jusqu'à ses photographes d'aujourd'hui. Fidèle à son engagement pour une photographie éthique et humaniste, le Festival Photo mettra aussi à l'honneur de nouvelles écritures photographiques et des artistes qui interrogent notre relation au monde et à la nature. Ouvert tous les jours du 1/06 au 30/09 - accès libre et gratuit.

www.festivalphoto-lagacilly.com
Facebook et Instagram @lagacillyphoto
Informations - Place de la Ferronnerie
56200 La Gacilly



LE GOURMAND ST HUBERT VÉGÉTAL

St Hubert Végétal® offre à vos desserts fétiches un nouveau souffle pour une pause des plus gourmandes. Un pari inédit puisque St Hubert® est aujourd'hui le tout premier acteur de produits frais à proposer un Liégeois Chocolat végétal. Aérien par sa mousse, fondant par sa texture, délicieux pour son goût unique. Et surtout, tout végétal que jamais !

Tous les desserts St Hubert Végétal® sont compatibles avec une alimentation végétarienne et végétalienne. Disponibles en GMS au prix indicatif de 2,05 €

EUROTYRE : PNEUS ET ENTRETIEN AUTO

Eurotyre est un réseau de plus de 200 centres spécialistes du pneu et de l'entretien automobile partout en France. Prenez la route en toute sécurité avec des professionnels reconnus pour leur savoir-faire et proches de vous.

Retrouvez tous nos points de vente et découvrez toute notre actualité sur www.eurotyre.fr





Bernd Meier

A Amsterdam, le bien-être passe avant toute chose

Née à Césarée, en Israël, en 1974, Keren Ann est une artiste internationale. Elle a grandi aux Pays-Bas, avant d'arriver en France à l'âge de 11 ans. Elle maîtrise à la fois le français, l'hébreu, le néerlandais et l'anglais, mais son dernier album, Bleue, est entièrement en français. Actuellement en tournée, elle se produira fin octobre à l'Olympia, à Paris. Cette grande voyageuse retourne régulièrement à Amsterdam, une ville qui a le goût de son enfance.

GEO Amsterdam est la ville de vos premières années. Quels souvenirs en gardez-vous ?

Keren Ann J'ai grandi à La Haye, mais mon oncle vivait à Amsterdam et nous allions lui rendre visite. Mes premiers souvenirs de cette ville sont donc ceux de son quartier, Spuistraat, en plein centre. Adolescente, quand je me suis intéressée à la musique, j'étais fascinée par le Melkweg, situé près du canal appelé Singelgracht, un lieu mythique où se sont produits des artistes de jazz comme Chet Baker. J'étais trop jeune pour assister aux concerts le soir mais, près de l'entrée des artistes, en m'asseyant sur le rebord d'une fenêtre et en tendant l'oreille pendant les balances, je parvenais à entendre. Pendant un temps, mon oncle a tenu un bar avec des amis. Herman Brood, un célèbre artiste

néerlandais disparu en 2001, à la fois chanteur de rock et peintre, y passait beaucoup de temps. J'adorais discuter avec lui. Il était fan de Chet Baker et lui avait consacré une série de tableaux. Il m'en a offert un, intitulé *Look for the Silver Lining*.

Aviez-vous des rituels auxquels vous êtes restée fidèle ?

Le vrai goût de mon enfance, que je retrouve à chaque séjour, c'est le hareng frais, le zoute *haring*, que l'on mange cru le matin. Les habitants le dégustent avec des petits oignons, moi je le préfère nature. Je l'achète dans une échoppe de pêcheurs, entre le marché Albert Cuypmarkt et le Sarphatipark. Nous allions aussi souvent manger dans des cantines indonésiennes, car ma grand-mère était javanaise. Autre plaisir : le pain. Les Néerlandais ont la tradition du pain au levain et aux céréales, dont on respire les effluves un peu partout.

Enfant, on vous emmenait souvent au musée. Quels sont vos lieux culturels favoris ?

Le Rijksmuseum est le musée que je préfère au monde, avec sa salle des vitraux à la lumière changeante et sa bibliothèque. Je pourrais contempler pendant des heures *Caritudo educatrice*, sculpture de Lorenzo Bartolini représentant une mère avec deux enfants. Les galeries d'art sont nombreuses et je suis une inconditionnelle de Foam et Huis Marseille (toutes deux sur Keizersgracht et dédiées à la

photo). Enfin, pour qui aime le rock et le jazz, la ville est riche en salles de concert... mais je ne m'y suis encore jamais produite !

Quel est l'état d'esprit particulier d'Amsterdam ?

Le stress y semble absent. Est-ce parce que les gens se déplacent à vélo ? Je l'ignore, mais je suis frappée à chaque fois de voir combien les habitants prennent le temps de vivre. On ne ressent jamais la course au succès et à l'argent. Il y a pourtant de grosses fortunes, comme en attestent les bâties et les hôtels particuliers derrière le Vondelpark (quarante-sept hectares de verdure, non loin du Rijksmuseum), mais on ne le perçoit jamais dans l'attitude des gens. Le bien-être, le fait de profiter de chaque moment semblent être leurs principales préoccupations.

C'est une ville sur l'eau, mais donc également une ville verte ?

Oui. Et grâce au tramway ou au bus, on en sort en une petite demi-heure pour se retrouver en pleine forêt, comme celle, immense, d'Amsterdamse Bos. De même, on arrive très vite dans de ravissants villages qui rappellent les peintures de Rembrandt ou de Vermeer. Mon préféré est Giethoorn, aux allures de petite Venise. J'ai souvent accompagné mon grand-père qui y pêchait des anguilles de mer et des harengs, que ma grand-mère nous cuisinait le soir.

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

AU BOUT DE LEUR QUÊTE : LA LIBERTÉ !

PREMIER

Telé
Loisirs
*du Roman
de l'été*

Présider un prix qui offre
la possibilité de réaliser
ce rêve si prégnant
a été un honneur et une joie.

J'ai passé un très bon moment
avec le texte de Samuelle Barbier.



Virginie
Grimaldi



PRIX TÉLÉ-LOISIRS

ROMAN DE L'ÉTÉ

JURY PRÉSIDIÉ PAR VIRGINIE GRIMALDI

Fyctia **Telé**
Loisirs

Hugo Roman

Fyctia

Hugo Roman

Telé
Loisirs

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE



PRÈS DE 1000 ANS,
ET TOUJOURS
DANS LE GOÛT.*

*Depuis 1074, les moines de l'abbaye d'Affligem sont garants du goût de la bière Affligem. Aujourd'hui encore, ils approuvent avec soin chaque recette.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.